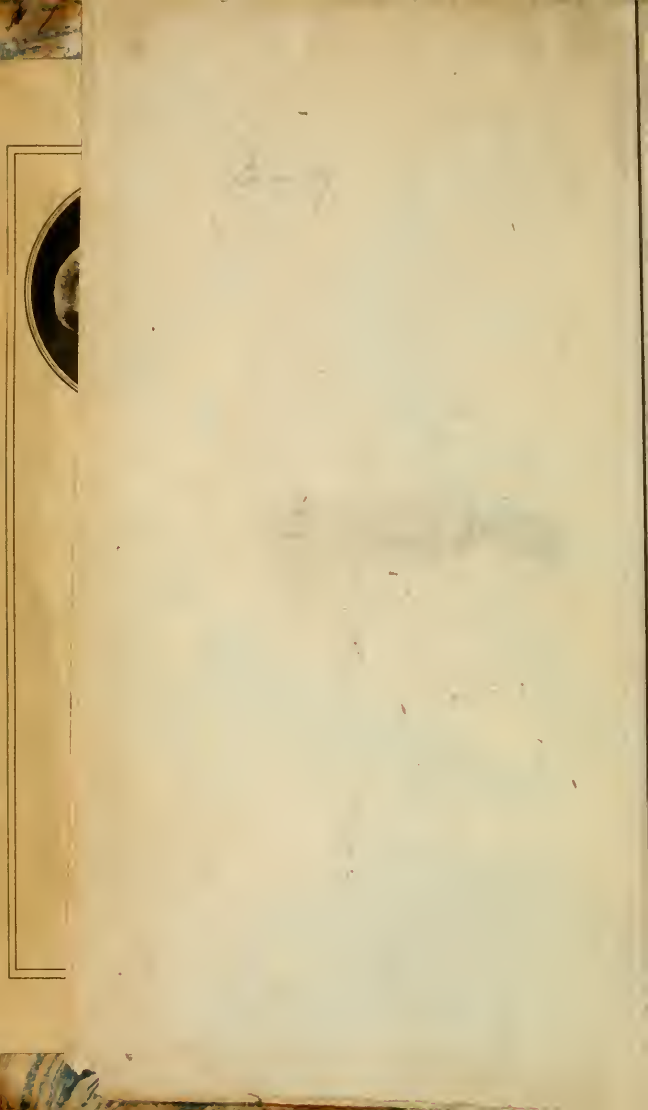






BIBLIOTHEQUE
AMUSANTE.

MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.



MÉMOIRES

DU CHEVALIER

DE RAVANNE,

PAGE DE S. A. R. LE DUC RÉGENT,

ET MOUSQUETAIRE.

LE PRINTEMS offrant de nouveaux plaiſirs, chacun profita de la variation & s'arrêta chez ſoi à la goûter. Le Chevalier, preſſé par ſon petit homme, fut auſſi obligé de retourner à Paris y faire une apparition. C'étoit quelque choſe

de pitoyable, que de voir la peine avec laquelle il s'arracha du ſein de notre famille. Il pleura, ſanglota, plus qu'il n'avoit fait dans toute ſa vie. Nous de même; car du petit au grand, chacun l'aimoit. Mes ſœurs même ſouffroient qu'à mon imitation il les qualifiât de ce doux nom. C'étoit bien en effet une douceur pour lui, & telle qu'il ne l'avoit jamais trouvée nulle part. Prêt à partir, nous l'embraſsâmes tous. Adieu, lui dîmes-nous. Conſolez-vous; & pour nous conſoler nous-mêmes, revenez le plutôt que vous pourrez. J'en étois sûr, & ma ſœur cadette pour le moins autant, quoiqu'elle ne pût le voir partir, & qu'elle s'étoit retirée quelque part, peut-être pour le pleurer.

Ne ſachant que faire, pour ainſi dire, après ſon départ, & ennuyé d'ailleurs de ma fievre, ce fut alors que je cédai aux inſtances que me faiſoit tous les jours mon pere, pour uſer des remedes de ſon Médecin.

On l'envoya chercher ; il vint, & commença à m'adminiſtrer ſon quinquina. Malgré le diſcrédit où ce fébrifuge eſt tombé depuis long-tems, il me tira d'affaire en moins de ſix ſemaines, & ſans aucune ſuite mauvaiſe. Je crois que ſi cela s'étoit opéré tout-d'un-coup, je ſerois mort de joie. J'en juge par celle que me cauſa par degrés la diminution de mes accès. Chaque priſe de mon remede y portoit coup. A la fin j'en fus quitte, & jamais de ma vie je ne donnai cinquante louis de meilleur cœur, qu'au Médecin auteur de ma délivrance.

Mon pere, qui marquoit pour cette fievre plus d'inquiétude encore que moi, ne ſe réjouit pas moins de ma guériſon. Toute la famille y prit une véritable part, & ſur-tout Ferdinande, qui s'imaginoit à chacun de mes accès de me voir partir pour l'autre monde. On propoſa, en ſigne de réjouiſſance, une fête ſolemnelle. Elle fut réſolue ; mais

comme nous attendions le Chevalier, & que nous nous étonnions même qu'il ne fût pas déja arrivé, on jugea d'une commune voix de différer jusque-là. Huit ou dix jours après il arriva. Ce cher ami, transporté de nous revoir, & sur-tout d'apprendre que j'étois guéri, nous fit craindre lui-même pour sa santé.

Après nous être abandonnés réciproquement à une joie peu ordinaire, je lui demandai des nouvelles de Paris, & principalement de la Cour de mon Maître où je l'avois prié d'aller. J'ai vu, me dit-il, par les discours de l'Abbé, que jusqu'au Prince même s'étoit informé de toi avec soin & tendresse. Il a voulu que je lui racontasse jusqu'aux moindres circonstances. Apprenant que l'air natal ne te faisoit rien, il m'a ordonné de te ramener, en quelque état que tu fusses. Voici un paquet, ajouta-t-il, où tu trouveras une Lettre, qui je crois fait mention de ses volontés. En

effet, ouvrant le paquet, j'y trouvai entr'autres une Lettre de l'Abbé, qui preſſoit mon retour. Je la communiquai à mon pere, & enſuite à toute la compagnie. Qu'en dites-vous? leur dis-je. Là, là, répondit Ferdinande, il n'y a rien qui preſſe. Elle eût penſé bien autrement, ſi elle avoit ſu le malheur qui m'attendoit, & dont elle-même devoit être la cauſe.

Le Chevalier ne pouvant ſe laſſer de me féliciter, & admirant même le changement qu'il trouvoit déja dans mon air, nous donna occaſion de lui parler de la fête que nous avions réſolue. Je veux, lui dis-je, te dédommager une bonne fois de toutes les abſtinences que tu as faites avec moi. Si tu n'étois venu en poſte, je commencerois dès demain; mais j'aime mieux que tu te repoſes, & cependant je préparerai tout ce que je ſai qui peut flatter ton goût. En effet, je me piquai, pour célébrer ma convaleſcence, d'enchérir ſur tous les diver-

tiſſemens qui nous avoient aidé à paſſer l'hiver.

Je fis venir, de tous les endroits, de quoi perpétuer pendant huit jours la fête la plus magnifique, la plus galante qu'on ait vu depuis long-tems dans la Province. J'y invitai, non-ſeulement tous mes parens & amis; mais toute la Nobleſſe de l'un & de l'autre ſexe. Chacun s'étant rendu au jour marqué, nous commençâmes à nous en donner au cœur joie. Que de folies, que d'extravagances! Excepté le plaiſir du repos, ou du lit, du moins pour les hommes, il n'y en eut point qu'on ne portât au dernier excès. Voilà comment les jeunes gens changent ſouvent en diſſolution les actions-de-grace qu'ils devroient rendre. Ils n'en ſont pas toujours punis ſur le champ; mais cela ſe trouve. Pour moi je ne le portai pas loin.

Parmi mes convives, il y en avoit deux familiers depuis long-tems. L'un étoit l'Amant de ma ſœur ainée; l'autre

un Gentilhomme, camarade dès l'enfance, que je n'avois vu depuis maintes années, mais qui depuis mon retour avoit étroitement renoué. Je l'aimois. Chez moi cela a toujours ſuffi; c'eſt-à-dire, qu'aimant, j'ai cru qu'on ne pouvoit que m'aimer; & quoiqu'à cet égard j'aie mille fois été trompé, je le ſuis encore tous les jours. Mon vieux camarade fut un des premiers qui me fit faire cette fâcheuſe expérience. J'avois pris juſque-là ſes fréquentes viſites pour belle amitié; mais rien moins. C'étoit ma chere Ferdinande qu'il convoitoit & m'envioit. J'aurois dû m'en appercevoir depuis long-tems, ſi j'avois été de moins bonne-foi. Pour elle, elle le ſavoit; mais dans la crainte de nous brouiller, ou peut-être de ce qui arriva, elle ne m'en avoit jamais ouvert la bouche.

Tous s'étant retirés, l'Amant de ma ſœur, & ce prétendu ami, demeurerent pour clorre le Jubilé. Dans cette eſpece

de particulier, il ſembloit que nous reprenions de nouvelles forces pour rire & batifoler. Mon Gentilhomme plus ivre, ſoit de vin ou d'amour, qu'il n'avoit encore été, s'oublia avec Ferdinande, & en préſence de tous prit une liberté ſi galante, qu'elle lui appliqua un fier ſoufflet, Un ſoufflet ſur la noble joue d'un Gentilhomme, on le ſait, c'eſt un péché qui ne ſe pardonne ni dans cette vie ni dans l'autre. Fût-il de la Vierge Marie, les Anges en répondroient. Dans le fond, mon Gentilhomme méritoit celui qu'il avoit reçu. L'étoffe fut ſi bien meſurée ſur ſon inſolence, que ſagement je crus n'avoir rien à dire. Pour comble, chacun l'accabla de blâme. Moi ſeul je ne dis mot. Cependant ce fut moi qui en payai la folle enchere.

Mon Gentilhomme, appris à être diſcret, m'imita & ſortit. Je le conduiſis, comme ſi de rien n'étoit; mais me quittant, il me ſerra la main de

maniere à me faire comprendre qu'il laveroit avec moi ſon affront. Qu'y pouvois-je ? S'il avoit fait cette réflexion, peut-être eût-il évité ſon funeſte ſort, & moi mille chagrins & mille fâcheux embarras. Appuyé ſur mon innocence, je n'en fus que plus gai. Perſonne ne s'apperçut que je fuſſe menacé, & je ne le fis même connoître au Chevalier, que par le cartel que m'envoya le lendemain mon extravagant ennemi.

Sans conſidérer qu'il n'étoit qu'un impertinent, & l'unique auteur de l'offenſe qu'il prétendoit avoir reçue, il m'accuſoit d'en être ſeul la cauſe, & le ſeul par conſéquent à qui il pût s'adreſſer pour en tirer ſatisfaction. A cela, il ajoutoit le tems, le lieu & les armes pour nous battre & nous tuer. J'avoue que voyant cela, je fus ſi tranſporté de colere, ſi fâché même de ma retenue, que je me repentis de n'avoir pas été le premier à lui demander raiſon de l'impertinence qu'il avoit eue à

l'égard de Ferdinande. Oui, difois-je, je devois fur le champ ajouter à fon foufflet, ce qu'il fembloit chercher.

Le Chevalier au défefpoir du danger où j'allois m'expofer, vouloit à toute force le prévenir. Il s'offrit d'aller parler au Gentilhomme, & tâcher de le ramener à la raifon. Non, lui dis-je. Foible comme tu es, reprit-il, j'irai donc me battre pour toi. Encore moins. Oh bien, ajouta-t-il, je vais avertir pere, frere, fœurs, Ferdinande même, & nous t'enchaînerons. Garde-toi bien de remuer, répliquai-je, autrement je te jure que toute ma jufte colere tombera fur toi. Tout ce que je te demande, & que j'efpere comme de mon meilleur ami, c'eft qu'à tout événement tu me ferves ici comme un autre moi-même. Que je fuccombe ou non, tu auras befoin de tous tes talens pour calmer le trouble que cette affaire va caufer. Quoi, me dit-il encore trifte & pénétré, tu ne veux donc point m'é-

couter? Au nom de Dieu, cher ami, pourſuivit-il en m'embraſſant, permets que je voie d'accommoder cette affaire. Songe, ſi malheur t'arrive, à ce que deviendront ton pere, ta chere Ferdinande, & toute ta famille.

Cette penſée dans le fond me déſarma; mais le faux honneur qui regne ſur cet article, l'emporta bientôt. Juſqu'à quand, grand Dieu, ces maximes, ſi contraires à toute bonne Religion, prévaudront-elles! Juſqu'à quand ſubſtituera-t-on aux idées les plus claires de la raiſon, de la nature & du but général du Créateur, les idées ſottes & perverſes d'une fatale mode! Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ceux qui ſavent réformer leur jugement là-deſſus, ſont ſouvent incapables d'y régler leur conduite. Un éclair de mauvaiſe odeur, chez qui? chez des foux, les rend foux eux-mêmes, & pis que tout cela malheureux quelquefois pour jamais.

Quel bonheur, ſi dès-lors le Ciel

m'eût porté à faire ces juſtes réflexions Je ne me fuſſe pas ſeulement garant du préſent, mais de l'avenir, où j'é prouve enfin ſa vengeance dans ſa mi ſéricorde.

Les repréſentations du Chevalier toutes fortes qu'elles puſſent être, n furent donc pas capables de m'appai ſer. Loin de m'y rendre, je me boufi de mon faux honneur, & ne ſongea qu'à lui aller ſacrifier le véritable, mo repos, & celui de tout ce que j'avai de plus cher au monde. Quelle horreur Quel renverſement de bon ſens! Mo ami voulut en avoir le ſpectacle. Puis dit-il, que rien ne peut t'arrêter, pe mets au moins que je t'accompagne Qui ſait ſi nous n'allons pas être ſé parés pour jamais? Sachant que c'étoi là mes endroits ſenſibles, il les repre noit, & alloit continuer; mais ne pou vant entendre des choſes qui n'abou tiſſoient qu'à m'aſſommer d'avance, j l'arrêtai. Ceſſe, je te prie, lui répon dis-je

dis-je, & demeure ; car tu ſais que mon cartel porte encore que je ne menerai qu'un valet. Tu es bien étrange, répliqua-t-il. Eſt-ce donc que je ne puis attendre à une certaine diſtance le ſort des armes? Au fond rien n'empêchoit, & cela même accommodoit mes affaires. De ſortir ſeul, je ne l'aurois guere pu ſans ſubir quelques queſtions, & peut-être donner lieu au ſoupçon. Avec lui, tout alloit de ſuite, & je pouvois terminer mon affaire avant qu'on en eût le moindre vent. Je cédai à ces raiſons. L'heure approchant, nous montâmes à cheval, & ſous prétexte de promenade, je me rendis au lieu marqué.

Mon Gentilhomme y étoit déja à m'attendre. Moins ſcrupuleux que moi, il avoit avec lui un ſecond, mais pour ſpectateur, ainſi qu'il m'en avertit d'abord. Sur ſa parole, je ne voulus pas même faire avancer le Chevalier. Cependant, mon ami en voyant trois au lieu de deux, s'avança pour rendre la

partie égale, & pied à terre, comme l'autre, il ſe mit à obſerver. L'affaire fut bientôt décidée. Pleins de courage, mon ennemi & moi, nous mîmes juſte-au-corps bas, & l'épée à la main nous nous abordâmes. Quand on y va de bonne-foi, ces ſortes de combats ne durent guere. En deux coups de lame je jettai mon ennemi ſur le carreau. Je ſuis mort, s'écria-t-il. Tant pis, répondis-je, je voudrois pouvoir vous rendre la vie auſſi aiſément que je vous l'ai ôtée. Etes-vous content ? Oui. Adieu. Je priai ſon ami d'en avoir ſoin, & je gagnai au pied avec le mien.

Le Chevalier, qui n'avoit craint que pour ma vie, ne ſe poſſédoit pas la voyant hors de danger. Ce n'eſt pas le tout, lui dis-je ; que faire à préſent ? Je ſuis d'avis, ajoutai-je, de ne pas ſeulement rentrer au logis, mais de me retirer droit en Lorraine. Après mûre délibération, je ſuivis ce parti. Va, dis-je à mon ami, embraſſe pour moi mon

pere, toute la maiſon, & ſur-tout Ferdinande. Calme, appaiſe-les autant que tu pourras. C'étoit ce qui m'empêchoit principalement de me montrer, ſachant tous les aſſauts que j'aurois eu à ſoutenir. Enfin j'embraſſai mon ami, qui promit de me joindre bientôt; & ſuivi de la Trompe, je me rendis à Nanci.

Tout le long de la route je fis les plus triſtes réflexions. Je maudis cent fois le point d'honneur qui m'arrachoit pour ainſi dire à moi-même, & m'éloignoit de mon centre. Pourquoi, diſois-je, n'avoir pas été plus docile aux remontrances du Chevalier? Pourquoi ne l'avoir pas laiſſé agir? Le pis qui m'en fût arrivé, eût été de fuir comme je fais. Qui ſait à préſent quand je pourrai retourner? Peut-être jamais. D'ailleurs, ajoutois-je, voilà un homme qui eſt préſentement je ne ſais où. Mon Dieu, ayez pitié de moi! j'arrivai ſans preſque faire autre choſe que gémir & me plaindre. Qu'eût-ce été, ſi j'avois joint à

toutes ces réflexions celles que je ne fis pas ; & ſur-tout, ſi une fraîche maturité me les eût fait goûter comme elles doivent l'être !

Malgré l'amertume de mon ami, je me ſouvins que je n'avois laiſſé au Chevalier aucune adreſſe où il pût me trouver. Mettant pied à terre, j'envoyai la Trompe à la poſte, avec ordre de dire que lorſqu'il arriveroit un Cavalier fait de telle maniere, on l'envoyât à l'auberge où j'étois deſcendu. J'étois venu ſur mes propres chevaux, & preſque tout d'une traite, dont je perdis le meilleur des deux que j'avois reçus en préſent. Mon ami ſe fit attendre quelques jours. Je m'en étonnois ; mais il étoit retenu par mon pere, qui vouloit partir avec lui, & voir néanmoins auparavant le train que mon affaire prendroit. Tous deux enfin arriverent par la poſte, comme je l'avois prévu, mais dans la chaiſe qui m'avoit amené de Paris ; mon pere n'étant plus d'âge à ſoutenir autrement

une pareille fatigue. Ne m'en fiant point à l'adreſſe que j'avois donnée, j'envoyois de tems en tems la Trompe. Il ſe trouva à leur deſcente, & les amena.

Mon pere paroiſſant le premier, je me jettai à ſon col, le ſuppliant de me pardonner. Il le faut bien, me dit-il, comme d'une choſe ſans remede; mais gare qu'il ne s'en trouve qui ne te pardonnent jamais. Pour toute réponſe, je ſaiſis un ſiége, & le lui offris. Il s'aſſit, & pendant qu'il prenoit haleine, j'embraſſai mon ami. Faiſant face enſuite, il reprit. Qu'avois-je beſoin à mon âge du trouble que tu me donnes? Mes jours ne ſont-ils donc pas aſſez avancés, ſans que tu te mêles de les abréger? Debout, confus, je demeurois toujours en ſilence. Oh que cela eſt beau, ajouta-t-il! je gage que c'eſt ce que tu penſes, malgré ce que j'en dis. Mon pere, répondis-je alors! mon chere pere, répétai-je, tombant à ſes genoux! le Chevalier ne vous a-t-il donc

pas raconté cette affaire ? Oui. Hé bien, pourſuivis-je, que falloit-il que je fiſſe ? Il falloit...... il falloit...... C'eſt à la lettre tout ce qu'il put me répondre.

Le Chevalier ſe prêtant à l'embarras de mon pere, l'en tira à ma grande ſatisfaction, & vraiſemblablement à la ſienne. Il falloit, Monſieur, lui dit-il, ce que je me ſuis déja tué de vous répéter, qu'il fît ce qu'il a fait, ou qu'il tachât le ſang dont il eſt. A Dieu ne plaiſe ! s'écria-t-il. Qu'il périſſe plutôt mille fois ! Puis m'embraſſant, comme pour m'y exhorter, il ajouta : Que Dieu & le Roi te pardonnent, ainſi que moi. Ravi autant qu'on peut l'être, je me levai. Mais, que dira-t-on, que l'on remarque dans mon propre pere la force du préjugé, dont j'ai en paſſant touché l'abus ? J'en conviens, & c'eſt ce qu'il y a encore d'étonnant, que l'âge même, loin d'en guérir, le fortifie ſouvent.

Si ma paix fut aiſée avec mon pere,

les apparences ne promettoient rien moins du côté qu'il craignoit. On ſait combien Louis XIV, ſur-tout vers la fin de ſa carriere, étoit inexorable ſur l'article. Mon affaire n'étoit nullement graciable; & ce qui la mettoit dans tout ſon danger, c'eſt que la famille de mon ennemi avoit juré de la pouſſer ſans miſéricorde. J'appris que le *oui* qu'il m'avoit prononcé, avoit été le dernier de ſa vie; que ſon cadavre, enlevé par ſon ami, avoit été porté chez lui; qu'animés par ce ſpectacle, tous les ſiens en armes étoient venus fondre chez mon pere, & qu'ils m'y avoient cherché comme pour me maſacrer, ou tout au moins ſe ſaiſir de ma perſonne. Si je m'y fuſſe trouvé, Dieu quelle tuerie! C'eſt lui ſans doute qui, malgré tout, m'avoit inſpiré de ne pas rentrer.

Enfin, ces perquiſiteurs, plus furieux encore, étoient ſortis, jurant ma mort de maniere ou d'autre. Tous s'étoient d'abord diſperſés pour courir ſur mes

traces. Plusieurs même avoient pris la route de Nanci ; mais étant bien monté, ayant quelques heures d'avance, & la nuit survenant, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour être en sûreté. Aussi mon pere ne s'en étoit-il pas beaucoup inquiété. Il trembloit bien plus de voir commencer des informations. C'est ce qu'on avoit déja fait, malgré les amis communs qui s'en étoient mêlés, & qui n'espéroient pas même de pouvoir jamais les arrêter.

Mon pere, & la famille, assemblés sur le cas, avoient déja résolu d'avoir recours à la protection du Prince mon Maître, & d'obtenir ma grace par son moyen. Le parti étoit excellent ; c'étoit d'ailleurs le seul à prendre ; mais réfléchissant que mes ennemis ne trouveroient pas de protections moins puissantes, & plus même par l'espece de disgrace où mon Maître étoit dans l'esprit du Roi son Oncle, nous désespérions quasi du succès. Cela redoubloit l'alarme

e mon pere, & avec raiſon ; car ſi les
hoſes n'euſſent changé de face, j'euſſe
ès-lors été proſcrit pour toute ma vie.

Cependant ne voulant rien négliger,
ıon pere avoit déja réſolu d'aller lui-
ıême implorer pour moi la protection
: la bienveillance de mon Prince. C'eſt
: qu'il me confirma, & qu'il exécuta,
ıalgré moi pourtant, avec le Chevalier.
e prétendois que ſans s'expoſer à une fa-
gue ſi dangereuſe, mon ami ſeul opére-
ɔit tout ce qu'on pouvoit eſpérer. Non,
épondit-il, une telle affaire mérite bien
ıa préſence ; & dût-elle terminer mes
ɔurs, je me croirai trop heureux ſi elle
éuſſit. J'inſiſtai encore, mais inutile-
ıent. Dès le lendemain il prit la poſte,
etourna au logis, & ſans différer ſe ren-
lit à Paris. Ce qui me conſoloit, c'eſt
ue le Chevalier l'accompagnant, j'étois
ûr qu'il en prendroit ſoin comme de ſon
ropre pere.

A peine me trouvai-je ſeul après leur
lépart, que je tombai dans la plus

grande conſternation. Cela ne ſe pouvoit guere autrement, d'une ſéparatior ſi chere & ſi rapide; mais ce qui mettoi le comble à mon affliction, étoit l'incertitude de ſa durée. Arrive ce qui pourra, diſois-je, je l'abrege, & même ai plutôt, puiſque déja je n'y puis plu tenir. On juge bien que Ferdinand avoit la meilleure part à tout ceci. J'étois à ſon égard pire encore que je n me rappellois l'avoir été autrefois dan le même lieu. L'eſpérance que le Chevalier ne m'apporteroit peut-être pas d ſi fâcheuſes nouvelles, m'avoit auparavant ſoutenu; mais la voyant évanouie & les choſes prenant le plus mauvai train, je ne projettois que déſeſpoir.

Je paſſai pluſieurs jours dans cette ſituation. Un matin que ma criſe étoi plus forte qu'à l'ordinaire, j'appellai l Trompe. Va, lui dis-je, à la poſte, amene moi ici des chevaux, & que je parte Partir, Monſieur? me dit-il; & pou où, s'il vous plaît? Que t'importe

obéis, & ne t'embarraſſe pas du reſte. Ma foi, Monſieur, me répliqua-t-il, je juge ſans peine où le cœur vous appelle ; mais qu'il me ſoit permis de vous remontrer qu'il n'y fait pas bon. Tu juges ſans peine, repris-je après lui ; & qui t'a donné un jugement ſi aiſé ? En effet, je pouvois bien croire qu'il avoit par-ci par-là reconnu, entendu, que je m'intéreſſois à Ferdinande ; mais qu'il en fût davantage, c'eſt ce que je ne m'imaginois pas. Cependant il ne m'apprit pas ſeulement pour qui & pourquoi je m'étois battu, mais encore toute mon ancienne hiſtoire avec Ferdinande. Bourreau ! m'écriai-je alors, d'où vient donc que tu ne m'as jamais révélé la ſupercherie dont j'étois la dupe ? Il me répondit qu'il n'avoit eu garde, que ſon défunt Maître le lui avoit trop bien défendu ; & que quand ce myſtere eût duré juſqu'à la fin des ſiecles, il n'eût jamais été tenté de le révéler, qu'il étoit pour cela trop fidele & trop obéiſſant. Fort

bien, interrompis-je; mais puisque tu sais si bien obéir, fais donc au plus vît ce que je te commande.

Plus sensé qu'on ne pourroit le croir d'un valet, il me répliqua que mo: oncle ne l'avoit jamais mis à l'épreuv d'une pareille obéissance; mais que s' s'y fût trouvé, il lui auroit hasardé au paravant un expédient qui lui tomboi dans la pensée. Quel? lui demandai-j(Ce seroit, me répondit-il, de prendre seu la poste, & d'aller représenter à Mad(moiselle Ferdinande, le danger où je voi que vous voulez vous exposer. Il y toute apparence qu'elle aimera beaucou mieux venir elle-même ici, & par-là l prévenir. Dans le fond, je trouvai ce expédient plein de sens; je m'étonna même qu'il ne me fût pas venu dans l'es prit. Enfin l'approuvant, j'y consentis.

La Trompe partit donc avec un bil let, que je me donnai à peine le tem d'écrire. Il fit si grande diligence, qu de retour dès la même nuit, je le trou

va

vai le matin à mon lever. Je ne fus pas trop aiſe de le voir; je ne l'attendois qu'avec Ferdinande, & je craignois que ce prompt retour ne ſignifiât rien de bon. Cependant j'appris tout le contraire. On ne s'étoit dépêché de me le renvoyer, que pour ſoulager l'impatience que l'on me ſuppoſoit, & empêcher qu'elle ne me fît tenter ce que la Trompe étoit venu annoncer. Dans la crainte où l'on eſt, me dit-il, comptez, Monſieur, qu'on eſt déja en route, & que vous verrez bientôt toute la famille. En effet, à l'exception de mon pere, déja peut-être à Paris, tous arriverent le lendemain au ſoir.

Comme il étoit tard, & que je ne comptois plus ſur eux ce jour-là, ma joie en les voyant n'en fut que plus ſenſible. Je les embraſſai tous avec une eſpece de tranſport. Je commençai & finis par Ferdinande : que dis-je! l'amour & le ſang m'uniſſant à elle, je penſai la dévorer dans ces premiers inſ-

tans. La joie n'étoit peut-être pas moins grande de ſa part ; mais elle s'exprimoit d'une maniere bien différente. Autant mes tranſports tenoient de ſa gaîté, autant les leurs ſembloient triſtes & lugubres. Je ne voyois que larmes. Mon frere, mon Précepteur même, en laiſſerent échapper. Enfin, c'étoit comme ſi j'euſſe été perdu, plutôt que retrouvé ; & j'eus preſque à ſoutenir le même aſſaut, que ſi je fuſſe rentré droit au logis.

Cependant peu-à-peu, nous goûtâmes un plaiſir uniforme. Tous, ainſi que moi, ne marquerent bientôt plus que ſatisfaction & contentement. Ferdinande, ſur-tout, quoiqu'elle parût d'abord la plus déſolée, fut la premiere conſolée. On s'entretint de mon affaire. Il fallut, quoique peut-être le Chevalier l'eût racontée vingt fois, que j'en fiſſe encore le récit tout du long. Ce récit cauſa comme un nouvel effroi. Il m'attira de mon Précepteur une mercuriale

d'ancien droit. Du reſte, tâchant de bien eſpérer, chacun ſe calma. Ferdinande commença à nous mettre en joie. Pourquoi, dit-elle, ne m'a-t-on pas jugé digne de répondre pour moi ? Que me manquoit-il ? Un chapeau ? Hé bien ; j'en euſſe bientôt trouvé un. Nous badinâmes ſur ſon courage, & dans tout cela, je remarquai qu'elle n'étoit que la moins fâchée d'une querelle qui me rendoit plus que jamais digne d'elle. Ainſi ſe paſſa cette premiere ſoirée. Nous l'abrégeâmes, parce que fatigués, les voyageuſes ſur-tout, avoient beſoin de repos.

Plein de la plus douce ſatisfaction, je me retirai, avec mon frere & mon Précepteur. Je les preſſai de ſe mettre au lit, ne ſouhaitant que d'y être moi-même à goûter l'heureuſe ſituation où je me trouvois. Je me livrai tellement aux idées qu'elle me fourniſſoit, qu'à peine je fermai l'œil de toute la nuit. Brûlant de revoir Ferdinande, je me le-

vai de grand matin. Je fus au même lieu où je l'avois quittée la veille, comme si elle eût dû y être déja, ou se hâter d'y venir. Cependant il fallut attendre; & ne voulànt pas interrompre son repos, je soulageai mon impatience à force de me promener. Elle vint enfin la guérir tout-à-fait. Pressentant à son réveil que je ne devois plus être au lit, elle s'étoit levée, ajustée, & précédant mes sœurs, elle étoit venue me trouver. Seul avec elle pendant près de demi-heure, ce fut-là que mon cœur se dilata. Ni elle, ni moi, ne pouvions nous lasser de nous revoir, nous embrasser, & nous dire mille choses tendres, que les Amans seuls savent exprimer.

L'arrivée de mes sœurs, & bientôt de mon frere & de mon Précepteur, interrompit notre doux entretien.

Devenant général, on parla du tems qu'on demeureroit, & de la maniere de le passer. J'obtins en premier lieu, que tous attendroient avec moi les nouvelles

ue mon pere m'avoit inceſſamment romiſes ; que ſelon ce qu'elles nous pprendroient, nous aviſerions, & qu'en ttendant je promettois de faire enſorte u'on ne s'ennuieroit pas. Juſques-là je 'étois preſque point ſorti de mon auerge. Je propoſai dès le même jour une artie de promenade. Nous l'exécutânes, Ferdinande, mes ſœurs, & moi ; andis que mon frere & mon Précepteur llerent viſiter pluſieurs connoiſſances, c les préparer en quelque ſorte à nous ecevoir.

De retour de notre promenade, ils ous dirent qu'on nous attendoit en diers endroits, & qu'il ne s'agiſſoit que le voir par où il nous plairoit commener. Cet embarras fut bientôt levé. Nous lonnâmes la préférence à ceux qui ne arderent pas à nous la venir demander galamment. D'autres ſuccédant journellement à ceux-ci, nous ne pûmes jamais y fournir. Il falloit nous errer, & par-tout nous ne trouvions que ban-

quets & fêtes galantes. Quelques amis ſe plaignant de ce que nous n'étions pas venus tout d'un coup prendre appartement chez eux, voulurent nous y obliger. Nous les remerciâmes ; & tant pour notre liberté que pour n'incommoder personne, nous préférâmes conſtamment notre auberge.

Au milieu de tous nos divertiſſemens, nous reçûmes de mon pere les nouvelles que nous attendions. Loin de les interrompre, elles nous portoient à les continuer. Nous apprîmes que mon pere jouiſſoit d'une ſanté, meilleure même que lorſqu'il étoit parti ; qu'il avoit été parfaitement bien reçu du Prince « qu'il s'intéreſſoit fortement pour moi » mais qu'il ignoroit encore à quoi cela » aboutiroit ». Le Chevalier, de ſon côté, m'écrivoit mille choſes divertiſſantes. Dans la Lettre, il y en avoit une pour ma ſœur cadette, qu'il ne croyoit guere auprès de moi. Il me prioit de la lui envoyer, & de faire enſorte

qu'elle lui tombât en main propre. Je fis cette lecture en commun. L'article de main propre, qui m'échappa ſans le vouloir, ne fit pas ſeulement rougir ma pauvre petite ſœur, mais elle donna encore à tous une démangeaiſon curieuſe, qui ſervit à la déſoler. Pour m'acquitter de ma commiſſion, je lui remis ſa Lettre. Elle la foura ſubitement dans ſa poche. Malgré, bon gré, il fallut l'en tirer. Vous la lirez tout haut, lui dit-on. Plus elle s'en défendoit, plus on s'opiniâtroit. On alla même juſqu'à vouloir la lui arracher. Elle tint bon; mais voyant qu'on prétendoit qu'il devoit y avoir quelque choſe de terrible, elle la prit, & la jetta avec dépit au milieu de la compagnie. Comme lecteur, je la ramaſſai, j'en fis la lecture tout haut, mais en ſautant ou déguiſant autant que je pouvois certaines tendreſſes, dont ſa modeſtie auroit peut-être ſouffert. Cela fait, je la lui rendis, & on la laiſſa tranquille.

Ces lettres nous donnant une nouvelle dose de belle humeur, nous n'eûmes garde d'y porter la moindre atteinte. Laissant les choses sur le pied qu'elles étoient, c'est-à-dire, nous divertissant sans parler de retour, on résolut seulement de répondre à mon pere, & de lui marquer que nous étions tous à Nanci en aussi bonne santé que lui. Cette affaire me regardoit. Je m'en acquitai sur le champ, & presqu'aussi-tôt nous fûmes à une fête où nous étions attendus. Nous pouvions nous assurer d'en avoir à perpétuité, si nous avions voulu; mais quoiqu'il ne fût pas apparent que ma compagnie me demeurât si long-tems, je ne voulus pas néanmoins qu'il fût dit que nous recevions toujours sans rien donner. Je prétendis même réparer du premier coup le défaut où j'avois été jusques-là. Pour cet effet, j'ordonnai une fête splendide & magnifique, autant que je pus. J'y invitai tous ceux de qui nous en avions reçu, & j'eus tout

eu de penser que je n'avois plus rien à
e reprocher.

Cependant les beautés que j'avois
vec moi, faisoient extrêmement du
ruit. La Ville ne retentissoit que de
urs charmes; & j'appris bientôt qu'ils
voient même pénétré jusqu'à l'intérieur
e la Cour. Ferdinande, sur-tout, avoit
ne foule d'admirateurs. Le bruit de ce
ui l'avoit amené, & moi aussi, se ré-
andit. Je recevois de toutes parts des
omplimens sur l'objet de ma bravoure.
On me juroit qu'elle ne pouvoit être
nieux placée; mais craignez, ajoutoit-
n en badinant, quelque nouvel essai.
Cela auroit pu se faire, si mon pere
rrivant contre toute attente, n'eût
oupé dès-lors racine au danger.

Aucun de nous n'étoit au logis quand
e Chevalier & lui mirent pied à terre.
l n'y avoit pas même un seul de nos
omestiques. Mon hôte sachant où nous
tions, vint lui-même en donner la nou-
elle. Je la reçus en particulier. La com-

muniquant à tous, & la bienſéance l
permettant, nous prîmes congé, ſo.
tîmes, & tranſportés de joie, nous fûme
où le cœur nous appelloit. Nous avio
peine à concevoir cette arrivée impr
vue, d'autant que les dernieres Lettr
que nous avions reçues n'en faiſoie
aucune mention. Nous fûmes bient
inſtruits. Mon pere voyant paroître to
d'un coup ſa famille entiere, penſa s'
vanouir de joie. Nous l'embraſsâme
tour-à-tour, ſans preſque qu'il eût l
force de nous dire un ſeul mot. Le Ch
valier y ſuppléa. Sa joie s'exprima d
toute maniere; la nôtre de même. Enfi
nos tranſports finis, & mon pere reve
nu de ſon eſpece de pâmoiſon tendre
nous apprîmes la raiſon de ſon retou
inattendu.

Le Prince s'employant pour ma grace
avoit preſſenti une eſpece d'impoſſibilit
à l'obtenir. Cependant, ne voulant pa
effrayer mon pere, il lui avoit fait dir
le jour même, par l'Abbé, qu'il nou

voit écrit la derniere fois, « qu'il étoit inutile qu'il demeurât plus long-tems à Paris pour cette affaire; qu'il prévoyoit qu'elle tireroit en longueur, & présumoit, d'un autre côté, que son chez lui l'accommoderoit beaucoup mieux; qu'il pouvoit y retourner, & s'assurer sur sa parole, qu'il ne négligeroit rien pour ma grace, puisque de-là dépendoit la satisfaction qu'il auroit de me revoir; que s'il acceptoit ce parti; il le dit à l'Abbé, & qu'il vînt le lendemain recevoir ses ordres ». Mon pere se rendit à cette proposition; il promit de suivre ponctuellement les volontés du Prince, & le lendemain il fut prendre congé.

Dès que mon pere parut, le Prince ne lui réitéra pas seulement tout ce que l'Abbé lui avoit dit, de sa part, mais il lui ajouta des choses si obligeantes, qu'il en étoit encore tout pénétré. « Je » partage avec vous, lui avoit-il dit, » la tendresse que vous avez pour votre

» fils. Soyez sûrs, vous & lui, que dan
» toute occaſion vous me trouverez di
» poſé à vous faire plaiſir. J'ignore
» tems que je pourrai rappeler vot
» fils auprès de moi. En attendant
» voici une Lettre, que vous lui r
» mettrez. Elle eſt pour ma Sœur,
» qui je le recommande, & qui le ga
» dera, j'eſpere, comme je l'en pri
» Là, je le compte auſſi-bien qu'ave
» moi. » Mon pere acceptant avec r
vérence & remercîment, la Lettre qu
le Prince lui offroit, ſortit, & ne ſonge
plus qu'à nous rejoindre promptemen
Le Chevalier même, chez qui il logeoi
avoit déja tout diſpoſé, de ſorte qu'
n'avoit eu preſque qu'à monter en chai
& galopper.

Finiſſant ce récit, mon pere me rem
la Lettre de mon Maître pour ſa Sœu
la Ducheſſe de Lorraine. Ceux qui ſaver
l'amour fraternel qui régna toujou
entre ces deux illuſtres Perſonnes, n
douterent pas du poids qu'auroit cett
recommandation

ecommandation. Je fus dès le lende-
nain à la Cour. Je donnai en main propre
la Princeſſe, la Lettre du Prince mon
Maître. Je ne ſai ce qu'elle contenoit,
nais dix fois la Princeſſe, interrompant
a lecture, jetta les yeux ſur moi. « Vous
êtes donc Page, » me dit-elle à la
n? Je l'étois, ma Princeſſe, répondis-
e; car je crains bien que ce ne ſoit
e ces choſes paſſées.. « Oh que non,
répliqua-t-elle. Mon Frere du moins
ne l'entend point ainſi : il me prie de
ne vous recevoir qu'en dépôt, & en
dépôt ſacré, reprit-elle en ſouriant,
que je dois lui remettre fidélement. »
e l'air dont la Princeſſe s'énonça, je
e pus moi-même m'empêcher de ſou-
re. J'allois lui commencer ma réponſe
ar mes excuſes, lorſqu'elle ajouta :
Cela mérite bien qu'on y penſe; allez,
& venez demain me retrouver. »
Prêt à paſſer la porte de ſon appar-
ment, elle me rappella. D'un ſaut de
age, je fus à elle. « Vous êtes bien

» leſte, me dit-elle; mais n'êtes-vou
» pas ici en compagnie ? n'eſt-ce pa
» vous, ou les vôtres, dont le brui
» m'eſt parvenu ? » Je ne ſai, ma Prin
ceſſe : j'ai ici mon pere, qui arriva hie
avec la Lettre que j'ai eu l'honneur d
remettre à Votre Alteſſe, mon frere &
mes ſœurs. « Oui, oui, interrompit-elle
» c'eſt cela. La charmante pour qui vou
» êtes en affaire, n'en eſt-elle pas auſſi ?
C'eſt ce que j'allois ajouter, ma Prin
ceſſe. Une couſine que je chéris comm
ſœur, ou plutôt comme quatre. Elle rit
& me renvoya; mais avec ordre préc
de ne pas manquer au lendemain.

De Lunéville, où ſe tenoit ordina
rement la Cour de Lorraine, je revir
à Nanci. Mon pere, tous étoient à m'a
tendre, pour être inſtruits de la manie
dont Son Alteſſe m'auroit reçu. Ferd
nande & mes ſœurs, crierent d'abor
en me voyant, hé bien ? Hé bien, Me
demoiſelles ? leur répondis-je, apprene
en premier lieu le tapage que font vc

harmes. Il eſt ſi grand, que Son Al-
eſſe même en eſt imbue. Parbleu, je
e crois, répliqua le Chevalier, le monde
ntier doit en être rempli. Laiſſant les
alanteries, j'approchai de mon pere,
& racontai ce qui s'étoit paſſé. La Prin-
eſſe m'ayant remis au lendemain, nous
emîmes auſſi à juger. En attendant,
ous goûtâmes le plaiſir de revoir mon
ere. Il étoit ſi ſatisfait du Chevalier,
que nous nous divertîmes à lui faire
aire le journal des manieres qu'il avoit
ues pour lui. A chaque article, nous
demandions à mon pere, s'il étoit vrai?
Oui. Là-deſſus nous l'embraſſions, ba-
dinant, folâtrant; mais pourtant lui
marquant notre reconnoiſſance.

Le lendemain, ſelon l'ordre que j'avois
reçu de Son Alteſſe, je me rendis à la
Cour. On ne m'introduiſit pas dans le
même appartement que la veille, mais
dans un autre, où elle n'avoit avec elle
que deux perſonnes familieres. « Vous
» voilà, me dit-elle, c'eſt pour vous que

» je suis ici dans le particulier. Cela ne » vous étonne pas, sans doute, puisque » mon frere m'apprend que vous étiez » du sien, & que malgré votre jeunesse, » vous en savez bien user. Ah ça, pour- » suivit-elle, dites-moi donc un peu, » avant toutes choses, comment tout » va là-bas. » Princesse, répondis-je, oserois-je auparavant m'informer, si mon Maître marque aussi que vous me fassiez cette demande, & que je doive y répondre ? « Hélas ! répliqua-t-elle, » tu ne peux rien m'apprendre, mon » cher Enfant, que je n'en sache encore » plus. Est-il sage, réglé au moins dans » sa conduite ? Non, sans doute. » Sans attendre ma réponse, je la vis fondre en larmes.

Ne sachant ce que cela vouloit dire j'étois inquiet du tour que prendroit cette scène. Je croyois dans le fond qu'il s'agissoit des désordres de mon Maître auxquels je pouvois avoir eu part. J'étois résolu, supposé même qu'elle levât le

ſcrupule que m'impoſoit le reſpect, de les cacher comme beau meurtre, & par égard pour lui & pour moi. Enfin la Princeſſe elle-même me tira d'embarras. Ses larmes n'aboutirent qu'à des nouvelles domeſtiques; c'eſt ce que je ſavois le moins. Cependant je tâchai de la ſatisfaire. Dans la ſuite j'appris le véritable ſujet de ſes pleurs. C'étoit la malignité qui avoit pris en ſcandale l'attachement que le Prince ſon frere avoit marqué pour elle, & porté juſqu'à vouloir la ſuivre en Lorraine. Je pourrois dès ici, ſi je voulois, détruire cette affreuſe calomnie; je le pourrois, dis-je, ſi je ne me réſervois à le faire avec d'autres plus affreuſes encore, que de vils ennemis ont eu la lâcheté de publier.

Cependant le Frere, & la Sœur ſur-tout, victimes de ces langues criminelles, ne s'entretenoient plus qu'avec meſure, & ſouvent en ſecret. La Princeſſe ſur-tout l'exigeoit, condamnant

l'emportement de ſon Frere, qui avoi
donné lieu à de tels bruits, & voulan
abſolument y obvier. C'eſt ce qu'ell
appelloit ſa conduite. Du reſte, l'amou
fraternel ſubſiſtant toujours, il ne ſe paſ
ſoit rien de part ou d'autre qu'ils ne ſe l
communiquaſſent. Admis à la confianc
de celle à qui mon Maître m'avoit re
commandé, j'en ſus peut-être plus à l
Cour de Lorraine, que je n'en euſſ
jamais appris au Palais d'Orléans.

Dès ce moment, la Princeſſe, ſenſibl
à la bienveillance que ſon Frere lui avoi
ſans doute marquée pour moi, promi
de me tenir lieu d'un autre lui-même
Elle m'offrit gratuitement un aſyle au
près d'elle, ſans Charge ni Emploi; mai
comme un véritable dépôt confié, &
toujours prêt à rendre. Charmé de cett
propoſition, je l'acceptai, pénétré moi-
même de ſenſibilité. Ce fut un malheu
que je n'inſiſtai pas pour un Emploi.
Je l'aurois obtenu; & peut-être que me
fixant, j'aurois évité tous les déſaſtres

ui m'ont accueilli dans la ſuite. Avant nême que je ſortiſſe, la Princeſſe qui voit déja prévenu le Duc ſon Epoux, ne préſenta à lui. Il ratifia tout ce qu'elle n'avoit offert ; & pénétré des bontés de eurs Alteſſes, je retournai en faire part mon pere.

Ma ſatisfaction étoit trop grande, our qu'elle ne ſautât pas aux yeux. orſque je rentrai, chacun s'en apperçut, : je fus félicité d'avance ſur ce que on ne ſavoit pas. Mon pere ſeul at-endit que je m'approchaſſe. Je le fis, : lui racontai ce dont il avoit lieu de : flatter en quelque ſorte. Il s'en ré-ouit, autant que cela ſe put ; c'eſt-à-ire, bien moins que de ma grace, s'il eût apportée, ou qu'il n'eût eu aucun oute là-deſſus. Cependant, comme il e la croyoit pas non plus tout-à-fait éſeſpérée : Dieu ſoit loué, me dit-il : prit courage, & dit : Prions, eſpérons our le reſte.

Mon pere n'attendant que cette dé-

cision pour son départ, songea d'abord à le régler. Il craignoit, par rapport à moi, de toucher cette corde, & ne le fit même qu'avec mesure. Il représenta les inconvéniens qu'il y auroit à demeurer plus long-tems : d'ailleurs, me dit-il, nous viendrons te voir de tems en tems, & cela te paroîtra bien meilleur. Je consentis, avec plus de facilité qu'il ne se l'étoit imaginé. Peut-être crut-il que je cédois à ses raisons. Rien moins; c'étoit aux miennes. Sur le point de me rendre à la Cour, où il falloit d'abord quelque assiduité, je craignois de ne pouvoir jamais l'accorder avec mon amour. Quelle apparence, disois-je, que Ferdinande demeure, sans que je sois incessamment près d'elle ? Où il faut rompre ce que je viens d'arrêter, où il faut la laisser aller. De rompre, reprenois-je, ce seroit se moquer, & je mériterois de l'être. Vainquons-nous donc, puisqu'il le faut. Adieu, Ferdinande; partez.

Cette réſolution priſe, je ſouhaitois ['elle fût déja exécutée. Je le dis, & ofitant de cette heureuſe diſpoſition, ne ſongea qu'à plier bagage. Cendant je pris le Chevalier en particur. Ce cher ami, partagé entre l'amour l'amitié, ne ſavoit lui-même à quoi réſoudre. Je le déterminai. Ecoute, i dis-je, les raiſons qui me preſſent l'égard de Ferdinande, peuvent auſſi tre appliquées. Quand tu demeurerois, quoi cela aboutiroit-il, qu'à me gêner, r-tout ſi je te voyois paſſer mal ton ns pour l'amour de moi? Va plutôt, ntinuai-je, jouir d'un bonheur qu'un rt bien différent t'offre & m'arrache. nſe ſeulement quelquefois à moi, is-y penſer Ferdinande; & en attennt qu'il plaiſe au Ciel de nous reindre, donne-moi réguliérement de s nouvelles & des ſiennes. Mon ami rendit, promettant d'être ſouvent luiême le meſſager des nouvelles que je i demandois.

A peine finiſſions-nous cet entretien que je crus voir l'heure où ce dépa ſeroit différé. Ma ſœur aînée, toute m ſœur qu'elle étoit, n'en étoit pas moi ſucrée. Son Amant, lorſqu'il s'étoit a de me venir voir, n'avoit jamais p obtenir d'elle la permiſſion de l'accon pagner. Tout navré, ce pauvre Ge tilhomme étoit demeuré. A la fin pou tant, ennuyé, inquiet, ſur-tout apr avoir écrit pluſieurs fois, ſans recevo aucune réponſe, il avoit pris le mo aux dents, & arriva qu'on étoit prêt lever le pied. Il ne parut qu'en trer blant, ſous prétexte même d'affair importantes, au nombre deſquelles mit l'honneur de me voir. En effe depuis ma fatale diſpute, je ne l'avo point vu, & cela lui ſervit à merveil pour engager ſon compliment. Mais qui nous prouva bientôt que l'amo ſeul l'avoit talonné, pourchaſſé hors ſon manoir, c'eſt que toutes ces affair furent faites dès qu'il apprit qu'on s'e

tournoit. Nous en rîmes, & fûmes ort aiſes d'être dégagés des raiſons de enſéance qui euſſent peut-être voulu u'on l'attendît. Il eut à peine le tems aller reprendre ſes bottes, pour venir rvir d'eſcorte.

Plus heureux que moi, il recouvroit que je perdois, & ce qu'au fait & prendre je ne pouvois conſentir de oir aller. Mon pere m'ouvrant les bras, e dit adieu. Tous firent de même, ais lorſqu'il s'agit de Ferdinande, les ras qu'elle me tendit furent pour moi ires que la croix. Je m'y attachai avec us de douleur que ceux qui en ſouf-irent jamais le ſupplice, & je n'avois as plus de vie qu'eux lorſqu'on m'en racha. Tombant réellement évanoui, n me dégagea; & profitant de mon at (le ſien étoit à-peu-près de même), n nous ſépara. Revenu à moi, elle oit partie, & je ne trouvai plus que on pere & mon Précepteur, qui étoient emeurés pour me ſecourir. L'un & l'autre

s'empresserent à me consoler. Enfi mon pere par sa tendresse, mon Pr cepteur par ses raisons, me ranimere assez pour les embrasser encore, & l voir partir dans la chaise qui leur étc demeurée.

Si je ne fis pas cette route en pe sonne, j'en eus tout le plaisir, ou pl tôt le regret en idée. C'est ce que je se tois à la fois, me représentant dans u même voiture, Ferdinande, mes sœu avec mon frere, le Chevalier & not Gentilhomme, escortant chacun leur t sor avec le mien. Quand même je ne n serois pas fait un devoir de répond avec empressement aux bontés que Princesse m'avoit marquées, il m'eût é impossible de demeurer plus long-ten à mon Auberge. Tout m'y rappella l'objet de mes pleurs, je délogeai sa différer. Je me rendis à la Cour, où quelque chose eût pu me consoler, c'eí été l'accueil obligeant qu'on m'y fit.

La Princesse apprenant que je veno

m

me rendre aux généreuſes offres qu'elle m'avoit faites, s'en réjouit comme d'une grace que je lui aurois pour ainſi dire accordée. Elle avoit avec elle pluſieurs Dames de ſes confidentes, quand je parus. « C'eſt ici, leur dit-elle, le dépôt » dont je vous ai parlé. S'il m'eſt ſacré, » ajouta-t-elle en riant, j'eſpere qu'il » ne vous le ſera pas moins, & que lorſ- » qu'il s'agira de le rendre, il n'y aura » pas plus de difficulté qu'à le rece- » voir ». Ces Dames équivoquant ſur le mot de ſacré, en firent un jeu. Je le ſoutins de mon mieux, & leur proteſtai, en badinant comme elles, que ſi elles me jugeoient trop digne de la rigueur du terme, je prendrois la liberté d'en écrire au Prince, mon Maître, pour les en diſpenſer.

Le ſérieux ſuccédant aux badinage, la Princeſſe me dit, « que quoiqu'elle eût » eu du tems de reſte, elle n'avoit néan- » moins donné qu'un ſeule ordre à mon » égard, qui conſiſtoit à me procu-

» rer tout ce qui m'accommoderoit le
» mieux ; que je n'avois qu'à voir, par-
» ler, & qu'elle ne doutoit pas que,
» conformément à ſon ordre, on ne
» remplît mes deſirs ; que tant que je
» demeurerois à ſa Cour, il en ſeroi
» ainſi ; que je ſerois le ſeul tenu à rien
» tandis que chacun le ſeroit à m'y faire
» plaiſir ; qu'elle l'entendoit du moin
» ainſi ; & qu'en un mot, ſi je n'étoi
» pas bien, elle vouloit que je n'euſſe
» à m'en prendre qu'à moi.

Pénétré de tant de bontés, c'eſt tou ce que je pus faire que de proteſter à cette généreuſe Princeſſe que je feroi mon poſſible pour ne m'en pas rendr indigne. Elle & ſes Dames s'appercevan que le ſentiment m'ôtoit pour ainſi dir la parole, paſſerent à des queſtion qu'elles préſumoient devoir m'en rendre le libre uſage. « Croyez-vous, me di » immédiatement la Princeſſe, que cett » Cour, une Cour de Dames, telle qu » la mienne, puiſſe vous faire prendre

» en patience l'exil de celle où vous » étiez » ? Princeſſe, répondit officieuſement l'une de ſes Dames, galant comme il le paroît, il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne ſe trouve bien ici. D'ailleurs le pied de Volontaire ſur lequel Votre Alteſſe veut qu'il ſoit, ne ſauroit lui être que fort agréable. Madame la Marquiſe d'A. . . . c'eſt la lettre initiale d'un nom trop marqué chez moi pour m'échapper, n'eût rien pu dire de plus vraiſemblable, ſi ce n'eſt que la complaiſance avec laquelle elle s'énonçoit me préſageoit bien des tracas. La vivacité, les graces s'en mêlerent même ſi fort, que le titre de Volontaire dont elle me qualifia à la volée, plut tellement à la Princeſſe, qu'elle l'adopta, & que dans toute la ſuite je fus appellé *le Volontaire de la Cour.*

Cette converſation ayant fait mon entrée, j'éprouvai ſans délai tout l'effet de l'ordre obligeant que la Princeſſe avoit donné à mon ſujet. Je n'eus pas

même la peine de voir, ni de parler. On m'assigna un appartement magnifique, commode, & le plus à portée. J'en pris possession. Tout le reste alla de soi-même, & à ma satisfaction. Si j'eus à me plaindre de quelque chose, sur-tout dans les premiers jours, ce fut des honneurs que je reçus, des attentions que l'on me marqua, & qui ne pouvoient que me fatiguer, quoique je m'en tirasse assez en Page. La Princesse elle-même, & Madame la Maquise d'A.... ne cessoien de me demander, *comment je me trouvois?* Le mieux du monde, répondis-je dès la premiere fois; mais il fallut le répéter plus de cent, avant qu'on me fit la grace de m'en croire.

Cependant je ne négligeois rien pour répondre à ces attentions gênantes, & me les attirer même. Je faisois assi dûment ma cour à la Princesse. Elle prenoit plaisir à m'entretenir du Prince son Frere. Je n'en avois pas moins à entrer dans le secret de cette illustre & fra-

ernelle union. J'y fus bientôt admis ntimement. Quelques Lettres, où mon énéreux Maître confirma celle que j'a- ois rendu moi-même à la Princeſſe, 'attirerent une confiance entiere. Outre s bruits qui couroient alors de la Paix, lle m'en montra le plan, que mon laître lui avoit envoyé, & qui ne fut ourtant pas celui qu'on ſuivit. Il eſt rai qu'elle-même le tenoit un peu ſuſ- ect, & que ſachant l'injuſte & mau- aiſe politique qui régnoit à la Cour e France contre ſon Frere, elle dou- oit qu'il fût bien inſtruit.

De tout le tems que la Princeſſe ne ouvoit donner à ſon particulier, j'en aiſois le mien. Je me retirois, pour n'entretenir de Ferdinande, & répondre uelquefois aux nouvelles que j'avois eçu d'elle & du Chevalier, & où j'en rouvois ordinairement de toute la fa- nille. Si mes rêveries amoureuſes me racaſſoient trop, j'allois les diſtraire; 'eſt-à-dire, faire de côté & d'autre le

Volontaire. Les Dames de la Cour étoier
ordinairement ma reſſource. Parmi elle
Madame la Marquiſe d'A.... comme j
l'ai déja remarqué, ne me voyoit rie
moins que de mauvais œil. C'étoit ſan
doute ce qui m'attiroit-là plutôt qu'ai
leurs. Une certaine joie qui ſe montro
toujours ſur ſon viſage en même-tem
que moi, m'en donnoit d'abord à moi
même; & comme je ne ſortois que pou
cela de mon particulier, je la préfe
rois machinalement à toute autre. C
n'eſt pas que par elle-même elle ne mé
ritât cette préférence; mais le cœu
rempli de Ferdinande, je ne la lui don
nois que pour me ſervir de remede.

Cependant j'uſois, ſans le ſavoir, d'u
remede pire que le mal. La Marquiſ
n'ignoroit pas mon attachement pou
Ferdinande; mais elle ne ſavoit pa
moins qu'elle avoit de quoi captiver le
cœurs: qu'elle étoit encore jeune, jolie
pleine de graces, qu'elle avoit un titre
un rang, & tout ce qu'il falloit, e

un mot, pour donner du deſſous à une rivale. Quoique je me piquaſſe dès-lors de n'être plus novice, je le fus néanmoins aſſez pour juger de ſon but par le mien; c'eſt-à-dire, qu'elle ne cherchoit, comme moi, qu'à ſe diſtraire & ſe divertir. Ce jugement pouvoit être d'autant mieux fondé, que nos circonſtances étoient toutes ſemblables. Je ſavois, ſur le témoignage de toute la Cour, qu'un Seigneur qualifié s'étoit depuis longtems déclaré pour elle; qu'elle en avoit, diſoit-on, reçu la foi, & qu'on n'attendoit que ſon retour d'une négociation, dont l'avoit chargé Son Alteſſe, pour voir cette union. Je croyois donc, que ſéparée de ce qu'elle aimoit, un certain rapport d'humeur, de circonſtances, lui faiſoit chercher chez moi ce que je trouvois chez elle. Rien moins. Tous en étoient la dupe, ſans en excepter le Prince ni la Princeſſe.

Madame la Marquiſe d'A.... trop à l'abri du ſoupçon, ne nourriſſoit que

plus à ſon aiſe des ſentimens auxquels je me prétois innocemment. Amoureux de Ferdinande au point où on ne le fut jamais, & prévenu de l'engagement de la Marquiſe, il eſt aiſé de croire que je n'avois pas la moindre vue ſur elle. Loin de-là, je la félicitois quelquefois de ſa prochaine union, & ſur-tout avec un Seigneur dont j'entendois dire mille biens. En effet, ceux qui ont connu le Comte de R..... ſavent qu'il avoit hérité de toutes les qualités de ſes Ancêtres; qu'il étoit plein d'eſprit, brave, & par deſſus cela, beau & bien fait. Je ne fais aucune difficulté d'avouer qu'il n'y avoit guere qu'un caprice d'amour qui pût ſeulement nous mettre en concurrence. Quoi qu'il en ſoit, la Marquiſe alla beaucoup plus loin. Son cœur décida en ma faveur; malgré elle, peut-être; mais certainement malgré moi; car le même caprice qui la ſoumettoit à mon empire, m'enchaînoit irréſiſtiblement à Ferdinande. Tout ce qu'il y

, c'eſt qu'on jugera peut-être par ce
i va ſuivre, qu'il y avoit de mon côté
ı peu plus de raiſon que du ſien.

Dans la bonne foi où j'étois, je goû-
i aſſez long-tems avec la Marquiſe
utes les douceurs d'un commerce
gréable & poli. Je ne dirai pas que je
y mêlaſſe quelquefois du tendre &
ı galant. Cela ne ſe pouvoit guere
ıtrement avec une Dame dont le mé-
te auroit même été au-deſſous du ſien.
'eſt ce qui ſans doute la flatta d'abord;
comme il eſt rare en pareil cas de
ien apprécier cette monnoie courante,
y a lieu de croire qu'elle l'évalua au-
eſſus de ſon prix. Elle auroit dû ſon-
er, qu'outre qu'un jeune Cavalier n'a
uelquefois des manieres tendres & ga-
ıntes que machinalement & par habi-
ıde, pour peu qu'il trouve de retour,
fait le paſſionné & entre en feu, ſou-
ent ſans la moindre étincelle d'eſtime
i d'amitié. Pour moi, j'avois au fond
un & l'autre à l'égard de la Marquiſe;

mais elle y trouva peut-être l'amour q
je n'avois pas.

Mes ſentimens, quels qu'elle pût
les imaginer d'abord, ne laiſſerent pou
tant pas avec le tems que de lui dever
ſuſpects. Je la vis peu-à-peu perdre cet
joie avec laquelle elle avoit coutur
de me recevoir. Sa gaieté, ſon enjo
ment, ſa vivacité, dégénérerent en m
lancolie, langueur, indolence; & da
cet état, elle négligeoit même de p
roître à la Cour. Aimée, chérie de
Princeſſe, ſon abſence lui étoit trop ſe
ſible pour qu'elle ne s'en plaignît pa
Témoin de toutes ſes plaintes, j'allo
avec plaiſir les raconter à la Marquiſ
Je l'exhortois, par la part que la Pri
ceſſe prenoit à elle, de ne pas tant s'
bandonner elle-même, de ſe ranime
& de venir jouir de la faveur. Pluſieu
fois je l'avois queſtionnée, avec plu
de tendreſſe que jamais, ſur ce qu
pouvoit la chagriner & la réduire à ce
état. Cette queſtion ſembloit chaqu

is la mettre aux abois, & ſans me
en répondre, elle détournoit les yeux
: deſſus moi. Vous me déſolez, lui
s-je un jour qu'elle faiſoit ce manege.
.. le Comte de R...... vous eſt-il
onc infidele? Touchant, ſans y penſer,
s bords de ſa bleſſure, elle fit un ſou-
r capable de me confirmer dans cette
ée. J'allois même lui parler conſé-
iemment, lorſqu'elle la détruiſit tout-
fait. Infidele! répliqua-t-elle; non,
on: la circonſtance cent fois malheu-
uſe où je ſuis, demanderoit, au con-
aire, que tous les hommes juſtifiaſſent
qu'on dit d'eux à cet égard. Le
indeau que j'avois ſur les yeux ne
mba point encore. Je voulus ſeule-
ent éclaircir cette réponſe; mais quel-
ie choſe que je fiſſe, je ne tirai rien
: plus de mon aimable & tendre Mar-
iiſe.

Cependant la mélancolie, loin de di-
iinuer, ne fit que croître. S'abſorbant
.us que jamais, on ne la vit plus à la

Cour, ni même chez elle ; c'eſt-à-dir
qu'excepté quelques amis, moi, ſu
tout, qu'elle auroit dû exclure le pr
mier, elle n'y étoit pour perſonne. I
Princeſſe, & toute la Cour, ſoupçoi
noient ſi peu le vrai motif de ſa lai
gueur & de ſa retraite, qu'on prit l'
larme ſur les indiſpoſitions qu'elle avo
toujours alléguées pour excuſe. Les M
decins néanmoins n'y connoiſſoient riei
Le premier de tous qui mit le doi
ſur le mal, fut le Chevalier, qui ari
va & me queſtionna ſur un air d'i
quiétude que me donnoit réellemei
l'état de la Marquiſe.

Ce cher ami m'étoit déja venu vo
plus d'une fois, mais preſque toujou
ſans ſe débotter. N'ayant aucun plaiſ
à lui procurer, & ne voulant pas l
voir languir auprès de moi, j'avois toı
jours beaucoup mieux aimé le voir allei
après nous être embraſſés, & avoir aı
pris de lui les nouvelles qu'il m'appoı
toit. Il en eût été cette fois comme de
autres

ıtres, ſi ſa queſtion ſur l'air qu'il me ɔuvoit, ne m'eût fait naître le deſſein : l'arrêter. L'ayant ſatisfait, je lui dis: ırbleu, l'ami! toi qui as le cœur ſi ɔn, demeure & aide-moi pendant quelıes jours à divertir cette Malade. Je promets que tu ſeras dédommagé, ſi ır ta gaîté tu peux lui rendre ce qu'elle perdu. Le Chevalier cédant volonɛrs à ma priere, je fus demander viſite la Marquiſe. Je l'obtins, & étant venu reprendre, nous nous rendîmes chez le.

Mon ami, quand il vouloit ſe donner peine d'être gai, enjoué, divertiſſoit, ıalgré qu'on en eût. A peine eut-il fait ı révérence à la Marquiſe, qu'il fit pour lle ce qu'il avoit cru auparavant ne faire ue pour moi. Je ne dirai pas qu'il fut xcité par ſes charmes, la mélancolie :s avoit trop altérés; mais un air de our, des manieres fines, délicates, le iſpoſerent d'abord. Enſuite remarquant ſſez d'eſprit, il répandit avec économie

toute ſa belle humeur. La Marquiſe obligée de répondre à mille traits d'enjoûment, le fit, & même avec un goû que je n'avois vu depuis long-tems Le Chevalier remarquant lui-même ſes progrès, les pouſſa. Il ſe mit à lu faire la guerre ſur ſa mélancolie, mai avec tant d'agrément & d'eſprit, qu'ell nous retint à ſouper pour la lui voi continuer.

Pendant tout le ſouper, mon ami inépuiſable, ſe ſoutint. Juſques-là je n lui avois pas ſervi de grand'choſe. I s'en plaignit, la Marquiſe l'appuya. E vérité, Madame, lui répondis-je, j'a tant & tant de fois eſſayé de vous rani mer, & j'y ai ſi peu réuſſi, que je laiſſ volontiers cette affaire à Monſieur, qu me paroît plus heureux que moi. Je con nois depuis long-tems ſes rares talen auprès des Dames. Jamais je ne les lu ai enviés, & peut-être ne les lui envie rai-je jamais qu'a cette heure, où j voudrois pouvoir contribuer ſelon vo

eſirs à ce qu'il a ſi heureuſement com-
nencé. Bon Dieu, s'écria-t-elle, que
'abus dans le monde! Elle dit cela en
xant ſes regards ſur ſes mains jointes;
uis les tournant ſur moi, elle ajouta:
'ous me parlez de talens, ce n'eſt pas
'en manquer que vous devez vous
laindre, mais de ſavoir n'en pas faire
n bon uſage. Voyez, Monſieur, dit-
lle tout de ſuite au Chevalier, ne di-
oit-on pas qu'il veut nous en faire ac-
roire? Aſſurément, Madame, répliqua-
-il, Monſieur ne manqua jamais de ce
u'il vante tant en moi: mais l'eſprit
ui ſuit toujours le cœur, fait que l'on
ſt plus où l'on aime qu'où l'on eſt. La
Iarquiſe en poſſeſſion de ſoupirer, ſou-
ira encore: ç'eût peut-être été toute ſa
éponſe, ſi le Chevalier s'y fût tenu.

Déja prévenu par quelques ſymptômes
u'il avoit remarqués, il ne cherchoit
u'à en provoquer d'autres pour con-
lure. C'étoit le but de ces dernieres pa-
oles. Un ſoupir lui paroiſſant trop équi-

voque, il preſſa pour une réponſe e forme. Vous ne dites mot, Madame dit-il à la Marquiſe. Eſt-ce donc que j n'ai pas raiſon ? Que trop, Monſieur répliqua-t-elle. J'ai quelquefois voul en douter; mais vous le voyez, & il e eſt toujours de même. Quel reproche Madame, répliquai-je! Judicieuſe com me vous êtes, je m'étonne que vous n le faſſiez pas plutôt à vous-même. Il ſ peut qu'aujourd'hui je paroiſſe plus ab ſent que vous; mais rappellez-vous Madame, combien & depuis quel tem vous l'êtes en effet. Moi, s'écria-t-elle ô Ciel! Le ſentiment, le regard don elle accompagna cette exclamation acheverent de confirmer le Chevalier Ce fut-là l'époque, ou du moins le pre mier ſoupçon d'un myſtere qui éclat bientôt.

A l'heure que nous prîmes congé d la Marquiſe, marquant de part & d'autre une égale ſatisfaction de la ſoirée que nous avions paſſée, à peine me vis-

seul avec mon ami, qu'il me dit : oilà une aimable Madame. Quoi, les édecins, ni toi sur-tout, ne conpissent rien à son mal ? Moi ? répondis-? Oui, toi, répliqua-t-il ; & ne t'en plaise, je ne te croyois pas si niais. iais toi-même, répartis-je. Depuis iand voudrois-tu que je fusse devenu embre de la Faculté ? Si tu l'étois, terrompit-il, je te le pardonnerois ; ais toi, disciple de l'amour, tu ne sais is le distinguer. Belle découverte, onsieur le Chevalier, lui répondis-je ! emain assurément je vous fais appeler 1 consulte. Je veux que produisant vos ires connoissances, vous fassiez la ni-ie à tout le monde. Notre *Recipe* sans oute sera M. le Comte de R... Grande ouvaille ! le moindre palfrenier de la our prononce sans vanité comme vous. e suis bien-aise d'ajouter pourtant, que eci ne paroît rien moins que probable ; ue Madame la Marquise sait à quoi s'en enir avec M. le Comte d'A... ; qu'il

preſſe plus qu'elle ſon retour ; qu'il do
arriver inceſſamment pour lui donne
la main , & que par conſéquent cela de
vroit l'égayer. Point du tout ; il ſemble
au contraire, qu'elle craigne ce retour
& que ſon mal vient de-là plutôt qu
d'ailleurs. Juſtement, répliqua le Che
valier ; voilà mes bouriques. Peu s'e
faut, ajouta-t-il, que je ne te prenn
par les oreilles, & que je ne te prouv
en les bien frottant, que tu es la pre
miere de l'Europe.

Le Chevalier, pour finir toutes ſe
tirades, prit ſon ſérieux, & me dit
Tiens, mon ami, ſi cette Dame n'e
pas amoureuſe, & ſi ſon mal ne vier
pas de t'aimer, je veux être auſſi mal
heureux qu'elle. C'eſt jurer fort, ajouta
t-il ; car les Démons de l'Enfer ne brûlen
pas plus qu'elle. J'en juge, non pas ſu
ce que j'ai pu connoître par ſes manie
res, mais de ce que prouve ſon état, &
dont je m'étonne que tu ne te ſois pa
encore reconnu l'auteur. Son mal eſt ſ
grand, pourſuivit-il, qu'il ne peut plu

rer long-tems. Il faut que la bombe eve, & gare les éclats.

Que la Marquiſe eût de bons ſentiens pour moi, je le croyois; mais i'elle les portât au point que prétenoit le Chevalier, cela me paroiſſoit ne chimere. C'eſt ainſi que je traitai 'abord ce qu'il me dit; mais nous rapeilant enſemble les circonſtances du our, & y joignant toutes celles que la némoire put me fournir, je commençai douter. Si je ſavois, lui dis-je, que ette conjecture fût vraie, je croirois e pouvoir aſſez plaindre cette pauvre Marquiſe. Son amour, que je comparerois à celui que j'ai pour Ferdinande, a rendroit malheureuſe pour jamais. Moi-même, je me croirois malheureux, & regretterois toute ma vie de l'avoir vue. Donne-moi, ajoutai-je à mon ami, quelques bons conſeils; que ferois-tu ſi e cas t'arrivoit? Ce que je ferois? reprit-il; entendons-nous d'abord. S'agit-il du galant homme, ou de l'homme

d'honneur ? En galant homme, conti-
nua-t-il, tu peux bien des choses pou
la Marquise; mais en homme de pro-
bité & d'honneur, tu n'as qu'un parti
prendre. Quel ? lui demandai-je. C'e
de lui confirmer avec franchise, si l
cas y échoit, l'idée qu'elle peut avo
de l'état de ton cœur. Je sais que ce ser
un caustique sur sa plaie : mais qu'ell
use de sa raison, & tâche encore de l'
porter.

Cette conversation nous ayant con-
duits insensiblement jusques fort avan
dans la nuit, nous nous mîmes au lit
mon ami & moi. Là je m'abandonnai
mille réflexions. Les yeux décillés, j
ris de plus en plus, & pensai bientô
comme lui. Rien de plus vrai, disois-je
mais rien de plus triste. D'une amie j
cours risque d'en faire une ennemie
& le cœur me dit que je ne l'évitera
jamais. N'importe pourtant, espérons
& ne nous rendons pas malheureux
avant le tems. Le Chevalier, ajoutois-

m'a donné un bon avis, je le ſui-
i ; mais je crois que la même probité
le dicte, m'oblige d'en uſer au plu-
. Pourquoi laiſſer empirer le mal? Il
ſt déja peut-être que trop inacceſſible
a raiſon, & le tems d'ailleurs ne ſau-
t être mieux employé qu'à le guérir.
ſons-le donc. C'eſt ce que je réſolus ;
que je communiquai le matin à mon
i.

Conſultant enſemble ſur la maniere
m'y prendre, nous ne laiſſâmes pas
e d'être embarraſſés. Le Chevalier,
ıt fertile qu'il étoit en expédiens,
ɛn trouvoit aucun. A la fin il me dit,
chez elle. Perſuadé qu'elle ne de-
ande qu'à ſe déclarer, ne t'embarraſſe
ulement que de la mettre ſur les voies.
crois que pour peu que tu entres après
ıns ſes vues, cela ſuffira : mais prends
ırde de n'y pas trop entrer ; car cela
ıadreroit fort mal avec les ſentimens
ıe tu te réſerves à lui marquer. Ce
ırti pris, je ne ſongeai qu'à l'exécuter.

J'envoyai ſur le champ, à mon o:
naire, voir comment la Marquiſe a\
paſſé la nuit, & lui faire deman
l'heure qu'elle ſeroit viſible. On
rapporta qu'elle n'avoit pas trop bien
poſé; mais que malgré cela l'heure
la voir ſeroit toujours l'heure accou
mée, & qu'elle me prioit même de
pas manquer. Diable! me dit le Cl
valier, il ſemble que le mal preſſe.
t'ai déja dit que cela ne pouvoit al
loin. Peut-être n'auras-tu pas beſoin
ce que nous venons de préméditer.
effet, haſard, pénétration, ou ex
rience, le Chevalier penſoit juſte ju
ques dans cette derniere circonſtanc
& l'événement le prouva bientôt.

M'étant rendu chez la Marquiſe,
ne fus pas peu ſurpris, après l'air ſere
où nous l'avions laiſſée la veille, de
trouver plus accablée encore que
coutume. Le viſage pâle, tiré, les yeu
plus abbatus que je ne croyois jama
les avoir vus, ne me certifioient qu

qu'elle avoit fort mal paſſé la nuit.
ant mon projet, je m'écriai en l'a-
lant : Grand Dieu, Madame! par-
; mais je vous trouve ſi différente
ous-même, que vous me faites pitié.
ſuis bien aiſe, répondit-elle. Aſ-
z-vous, & nous allons voir ſi vous
s vrai. Obéiſſant, elle reprit. Je vous
pitié : hélas! je le crois ; mais ce
iment eſt bien peu de choſe pour
douleur. Juſqu'ici j'ai tâché de la
monter, mais en vain, je n'y puis
s tenir. Cette nuit encore j'ai com-
tu, & ce combat n'a pas ſeulement
duit l'effet que vous voyez, mais
défaite totale & de ce que je ſuis,
de ce que je me dois.

Seroit-il donc poſſible, continua-
lle, que vous qui m'avez tant de
s demandé la cauſe de mon état,
l'ayez jamais pénétrée ? Plus d'une
s cela m'a ſurpriſe. Je m'y ſuis néan-
oins toujours attendue ; mais hier
us me parûtes encore ſi éloigné du

but, que j'ai réſolu de franchir tou
les bornes & d'abréger tout délai. D'a
leurs le tems preſſe à tous égards. M
Comte de R... eſt ſur le point d'a
ver, & il faut que je ſache auparav
la maniere dont je dois le recevoir. C
dépend de vous, ajouta-t-elle en
préſentant la main. C'eſt vous qui ê
l'objet de mes peines. Je doute
femme au monde en ait jamais ſenti
pareilles, & vous en pouvez ſur-t
juger par la démarche que je fais.
vous offre ma main, ma fortune,
un cœur qui ne demande qu'à être é
nellement à vous.

Pendant tout ce diſcours, je deme
comme immobile. Je fus même q
que-tems après comme ſi je n'avois
que répondre. A la fin, la parole
revint, & ſuivant mon plan, je dis à
Marquiſe : Que ne ſuis-je, Madan
digne de tout l'honneur & de toutes
bontés que vous me marquez! Je me
crois ſi peu, que cela ſeul auroit ſi

pc

ur éloigner de mon eſprit toutes les ées flatteuſes, par leſquelles vous pré-ndez m'avoir provoqué. Mais à ce otif, permettez que j'en joigne un au-e : c'eſt que plus indigne encore que us ne le pourriez croire, l'objet dont us avez ouï parler, & pour lequel je s ici en exil, me captive, m'occupe ut entier ; & que lié par mille ſer-ens que le cœur a dictés, je n'ai non-ulement penſé à autre choſe, mais e je ne pourrois ſans horreur les ſa-ifier à l'honneur & aux avantages que us m'offrez. Par-là je mettrois le mble à mon indignité. Vous-même, adame, me tetrancheriez juſqu'à l'eſ-me & l'amitié que j'ai cherché en us. Heureux de m'y borner, je vous e ſeulement de me les conſerver.

a Marquiſe auſſi ſenſible à cette ré-nſe qu'on peut l'attendre d'une fem-, & ſur-tout d'une femme vive & hau-ne, ne ſe modéra que pour me dire bord : Quoi ? une bégueule de Pro-

vinciale vous tient aſſez au cœur pour la préférer à moi? Je le craignois, ſans pourtant la croire : mais puiſque cela eſt, je vous proteſte avec la même franchiſe que vous me l'avouez, que ce ſera tant pis pour elle, tant pis pour vous, ou tant pis pour moi. Avant que d'avoir achevé ces mots, ſes yeux déja étincelans reſſembloient à deux grenades allumées Moi qui depuis long-tems, & ſur-tout ce jour-là, la croyois plus morte que vive je ne fus jamais plus étonné que de la voir ſe lever avec furie, & prête à me ſauter au colet, jurant qu'après la honte dont je la couvrois, elle auroit ma vie ou moi la ſienne. Je voulus la rappeler à la raiſon, mais j'y perdis mes peines Enfin ne voulant pas augmenter le bruit & attirer par-là les domeſtiques, je me retirai.

Le Chevalier étoit à m'attendre ; je fus le trouver. L'oracle eſt rempli, lui dis je ; ou pour me ſervir de tes propres termes, la bombe a crevé, & gare le

éclats. Ce ſeroit bien le Diable, me répondit-il. Il eſt vrai que je te l'ai prédit ; mais un oracle, comme tu ſais, ne dit pas toujours ce qu'il ſemble dire. N'importe, répliquai-je, tu es donc pire qu'un oracle, & tout ce que tu m'as prédit eſt arrivé à la lettre. Là-deſſus, je lui racontai comment la Marquiſe m'avoit elle-même prévenu ; ſon préambule ; ma réponſe, & finalement la fureur où elle s'étoit miſe. Parbieux, répliqua-t-il, mes anecdotes ſur le caractere général des Femmes porte bien cela ; mais l'exception qui confirme ordinairement la regle, me faiſoit eſpérer pour l'amour de toi, que celle-ci en ſeroit. Point du tout, repartis-je, & ſi j'en crois les apparences, je n'ai qu'à me bien tenir. Bon, bon, me dit-il, que cela ne t'embarraſſe point. Sais-tu ce qu'il faut que tu faſſes ? Non. Il faut que tu ailles trouver la Princeſſe, que tu lui racontes, ſous le ſceau du ſecret, ce qui ſe paſſe ; & je ſuis sûr qu'ayant le bon droit de ton côté, elle

mettra le frein à la Marquiſe. Je goûta l'expédient, & ſans différer, je fus trouver la Princeſſe.

Quoiqu'elle n'eût avec elle que quelques Dames devant qui j'aurois pu m'ouvrir, je demandai néanmoins à lui parle en particulier. » Qu'y a-t-il donc ? me » dit-elle. Les Dames ſe retirant en même » tems, je lui racontai le fait. Bon Dieu » s'écria-t-elle, qui l'auroit jamais cru » Va, va, pourſuivit-elle, dors en repos » avant que le jour ſe paſſe, je lui par» lerai ». La Princeſſe rappella les Dames & ſoit qu'elle ne voulût pas leur fair part de ce myſtere, ſoit qu'elle jugeât d ne le faire qu'en mon abſence, on parl de choſes indifférentes. Auſſi-tôt que l bienſéance me le permit, je fus rejoindr mon ami. Il apprit avec plaiſir ce qu m'avoit dit la Princeſſe. Fort bien, lu dis-je enſuite, mais pars; & ſans plu t'embarraſſer de moi, va te réjouir a logis, & ſur-tout veiller à Ferdinande Quoique je le preſſaſſe, il ne voulu

point partir, qu'il ne sût auparavant le train que la Princeſſe feroit prendre à cette affaire. Je n'en doute preſque pas, me dit-il; mais pourtant je ſuis bien aiſe de voir.

Le lendemain je ne manquai pas de me rendre à la Cour à l'heure la plus congrue. Les mêmes Dames que j'y avois trouvé la veille, fidele compagnie de la Princeſſe, étoient encore avec elle. A peine m'apperçurent-elles, qu'elles ſe mirent à rire; d'où je conclus qu'elles étoient inſtruites de l'hiſtoire. Cependant je ne fis ſemblant de rien. Elles, de leur côté, défilerent, & me trouvant ſeul avec la Princeſſe, elle me dit: » Je vis » hier la Marquiſe. Dans le fond elle » eſt à plaindre. Ce n'eſt pas un amour » qu'elle a pour toi, c'eſt une rage. Pour» quoi donc ne l'aimes-tu pas »? Moi, Princeſſe? repartis-je, je l'aime, je la chéris de toute mon ame, mais comme amie, & rien de plus. D'ailleurs je crois que c'eſt bien le meilleur pour elle. » Oui, in-

» terrompit la Princeſſe ; mais ſi tu y
» penſes, ce ſeroit bien auſſi le meilleur
» pour toi. Elle eſt de bonne qualité ;
» riche, jeune encore, & aimable, com-
» me tu ſais, lorſqu'elle n'eſt pas folle.
» Que veux-tu de plus » ? Rien, Princeſſe ; c'eſt même trop pour un ſimple Gentilhomme comme moi ; c'eſt pourquoi je laiſſe le tout à M. le Comte de R... Qui ſait même, ſi la lui ôtant, il ne faudroit pas me couper la gorge avec lui? Or c'eſt ce que je ne ſuis pas d'humeur à faire tous les jours. » Poltron, s'écria
» la Princeſſe ; mais que cela ne t'in-
» quiéte point encore. La Marquiſe n'a
» aucun engagement qu'elle ne puiſſe
» rompre, & je te répons du reſte.

Ne ſachant pas que la Princeſſe ne cherchoit qu'à ſe divertir, je pris mon ſérieux, & la ſuppliai inſtamment de me croire indigne du bien que me vouloit la Marquiſe. Je le ſerois, ajoutai-je, en l'acceptant. Je la tromperois, & ſur-tout une autre, qui certainement ne le mérite

point. » Ah ! je t'entends, répondit en
» riant la Princeſſe, Voilà, Mr. le Vo-
» lontaire, ce qu'il falloit me dire d'a-
» bord, & j'aurois répondu que tu as
» raiſon ; qu'il faut être fidele, inviola-
» ble, fût-ce même à ſon dam. C'eſt ce
» que j'ai repréſenté à la Marquiſe, à ton
» égard pourtant, & non au ſien; car en-
» tr'elle & le Comte, il n'y a rien de pa-
» reil, à ce que tu m'as révélé de toi-
» même avec ta Maîtreſſe ».

En effet, cette Princeſſe m'avoit mis pluſieurs fois ſur l'article de Ferdinande, & s'étoit plu à me faire raconter juſqu'aux moindres circonſtances dē mes amours. » Elle ajouta qu'elle n'avoit pas
» ſeulement repréſenté à la Marquiſe
» l'amour & les ſermens qui me lioient ;
» mais qu'elle l'avoit forcée à m'eſtimer
» par mon refus même, & à convenir
» les larmes aux yeux ; qu'elle auroit
» tort de m'en vouloir du mal ; qu'elle ne
» devoit s'en prendre qu'à ſon étoile, &
» ne ſonger qu'à faire uſage de ſa raiſon,

» pour vaincre l'aſcendant qui la ſurmon-
» toit. C'eſt par-là, ajouta la Princeſſe,
» que j'ai jugé à propos de la prendre;
» car, de ſon côté, j'ai d'abord ſenti qu'i
» n'y auroit rien ſur quoi elle ne paſſât
» & qu'elle infirmeroit tout. Du reſte
» elle conſent de te voir comme aupa
» ravant : cela même convient, pou
» éviter le caquet : retournes-y à toı
» ordinaire, mais dans la ſuite je t
» conſeille d'en uſer ſobrement, & petii
» à-petit d'y renoncer tout-à-fait ». J
remerciai la Princeſſe, dans les terme
que la reconnoiſſance put me ſuggérer
& promettant de ſuivre ſes conſeils, j
me retirai.

Le Chevalier, à qui j'allai faire paı de tout ceci, s'en réjouit. Voilà, m dit-il, tout ce qu'on pouvoit eſpérer mais mon art prophétique ne me laiſſ pas ſans inquiétude. Ni le mien, ré pondis-je. Ce qu'il y a de bon, c'eſ qu'ayant une fois la Princeſſe de mor côté, je crois que je l'aurai toujours

ela me ſuffit. Nous paſsâmes le reſte u jour à réfléchir & à cauſer ſur cette venture. Je priai mon ami de n'en ien dire à Ferdinande. Il jura, au contraire, de lui en faire un trophée. Cela e peut manquer, me dit-il, de lui evenir, & perſonne ne peut mieux que noi obvier à l'inquiétude que tu crains le lui cauſer. Enfin, il partit le lendemain, & je recommençai mon train.

Immédiatement après ſon départ, je fus à la Cour. La Princeſſe m'intima de nouveau de retourner chez la Marquiſe. Elle m'y envoya même ; & j'obéis. Qu'on s'imagine un peu la figure que nous devions faire. Gens plus aguerris que nous auroient payé d'effronterie ; mais nous en étions l'un & l'autre également incapables. Paroiſſant, elle ne ſavoit ſi elle devoit demeurer ou ſe cacher ; & moi, ſi je devois avancer ou reculer. Cependant, faiſant de néceſſité vertu, nous nous abordâmes. Le dépit & la honte ſe liſoient, malgré

elle, ſur ſon viſage; & je ne doute pa
que le mien ne marquât pour le moin
autant de timidité & d'envie d'être bie
loin. Quelques domeſtiques étant-là foı
à propos, la Marquiſe trouva le ſecre
de les employer. J'en fus fort aiſe; ca
ſi elle craignoit le tête-à-tête, je le re
doutois encore plus qu'elle. Quoiqu'
y eût apparence qu'elle l'éviteroit ju
qu'au bout, je ne laiſſai pas que d'abrége
ma viſite. Dans la ſuite, reprenant l
chemin de la Cour, & recevant com
pagnie chez elle, nous fûmes beaucou
moins embarraſſés. M. le Comte de R..
qui arriva auſſi bientôt, mit le combl
à tout. Ce fut alors que je me diſper
ſai de la voir. Plût à Dieu qu'elle eû
été après auſſi tranquille que moi!

Malgré la réſerve dont je me piquai
par égard pour elle, ſur ſon aventur
avec moi, cela n'empêcha pas qu'ell
ne tranſpirât. J'ai déja dit que les Confi
dentes de la Princeſſe m'avoient paru
en être informées, je ne ſais comment

ais elles l'étoient en effet. Celles-ci sifflant à d'autres, il n'y eut guere oreille à la Cour qui n'en fût remie. Plusieurs, en badinant, m'en glisrent quelque chose ; mais j'affectai être sourd. Cette conduite, qui revint la Princesse, lui plut extrêmement. Je s même que la Marquise s'en louoit; pendant cela ne me mit point à l'abri ı ressentiment qu'elle me conservoit.

Le Chevalier, qui ne passoit guere quinzaine sans me venir voir, rerut environ vers ce tems, & m'aena mon frere. C'étoit pour m'aprendre que le mariage de ma sœur née, que j'avois paru depuis longms souhaiter, alloit se conclure. Mon ere, & mon ami, me remirent des ettres de mon pere, de ma sœur, du entilhomme son futur, & de Ferdiande même, qui m'apprenoient toutes ı même chose. J'y lus aussi qu'on étoit ien fâché que je n'y pusse assister ; ıais que pour s'en consoler, on vien-

droit immédiatement après me voir, ſe réjouir avec moi. Cette nouvelle m charma. Pour récompenſe, j'embraſſ derechef mes couriers, & je commenç par les fêtoyer.

Mon ami, qui ne manquoit rie moins que de mémoire, ſur-tout pou ce qui me touchoit, me demanda de nouvelles de mon aventure. Je lui d qu'il n'y avoit rien de plus que ce qu' ſavoit, excepté que j'avois vu la Ma quiſe, & que ſon embarras & le mien ou plutôt notre air ſot, n'auroit pa manqué de le divertir la premiere foi Vous étiez donc bien déconcertés? m répondit-il. Aſſurément. Je le crois, re prit-il; mais encore que vous êtes-vou dit? Rien. Parbieux, répliqua-t-il, o ne pouvoit moins. Et d'où Diable ve noit donc ce grand embarras, cet ai ſi ſot? De nous voir, repartis-je. Juge ſi nous étions entrés en matiere, c qu'il en eût été. Des domeſtiques, pour ſuivis-je s'étant trouvés-là, nous n'avon

e

u que la peine de nous voir & de ous entretenir aſſez mal de choſes ıdifférentes. Depuis je ne l'ai vue aſſiûment à la Cour ni chez elle, mais ı compagnie, & j'eſpere qu'il en ſera ɔujours de même.

Après ce récit, le Chevalier m'apprit : façon dont Ferdinande avoit reçu :lui de mon aventure. Loin d'en être ıquiete, me dit-il, elle en eſt ravie; ıais pour ton pere, ainſi que ton frere : moi, voudrions qu'elle ne fût jaıais arrivée. Bon, bon, répliquai-je, ıitons Ferdinande, & puiſqu'elle ne inquiete point, que rien non plus ne ɔus embarraſſe. Cette nouvelle, à la ıite de celles qui me réjouiſſoient déja, e mit en ſi belle humeur, que je reıs mon frere & mon ami deux jours ıtiers. Je ne ceſſai de leur recommander : veiller à la teneur de mes Lettres, de remplir eux-mêmes la promeſſe ı'ils me faiſoient, d'amener Ferdiınde immédiatement après la noce de

ma sœur. Pour qu'ils y assistassent, i falloit les laisser aller. Je les embrassa donc; & chargés d'autant de réponse qu'ils m'avoient rendu de Lettres, il partirent.

Les réjouissances qu'alloit partage le Chevalier, nous avoient fait conve nir que je ne le reverrois qu'avec tou les objets que convoitoit mon am Dans cette heureuse attente, je pr toutes les mesures que je crus néce saires.

Le pied sur lequel j'étois à la Co m'y obligeoit plus qu'on ne pourroit penser. Le Carnaval approchoit. Volo taire, & trop utile au plaisir, je n'a vois pas seulement besoin, en cas d'a sence, de l'agrément de la Princesse mais pour ainsi dire aussi de toute Cour. Cela étoit si vrai, que prévena la Princesse publiquement, toutes s Dames (j'aurois peut-être la Marqui à excepter si elle y eût été) s'écriere d'une commune voix, que je me m

quois ; que c'étoit les abandonner au besoin ; qu'elles n'ignoroient pas que le cœur m'appelloit en effet là plutôt qu'avec elles ; que cela même paroissoit naturel ; mais qu'*item* il leur falloit quelque chose. « Hé bien ! répliqua la Princesse, il ne sera pas perdu. Vous l'aurez à portée, & je suis sûre que pour vous faire plaisir, il voudra bien se dérober quelquefois au sien. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je m'imagine qu'aucune de vous ne seroit fâchée de voir ces Beautés, qui ci-devant ont fait tant de bruit. Invitez-les avec lui, c'est un moyen sûr pour qu'il ne vous manque pas ». Toutes applaudirent : & moi, avec elles, je remerciai la Princesse.

Flatté au dernier point, mes remercîmens tomberent ensuite sur les Dames. Je les fis de maniere, que répondant à tout ce qu'elles marquoient d'obligeant pour moi, ma reconnoissance n'éclatoit pas moins pour les bontés de la

Princeſſe. Elle ne les borna pas ſeule ment à ce qu'elle venoit de dire, mai elle ajouta encore en particulier, c'eſt à-dire, retirée avec ſes Confidentes « que ſi cela me faiſoit plaiſir, il y au » roit pour ma Compagnie des appai » temens à la Cour ». Déja ému, j penſai me troubler à cette offre ſi gra cieuſe. Princeſſe, m'écriai-je, il me ſe roit bien plus aiſé de mourir, que d vous marquer combien je ſuis ſenſibl à tant d'honneur & de bontés. Souriant elle me répondit : « C'eſt tout plaiſir » que d'en faire à un joli garçon comm » toi; ne vois-tu pas comme chacun » applaudit »? Oui, Princeſſe; mais tou vient du Chef. « Tais-toi, interrompit » elle, & parle d'autre choſe ». J'obéis & changeant elle-même la converſa tion, je m'y conformai.

Auſſi-tôt qu'il fut heure de retrait pour moi, je gagnai mon appartement Joyeux, comme on le penſe, je ne manquai pas de dépêcher la Trompe

pour donner avis à mon pere, & par lui à toute la compagnie, des honneurs qui les attendoient. Je les exhortois surtout à se hâter d'en venir profiter; parce qu'outre le plaisir de les voir, des divertissemens qui valoient bien les leurs, étoient prêts à commencer. Cependant j'eus encore le tems de voir arriver M. le Comte de R.... que je regardois comme le libérateur des devoirs pénibles que je continuois à la Marquise. Ce Seigneur, attaché personnellement au Prince, l'étoit de cœur à la Cour de la Princesse. Je dis de cœur, parce qu'outre le penchant qu'il pouvoit avoir pour la Marquise d'A...., il en avoit un invincible pour le commerce des Dames. Son arrivée répandit une joie presque universelle. Il visita, & fut visité d'un chacun. Moi-même j'eus cet honneur, & il ne me fut pas difficile de me confirmer dans l'éloge que j'en avois souvent ouï faire. Prévention, ou sympathie, je ne l'eus pas plutôt vu que j'inclinai pour

lui ; & j'eusse été très-fâché, quelque peu d'amour qu'il ait eu pour la Marquise, de l'avoir traversé. Il faut croire que plus malheureux, je ne lui revin pas tant. Du moins il ne se fit pas dif ficulté de me traverser, & de se prête contre moi à la plus indigne manœuvre On s'étonnera, après ce que j'en ai dit du reproche que je lui fais : mais u homme n'est pas sans mémoire, pou en avoir manqué une fois. D'ailleurs fut induit, & sa faute en elle-mêm peut passer dans ce siecle pour un peccadille héréditaire dans les granc hommes.

Quoi qu'il en soit, je me liai ave M. le Comte de R...., comme si je n'e avois eu rien à craindre. Il me graciet soit même au-delà de mon attente, su tout ayant disposé moi-même la Marqui à lui ouvrir les bras, & y étant fort as du: Je la négligeois alors totalement & n'en avois vraisemblablement rie de bon à espérer. Malgré ses mauvais

insinuations, supposé qu'elle n'y mît point de délai, son amant ne m'en montroit rien. Il se pourroit bien qu'elle ne lui en donnât d'abord aucune. Les femmes, piquées du côté qu'elle l'étoit, mesurent ordinairement leur coup; & pour n'en pas faire à deux fois, elles attendent que l'occasion leur promette une victime. Alors elles perdent toutes mesures, & dussent-elles se sacrifier elles-mêmes, n'importe. C'est ce qu'on verra dans la Marquise. Voulant se venger de moi, elle se perdit; & toute perdue qu'elle étoit, elle voulut le faire encore, & ne réussit pas mieux.

Enfin, les réjouissances du mariage de ma sœur étant finies, j'appris par un Exprès, qu'il ne s'agissoit plus que de venir me trouver. Mon pere qui m'écrivoit, me représentoit entr'autres choses, qu'il ne croyoit pas qu'on dût aller en si grande compagnie; qu'il falloit user avec discrétion des bontés de la Princesse; & que puisqu'il s'agis-

ſoit de prendre des appartemens à ſa Cour, il ne laiſſeroit aller que les Mariés, ma ſœur cadette, Ferdinande, & le Chevalier; qu'il en excluoit mon frere, à cauſe de la délicateſſe de ſa ſanté; & lui-même, parce qu'il aimoit mieux le repos, qu'il viendroit me voir, mais lorſqu'il jugeroit pouvoir être plus tranquille avec moi, que ce ſeroit au retour des autres, & ſans délai.

Dans tout cet arrangement, je ne trouvois à redire que de mon pere. Tout âgé, tout amateur du repos, & tout peu Courtiſan qu'il fût, j'aurois néanmoins ſouhaité ardemment qu'il eût été de cette partie. C'eſt ce que je lui répondis, en approuvant le reſte, & lui renvoyant ſur le champ ſon meſſager. Cependant, comme je jugeois aſſez que je n'obtiendrois rien, je fus trouver la Princeſſe; & lui rappellant civilement ſes offres, je ne lui annonçai que cinq perſonnes, dont l'une, l'ami qu'elle n'ignoroit pas être ſouvent venu me

oir, logeroit, à ſon ordinaire, avec ıoi. « Comment, me dit-elle, c'eſt-là toute une nòce » ? Princeſſe, répon-is-je, je n'ai pas cru qu'il s'agìt d'une océ, mais d'une diſcrétion. Elle rit de ıa réponſe, & me dit « que j'étois ſi aiſé à ſatisfaire, que cela ne valoit quaſi pas la peine. J'ordonnerai pourtant, ajouta-t-elle, & tu peux, quand tu voudras, faire paroître ta diſcrétion ». Brûlant du même zele que ıoi, répliquai-je, dans deux jours, 'rinceſſe, elle arrive, & elle aura l'hon-ıeur de vous faire ſa très-humble révé-ence.

Tranquille, & ſans m'embarraſſer de ien, j'appris le lendemain qu'on prépa-oit à mes cheres Convives un pavillon ntier. Toutes les Dames, excepté ſans loute la Marquiſe, ſe réjouiſſoient de eur arrivée. Elles me preſſoient d'aller ıu-devant, comme pour la hâter en-:ore. Cependant je ne le fis qu'au tems narqué. Ne voulant pas même riſquer

les frontieres, je ne fus qu'à quelque lieues. C'est-là qu'appercevant de loin le convoi de ce que j'avois de plus cher je fendis l'air, pour ainsi parler, n pouvant résister à quelques minutes Sans m'arrêter au Chevalier & à mo beau-frere qui précédoient à cheval je me précipitai dans la voiture o étoient mes sœurs, & Ferdinande, au près de laquelle je trouvai une place Je laisse aux Amans, à ceux qui jamai ont aimé véritablement, de juger d mes premiers & délicieux transport Je n'aurois non plus songé à félicite ma sœur sur son mariage, que j'avoi fait son époux, si celui-ci venant m parler à la portiere, ne m'eût fait sou venir que j'avois ce devoir à rempli Je m'en acquitai, ainsi que du reste; & approchant insensiblement, je descendi pour remonter mon cheval que menoi mon valet.

Quoique j'eusse prié la Princesse d me laisser faire, & que je lui eusse di

ue je suffirois à prendre soin de mes
oyageurs, je trouvai néanmoins en
escendant au pavillon deux Gentils-
ommes pour les recevoir. Cela fit que
resque aussi-tôt je fus annoncer à la
rincesse l'arrivée de ma Compagnie,
: lui présenter ses respects, en atten-
ant qu'elle vînt s'en acquitter. Fati-
uée de la route, il lui falloit quelque
epos. La Princesse y entra si bien, que
xant elle-même le jour de son audien-
e, elle la renvoya jusqu'au sur-lende-
nain. Mes voyageuses apprirent ce dé-
ai avec plaisir. Par-là elles avoient le
ems de se remettre, de reprendre la
raîcheur de leur teint, & de se prépa-
er; en un mot, à soutenir la réputa-
ion de leurs charmes.

Le jour & l'heure étant venus, je fus
noi-même leur introducteur. Comme
Ferdinande, & mes sœurs, m'avoient
marqué qu'elles seroient bien aises de
ne pas se trouver tout d'un coup au mi-
lieu de tant de monde, la Princesse que

j'avois prévenue, m'avoit accordé de les recevoir premiérement dans ſon particulier. Je les conduiſis donc au lieu où elle ſe tenoit. Son Alteſſe s'y trouvant, avec quelques Dames ſeulement, ce fut-là qu'elle reçut ma chere petite Compagnie, avec cette politeſſe, cette affabilité qui lui gagnoit tous les cœurs. J'eus bientôt la ſatisfaction de voir qu'elle ne ſe déplaiſoit pas à l'audience qu'elle donnoit. Ferdinande, ſur-tout, attiroit ſes regards & la plupart de ſes queſtions. Timide, elle parut d'abord embarraſſée. Cependant elle ſe raſſura, & ratrappant peu-à-peu cette liberté qui donne l'agrément au maintien & au diſcours, elle s'attira tant de louanges de la Princeſſe, que cela plus que le reſte penſa la déconcerter. Pour la ménager, Son Alteſſe en train d'éloges tomba ſur mes ſœurs, de-là ſur mon beau-frere, & mon ami le Chevalier. Enfin elle ſe leva, & tous également contens

ontens, nous la ſuivîmes au milieu de oute la Cour.

Quoique je m'imaginaſſe bien que la uriosité la rendroit ce jour-là plus nomreuſe qu'à l'ordinaire, je fus néannoins ſurpris du monde que j'y trouai. Non-ſeulement toutes les Dames, ans en excepter la Marquiſe, mais preſue tous les Seigneurs de la Cour, oient à nous attendre. Par bonheur ue Ferdinande venoit de s'enhardir un eu, & que la Princeſſe encore la prit our ainſi dire ſous ſes aîles ? je ne crois as qu'autrement elle eût jamais pu nir aux regards des Dames, & aux omplimens galants dont chaque Caalier l'accabloit. Parmi la foule des leſſieurs, je remarquai que M. le omte de R... n'étoit pas un des moins npreſſés. Hélas ! je ne prévoyois guere ue l'ardeur qu'il marquoit, & dont je ecevois même un certain plaiſir, dût ientôt me jetter dans les plus grands oubles. Cette entrée s'étant ainſi paſ-

ſée, nous nous retirâmes, & allâmes ma compagne & moi, nous félicite dans notre particulier, de tout ce qu'ell avoit eu de flatteur & d'agréable.

Cependant Ferdinande faiſant au tant de bruit à la Cour qu'elle en avo ci-devant fait à la Ville, on ne deman doit qu'à la voir chez elle ou ailleur Autant qu'elle pouvoit, ce n'étoit qu chez la Princeſſe. Nombre de Cava liers, dont les uns n'y paroiſſoient au paravant qu'une fois le mois, les autr une fois l'an, devinrent ſi aſſidus, qu les Dames en murmurerent hautemen Dès-lors la Marquiſe d'A... jalou plus qu'aucune, & qui outre cela n gardoit tout ſon fiel, machina ce q l'on auroit peine à croire, ſi dans ſ cas une femme pouvoit quelque cho d'incroyable. S'appercevant que le Com de R... prenoit un ſingulier plaiſir faire le galant auprès de Ferdinand & qu'il la négligeoit même pour elle elle fit taire ſa jalouſie pour n'écout

ue ſa vengeance, ou plutôt pour les atisfaire l'un & l'autre. Loin de marquer à ſon Amant le moindre mécontentement, il ſembloit que ce qu'il proiguoit à ſa Rivale s'adreſſoit à elle. Quand même elle ſe ſeroit oppoſée au Comte, peut-être n'y auroit-elle pas gagné grand choſe; mais voyant le contraire, il garda ſi peu de meſures, que chacun en cauſa, & que j'aurois pris l'alarme, ſi Ferdinande m'avoit paru moins ſûre. Au milieu de tout cela, commencerent les divertiſſemens du Carnaval; c'eſt-à-dire, les Bals, qui pendant un mois devoient ſe donner deux fois par ſemaine. Ardent à me nuire, ſans pourtant le penſer ni le vouloir, j'avois fait venir de Paris pour mes ſœurs, & en particulier pour Ferdinande, les habits les plus galants, & tout ce que je m'étois imaginé de plus propre à relever leurs charmes. Elles ne parurent jamais avec le même ajuſtement, & chaque fois je puis dire

qu'elles l'emportoient, ſinon en magni
ficence, du moins en bon goût. Il eſ
sûr que Ferdinande, dont la parure re
levoit encore les attraits, ne pouvoi
que fortifier & augmenter le penchan
que M. le Comte de R... avoit pou
elle. Tout le monde s'étoit attendu
pendant ce même Carnaval, à la con
cluſion de ſon mariage avec la Marquiſ
d'A... Voyant qu'il n'en étoit pas mêm
queſtion, que le Comte, au contraire
changeoit tout-à-fait d'allure, & qu
Ferdinande ſembloit lui faire oubli
la Marquiſe, on ne balança pas d
croire qu'il n'y eût de la révolutio
dans ſes ſentimens, & d'en craindr
beaucoup de lui à moi.

Soit bienveillance ou bonté de cœu
de la part des Dames, ſoit jalouſie
pluſieurs communiquerent leur craint
à mon beau-frere & au Chevalier, &
prétendirent qu'il ſeroit de la prudenc
que Ferdinande ſe retirât de la Cour
Nous n'avions pas été juſques-là à déli

érer fur le cas. Nous le fîmes encore, & malgré tous, Ferdinande furtout, je voulus qu'elle reftât. Cela, ui dis-je, ne feroit honneur, ni à ous, ni à moi. On ne manqueroit pas, vous difparoiffiez, de dire que y ai part, & de m'accufer par-là de loufie, & d'être par conféquent le remier à vous croire capable d'inconfance. Demeurez, ajoutai-je, n'en faites i plus ni moins que vous avez fait jufu'ici. Rendez à M. le Comte de R... s honnêtetés & les politeffes qu'il méite. Je ne crois pas que l'amour lui faffe mais oublier qu'il eft homme d'honeur. Cela étant, je n'ai pas plus à craindre de lui que de vous.

Ce raifonnement étoit beau & bon. ne me manquoit que de faire un eu plus d'attention à la Marquife, de fonger qu'elle feule étoit capable e le renverfer. C'eft à quoi néanmoins aucun de nous ne fongea. Il ft vrai qu'elle paroiffoit tranquille,

joyeuſe même de la route que prenoi le Comte de R....; mais nous en rejet tions la cauſe ſur l'eſpece de petite ven geance qu'elle trouvoit par-là. Loin d nous alarmer, elle ſervoit, au cor traire, à nous tranquilliſer; nous ima ginant quelquefois que l'empreſſemer du Comte n'étoit qu'un jeu qui ſe fa ſoit de ſon conſentement, & qu'ell ſavoit d'ailleurs à quoi s'en tenir. Hélas elle ne le ſavoit que trop.

Perſuadé que M. le Comte de R.... étoit l'homme du monde le plus prop à me ravir ma proie, cette proie qu'el accuſoit lui avoir fait manquer la ſienne & cauſé l'affront le plus ſanglant, el animoit elle-même ſon amant, & l avoit généreuſement rendu ſa foi, poi épouſer Ferdinande, s'il le pouvoi C'étoit-là ce qui faiſoit que ſon mariag avec le Comte étoit pendu au cro Peut-être ne ſongeoit-elle pas ſeulemer à ſe venger, mais à me rappeller, ſi Fe dinande flattée par toutes ſortes d'avai

ages, pouvoit m'être infidele. Quoi qu'il en ſoit elle ne réuſſit qu'à faire éclater ſa honte & à l'obliger d'aller ſe cacher.

Le Comte de R.... amoureux, n'oubliant rien pour charmer, & voyant qu'il n'avançoit pas plus un jour que l'autre, réſolut, pouſſé ſans doute par la Marquiſe, d'éblouir enfin ma chere Ferdinande par tous les avantages de ſon alliance. Il les lui offrit; mais à pure perte pour lui, & par gain pour elle. Charmée de l'occaſion, elle me rendit ce qu'en pareil cas j'avois fait pour elle avec la Marquiſe; & par un refus honnête, elle me prouva qu'elle n'étoit ni moins généreuſe, ni moins attachée & conſtante que moi.

Glorieuſe d'une preuve de cet éclat, elle n'eut rien de plus preſſé que de me la communiquer. Le Comte lui fit ſa propoſition dans un Bal, après l'avoir attirée & fixée dans un coin pour autant de tems qu'il lui en falloit. J'ap-

perçus ce manege. Loin de m'en embarrasser, je ne m'en mis pas plus en peine que de la voir voltiger. Cependant la voyant ensuite occupée à chercher, & jugeant que c'étoit moi, j'allai à sa rencontre. Bon, me dit-elle! venez, j'ai quelque chose de curieux à vous apprendre. Elle me tira à son tour dans un coin du Bal, & m'étala avec joie le sacrifice qu'elle venoit de me faire. C'en étoit bien un en effet, & tel qu'on n'en vit guere; car outre que le Comte n'avoit rien que de beau & de bien fait, c'est qu'il étoit riche, qualifié, & en passe de tout espérer. Indifférente à tout cela, & à l'amour même, brochant pardessus tout, Ferdinande n'avoit répondu au Comte que par une profonde révérence, le remerciant de l'honneur qu'il lui faisoit, & protestant que si son cœur étoit à elle, il seroit à lui, mais qu'il avoit déja trouvé maître. C'est tout ce qu'elle me dit. Malgré une violente démangeaison de lui sauter au col & de

l'embrasser, je différai jusqu'à la fin du Bal & notre retour chez elle. C'est alors que la prenant dans mes bras, je me félicitai mille & mille fois du bonheur de sa préférence; je l'en remerciai par autant de baisers, & nous jurâmes de rechef de nous être fideles, au mépris des Trônes mêmes & des Couronnes.

Cependant tous les nôtres étant là présens, & apprenant de quoi il étoit question, nous en féliciterent comme d'une chose finie, & qui vraisemblablement n'auroit pas d'autre suite. Qui ne l'auroit cru? Mais tandis que nous nous réjouissions, le Comte étoit peut-être à faire à la Marquise le triste récit de son refus, & à l'écouter sur une machination diabolique, que sa vengeance tramoit & fit bientôt éclore. Quelque penchant que j'aie toujours eu à justifier le Comte, je ne le puis à présent. Le projet a dû lui déplaire d'abord; mais si l'on ajoute la part qu'il avoit dans le mépris qu'on faisoit de lui, il est in-

concevable, même impardonnable, qu'i s'y soit prêté. J'avoue qu'il prétendi n'avoir jamais su le motif qui faisoi agir la Marquise. Mais ne devoit-il pa le pressentir, ou tout au moins juge qu'une conduite aussi peu naturelle n pouvoit avoir sa source dans le désin téressement & l'amour chimérique don se paroit la Marquise.

Quoi qu'il en soit, Ferdinande, moi & tous les nôtres, jugeant que nou n'avions rien à craindre, ne songeâme qu'à nous divertir mieux que nous n'a vions encore fait. Il ne restoit plus qu deux Bals. J'avois prévenu la Princess d'un déguisement dont je voulois lu donner le spectacle. C'étoit de paroîtr en France, comme j'avois fait dans le soupers de mon illustre Maître. Pou cet effet, j'avois écrit à Robillard, l priant de s'informer à l'Abbé où il avoi eu autrefois ses peaux de chiens colorées & de m'en envoyer quatre habits. Juste ment ils arriverent. Suivant mes ordres,

les trouvai décorés;l'un pour repréſen-
ter le Dieu Pan, deux des Satyres, & le quatrieme un Faune. Dans le fond, je n'en avois beſoin que de trois; mais j'en avois mandé un de plus, pour qu'au cas qu'ils n'allaſſent pas bien, il pût ſervir à raccommoder les autres. La précaution fut inutile. Robillard m'avoit ſi bien ſervi ſur la meſure que je lui avois envoyée, que le tailleur, qui nous l'avoit priſe au Chevalier, à mon beau-frere & à moi, n'eut preſque rien à y retoucher.

La Princeſſe, ni perſonne, ne ſavoit en quoi conſiſteroit le déguiſement que je voulois me donner. Je n'avois d'ailleurs parlé que de moi; parce que ſi mes habits n'étoient point venus du tout, ou à tems, je voulois tenir parole avec l'ancien que m'avoit procuré l'Abbé, & que j'avois retrouvé dans mes coffres.

Le jour du Bal étant venu, nous nous habillâmes; c'eſt-à-dire que le Chevalier

prit l'habit du Dieu Pan que je lui avoi destiné, mon beau-frere celui d'un Sa tyre, & moi, comme anciennement, celu d'un Faune. Ferdinande en Diane, me sœurs en Chasseusses, s'équiperent auss magnifiquement, & de maniere, que fai sant plus que jamais assaut de graces & d'attraits, nous pussions ce jour-là éton ner, frapper, & faire, en un mot, qu'en gros & en détail il n'y en eût que pou notre troupe. Quoique préparés de bonn heure, nous affectâmes de ne nou rendre que lorsque Leurs Altesses & tou le monde le seroient déja. Enfin nou partîmes. Pan & Diane paroissant le premiers, produisirent d'abord l'effe que nous attendions. Satyre ensuite ave sa Chasseuse, & moi, Faune, avec la mienne, nous mîmes le comble à tout Il n'y eut point de Dames qui voyan Pan, Satyre & Faune, ne voulussent fuir, croyant qu'ils étoient réellemen nuds. Cependant la chaste Diane, & sa suite, les rassurerent. Quelques Mes-

sieurs

urs aussi crédules, mais pourtant moins
nides qu'elles, nous toucherent; &
r leur rapport, elles ne penserent,
 lieu de fuir, qu'à s'attrouper autour
 nous, & nous considérer. Malgré
obstacle de la foule, nous perçâmes
isqu'à Leurs Altesses. Le premier mou-
ement de la Princesse fut de se mettre
 main devant les yeux, & il n'y eut
mais que le Prince qui pût la lui faire
ter.

Pendant plus d'une heure, on ne fit
ue nous examiner. Depuis le Prince,
isqu'aux Officiers, qui servoient les
fraîchissemens, il n'y en eut point qui
 voulût lever son doute en nous tou-
hant. Les Dames mêmes s'enhardissant
out-à-fait, eurent leur tour; & c'étoit
uelque chose de risible que de voir la
aniere dont elles promenoient leurs
ains blanches du haut en bas de nos
speces de nudité. Je ne sai si je dois
 dire, mais la Marquise qui ne quitta
on masque de tout le Bal, revint sur

moi plus de dix fois; & fatigué, je f
obligé de lui dire : « Beau Masque,
» laisserez-vous donc jamais les Faur
» en paix? » Pour le Comte, il chang
d'allure avec Ferdinande. Au lieu de
suivre comme il avoit coutume, &
la tracasser, il se contenta de qu
ques complimens qu'il mêla à ceux
la foule.

Leurs Altesses furent si contentes,
du déguisement de ma troupe, &
plusieurs danses convenables auxque
nous nous étions exercés à tout hasa
qu'avant de se retirer, elles nous prier
de leur donner à la clôture des Bal
même spectacle. Nous le leur promîm
& se retirant, la fatigue nous oblig
presqu'aussi-tôt de les imiter.

Comme le tems étoit court, nous l'e
ployâmes tout entier à nous prépa
pour donner à Leurs Altesses quelq
chose de nouveau dans la répétiti
de notre Mascarade. Nous nous ex
çâmes à de nouvelles danses; mais

it, parce que nous invitâmes deux entilshommes, qui se joignirent avec aisir à nous, pour paroître sous les ux habits qui me restoient. L'un étoit uf, l'autre vieux. Tous deux avoient soin de grandes réparations, sur-tout vieux, qui outre la taille à réformer mandoit un nouveau coloris. Nous voyâmes donc sans délai chercher illeur & peintre, & tout fut prêt à ms. Cependant l'habit vieux nous déloit un peu. Sa couleur étoit bien rérée, mais n'ayant pas eu le tems de cher, il exhaloit une odeur assez désaéable. N'importe, dîmes-nous, peutre cela passera-t-il : en tout cas, ceux ui s'en trouveront fatigués, n'auront u'à se boucher le nez.

Le parti étant pris, & l'heure nous ressant, nous nous habillâmes. Outre n Satyre & un Faune, le Dieu Pan en trouvoit pour sa suite deux de chaue espece. Nous sentîmes encore mon amarade le Faune, il ne nous parut

pas ſi puant. Comme les Dames étoien le plus à craindre, nous le fîmes auſſ ſentir à Ferdinande & à mes ſœurs. Elle avouerent bien qu'il puoit un peu plu que de raiſon, mais que pourtant cel pourroit paſſer, & qu'il falloit ſeulemer prendre garde de ne pas trop s'échauffe Enfin nous allâmes. Etant attendus, cett ſeconde fois nous ne fîmes pas un abor ſi divertiſſant que la premiere. On s'é tonna ſeulement de voir la troupe groſ ſie, & ſans ſonger que j'avois des ha bits de relai, on ne pouvoit comprend d'où & comment ils s'étoient trouvés e ſi peu de tems.

Avant que de pénétrer juſqu'à Leu Alteſſes, j'entendis à regret que mo Faune, fraîchement coloré, ſe faiſo déja ſentir. Quelques nez délicats fure dans l'inſtant frappés de ſon odeur. Ce pendant cela ne nous empêcha pas d'a border, & de nous préſenter à Leu Alteſſes qui ne parurent pas moins cha mées qu'elles l'avoient été la premier

ois. Comme il ne s'agiſſoit plus de nous
xaminer, nous nous mîmes bientôt à
anſer. Ce fut alors que mon Faune,
e pouvant pas bien avoir égard à l'avis
u'on lui avoit donné de ne pas s'échauffer,
xhala une puanteur inſupportable. Elle
toit ſi marquée, qu'on ne pouvoit s'y
romper. Quelle odeur, crioit-on! Quelle
eſte! Fi, Meſſieurs les Sylvains, reti-
ez-vous, ou nous allons le faire nous-
mêmes. Quelques-uns s'approchant de
plus près, démêlerent l'auteur du mal.
Que celui-ci, crierent-ils, s'en aille ſeu-
ement; c'eſt un bouc qui a eu l'au-
dace de ſe gliſſer parmi nos Dieux &
demi-Dieux. Nous-mêmes étant infec-
tés, nous priâmes notre confrere de ſe
retirer. Il le fit, mais cela n'empêcha
pas qu'une fois troublés, nous ne le fuſ-
ſions tout le reſte du Bal, & qu'au lieu
de plaiſir je ne ſentiſſe que de la mor-
tification. Hélas! ce n'étoit peut-être
pas tant l'effet de ce chétif accident, que

le preſſentiment de celui qui étoit prêt à m'accabler.

J'ai déja dit que ce Bal étoit le dernier Leurs Alteſſes, pour ſe préparer au tems de pénitence qui ſuccédoit immédiatement, ſe retirerent de meilleure heure que de coutume. Toute la Cour en fit de même, & nous par conſéquent. Ayant remis à l'ordinaire Ferdinande, mes ſœurs & mon beau-frere dans leur pavillon, nous gagnâmes, le Chevalier & moi, notre gîte. Le Gentilhomme, qui nous étoit demeuré, nous y conduiſit, & de-là il alla chercher le ſien. Malgré les accidens paſſés & à venir, je ne laiſſai pas que de bien repoſer. C'étoit ſans doute un bienfait de la Providence, qui vouloit par avance me dédommager de tout le repos que j'allois perdre. N'ayant ni parties de plaiſirs, ni autre choſe en tête, je dormis juſqu'à ce que la Trompe vint me réveiller. Quel réveil, grand Dieu! C'étoit pour me dire que Ferdinande & ma ſœur

cadette étoient disparues, & qu'on ne savoit comment, ni par où.

Foudroyé, pour ainsi dire, ou plutôt extravagant, je demandai à mon valet, si ce n'étoit pas lui qui extravaguoit. Non, parbieu, Monsieur, me répondit-il; ou si j'extravague, ce n'est qu'après le laquais de Monsieur votre beau-frere qui vient de paroître, & qui s'en est retourné sur le champ. Je me leve avec transport, je saute à bas du lit, & courant moi-même au Chevalier qui couchoit dans une petite chambre à côté de la mienne, je lui criai : « Alerte, » mon ami, alerte! nous sommes per- » dus. » Quoi donc, me dit-il en sursaut, qu'y a-t-il? Leve-toi, dépêche, allons & voyons. Sans lui en dire davantage, je le laissai, & allai vîte passer un habit. Revenant sur mes pas, il étoit déja debout, & presque aussi avancé que moi. Bon, lui dis-je, je retourne encore! & lui, prenant ce qui lui manquoit encore, il vint achever de

s'habiller auprès de moi. Quas-tu donc me demanda-t-il derechef ; parle a moins, & que je ſache quel déſaſtr t'anime, & doit m'animer avec toi « Bon Dieu, m'écriai-je, comment n » le ſens-tu pas ? Ferdinande & ma ſœu » ſont diſparues ! Quelle autre choſ » pourroit me tranſporter au point o » je le ſuis ! »

Le Chevalier, preſqu'immobile, s'arrêta & alloit peut-être me faire le mêm compliment que j'avois fait à la Trompe ſi je ne l'avois prévenu. Vîte donc, mor bieu ! lui criai-je, ce ne ſont point de fariboles que je te compte. Enfin nou ſortîmes, équipés comme il plut à Dieu, & bientôt nous ne fûmes que trop perſuadés de la vérité du fait. Entrant au pavillon, l'air ſeul de mon beau-frere & de ma ſœur toute éplorée, nous la certifia. A peine l'un & l'autre purent-ils ouvrir la bouche, pour nous dire que s'éveillant & s'étant levés, ils étoient entrés & n'avoient trouvé perſonne ;

que cependant ils n'avoient entendu aucun bruit, & que n'ayant trouvé ni breche, ni portes, ni fentes ouvertes, ils ne pouvoient comprendre comment cela s'étoit fait. La vérité eſt qu'il falloit qu'ils dormiſſent très-peſamment, & qu'un maudit laquais qui y couchoit encore plus près, fût pire qu'une marmotte, pour n'avoir pas entendu le bruit qu'elles durent naturellement faire.

Ces impitoyables dormeurs ne pouvant nous donner la moindre inſtruction, je tombai réellement dans le déſeſpoir. On les a enlevées, dis-je, au Chevalier, mais qui? le Comte, ſans doute, je jure qu'il périra. Oui, m'écriai-je, tu périras, traître, & fût-ce au fond des Enfers, je t'y découvrirai, pour t'y laiſſer à jamais. Ferdinande, ajoutai-je, ma chere Ferdinande, où êtes-vous? Encore ſi je ſavois la route qu'on vous a fait prendre; mais non. Ce que je ſais néanmoins, & qui me conſole, c'eſt que vous me ſerez inviolable, & que ſi le lâche pouſſe

l'insolence à un certain point, vous ne m'attendrez point pour l'en punir. Faites, & le Ciel, loin de vous en vouloir, vous en saura gré. Cependant, poursuivis-je au Chevalier, c'est ici, cher ami, qu'il faut faire voir ce que nous sommes. Allons, suis-moi, & qu'au plutôt l'Univers en parle.

Le Chevalier me voyant tout en furie, crut qu'il n'étoit pas tems de marquer lui-même ce qu'il ressentoit. Au lieu de se présenter à mon transport, il ne me suivit que pour m'arrêter, lorsque j'étois déja prêt à sortir, & à courir peut-être en vrai Maniaque. Où vas-tu, me dit-il: écoute, ce n'est pas en nous emportant que nous remédierons le plus promptement ni le plus sûrement à cette affaire; c'est en raisonnant, & en prenant des mesures justes. Or, je crois que la prudence, le devoir même t'oblige d'aller d'abord trouver la Princesse, de lui apprendre l'attentat commis dans son Palais, & de lui en demander provision-

nellement juſtice. Moi, de mon côté, je vais envoyer à tous les paſſages, dépêcher des gens ſur toutes les routes, pour qu'à leur rapport nous puiſſions en prendre une ſûre, ou tout au moins ne pas courir tout-à-fait au haſard comme des forcenés.

Malgré le peu de raiſon qui me reſtoit, j'en eus néanmoins aſſez pour goûter cet avis. Mon beau frere & ma ſœur l'appuyant de toute leur force, je m'y rendis ; & au lieu d'aller inutilement battre la campagne comme j'aurois fait, je fus donner avis à la Princeſſe de ce qui ſe paſſoit.

Le déſordre où j'étois, & auquel je n'avois pas même fait attention, me fit regarder avec étonnement de toute la Cour. Demandant à parler à la Princeſſe, on me dit qu'elle n'étoit pas encore viſible. Je priai d'y voir, & de m'annoncer pour une affaire preſſée. La Princeſſe étonnée, & jugeant qu'il falloit qu'il y eût en effet quelque choſe de bien ex-

traordinaire pour demander audience à cette heure, ordonna de me faire entrer. Voyant mon air, mon équipage, son étonnement redoubla. « Bonté, s'écria- » t-elle, comme te voilà fait » ! Pardon, Princesse, lui répondis-je, la circonstance où je suis est encore pire que tout cela. « Quoi donc ? qu'y a-t-il » ? Je viens me jetter aux pieds de Votre Altesse, pour lui demander justice d'un attentat commis dons son Palais, sous ses auspices, que dis-je ! sous ses yeux, sans respect ni pour Dieu, ni pour votre illustre personne, ni pour l'innocence même. Effrayée pour ainsi dire, elle me pressa d'achever. Ferdinande, poursuivis-je d'un ton lamentable, Ferdinande & ma sœur cadette sont disparues ; on les a enlevées.

La Princesse & les Dames qui assistoient là à sa toilette, frappées au dernier point, ne savoient si elles devoient m'en croire. Il n'est que trop vrai, m'écriai-je, mes yeux l'ont vu, & je soupçonne

onne sans peine le coupable téméraire.
» Qui ? demanda subitement la Princesse.
» M. le Comte de R..., répondis-je
» avec la même promptitude. Oh! pour
» cela, répliqua-t-elle, c'est ce que je ne
» puis croire. La pensée m'en est bien
» venue d'abord, mais j'ai tout lieu de
» la combattre. Cependant, ajouta-t-elle,
» soit lui, soit un autre, tu peux compter,
» si la chose est, si Ferdinande & ta
» sœur on été enlevées, que je te ferai
» rendre justice, & que j'en aurai aussi
» raison ».

Quelque zele que me marquât la Princesse à vouloir me rendre service, mon amour étoit trop alarmé, pour que je m'en tinsse à ses promesses. J'avois d'ailleurs l'esprit si égaré, que j'étois incapable de faire quelque judicieuse réflexion. La plaie sensible qu'avoit fait à mon cœur un si lâche attentat, ne put souffrir que j'en différasse la vengeance. Ma chere Ferdinande enlevée, Ciel! pouvois-je survivre à cette cruelle idée!

Je ſortis du Palais comme un écervelé, ſans ſavoir où j'allois, quoique mon deſſein confus ne fut autre que de rejoindre au plus vite le Chevalier, pour l'entraîner avec moi à travers plaines & montagnes, ſans autre guide que mon amour irrité. Hé bien, me dit-il au premier abord, y a-t-il quelque eſpérance de revoir les triſtes objets qui cauſent notre inquiétude ? Morbieu ! lui répondis-je d'un air furieux, ce n'eſt que du Ciel & de notre valeur que nous devons attendre du ſecours : Allons, mon ami courons, volons, ſuis-moi ; & ſi l'enfer ne retient point les objets qui nous ont été ravis, je me fais fort de les trouver & de les rendre à notre amour. Mais réponds-moi, je te prie, à ce que je te demande ? répliqua mon ami. Le ſang froid avec lequel il me fit cette repartie ramena quelque ſérénité dans mon eſprit ; je ſentis qu'un peu moins de vivacité ſeroit plus propre à l'exécution de mon deſſein ; & ayant pris ſubite

nent un ton plus doux & plus tranquille ; que veux-tu que je dise ? lui repartis-je. La Princesse m'assure bien de sa protection dans cette affaire, avec la même candeur qu'elle me l'a accordée dans celles qui me retiennent à sa Cour. Elle m'a promis de tirer vengeance contre qui que ce soit, de l'insulte qui vient de m'être faite. Mais en sera-t-il tems quand nos Maîtresses auront été les victimes de la brutalité des lâches coquins qui les ont en leur pouvoir ?

Cette réflexion le jetta dans une profonde rêverie, où mon amour impatient ne le laissa pas long-tems. A quoi rêves-tu ? lui dis-je ; nous ferions bien mieux de ranimer notre ardeur, & de la suivre où le destin nous conduira. Il me répondit d'un air triste & accablé, qu'il n'avoit d'autre réponse à me donner, que celle que j'avois reçu de la Princesse. Comment ? m'écriai-je. Mais oui, reprit-il ; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à la parole de la Princesse, que d'aller

battre les champs inutilement ? C'est courir à un but qu'on ne voit point. D'ailleurs, continua-t-il, si les lâches ont résolu d'assouvir leur brutalité, il n'est plus tems de tenter de les empêcher. Attendons au moins à avoir un point fixe pour arriver à coup sûr au but que nous nous proposons. Le meilleur conseil que j'aie à te donner, c'est, ajouta-t-il, d'importuner la Princesse à tenir sa parole. Elle ne pourra jamais blâmer ton impatience, dès qu'il s'agit de l'honneur & de la gloire de ta famille.

La bile qui m'avoit d'abord enflammé, ayant eu le tems de s'éteindre, je me trouvai assez calme pour goûter le raisonnement du Chevalier. Il n'étoit pas moins amoureux que moi, mais il étoit plus maître de ses passions. Je me rendis à ses conseils, & avant de les aller mettre en exécution, je lui en donnai un à mon tour. Il faut, lui dis-je, que tandis que je solliciterai la Prin-

ceſſe à ordonner une exacte recherche des coquins, tu la faſſes toi-même avec la derniere exactitude. Prends langue de tous côtés, furette dans tous les coins & recoins que tu t'imagineras, parcours alternativement tous les chemins qui aboutiſſent à la Cour : que ſait-on? un buiſſon, un mur, peuvent quelquefois révéler ce qu'il y a de plus ſecret.

C'eſt ainſi que nous prîmes l'un & l'autre notre parti. Je trouvai la Princeſſe occupée à donner des ordres propres à contenter ma vengeance & mon amour. « Je travaille pour toi », me dit-elle dès que je me préſentai. Ne voulant pas l'interrompre, je me bornai à lui marquer ma reconnoiſſance par une révérence profonde. « J'ai fait, continua-t-elle, des réflexions qui me paroiſſant aſſez juſtes : le tour qu'on t'a » joué, ne ſeroit-il pas un effet de l'amour rebuté de la Marquiſe d'A...? » Je l'ai ainſi conclu, après avoir combiné pluſieurs circonſtances que je

» me ſuis rappellées, & je n'en ai né-
» gligé aucunes de celles que tu m'as
» appriſes en pluſieurs occaſions ».

Oui certainement, Princeſſe, lui répondis-je, Votre Alteſſe a trouvé la ſource du mal; mais, à quoi bon, ſ elle n'y applique un prompt remede? « C'eſt à quoi je travaille efficacement, » reprit-elle : il y a déja trois troupes en » campagne pour découvrir le lieu ou » les raviſſeurs ont mené leur proie » voici des ordres qui pourront bien te » rendre le calme. Je ſais à-peu-près ou » eſt le Comte de R... La femme de » chambre de la Marquiſe d'A... n'a » pas eu le front aſſez épais, pour me » cacher ce qu'elle ſait. Elle m'en a aſſez » appris, pour que je ſois fondée à te » promettre poſitivement que tu reverras ta ſœur & ta couſine avant la fin » du jour. Je ne doute pas, ajouta-t-elle, » tenant une lettre à la main, que cette » lettre ne faſſe l'impreſſion que je de» ſire. Tiens, me dit-elle en me la pré-

» ſentant, lis combien peu je garde de » ménagemens, & ſur quel ton je prends » cette affaire ». Je pris la lettre des mains de Son Alteſſe, avec le plus profond reſpect, & j'y lus ces mots.

« Les deux étrangeres qui ont diſparu » de ma Cour depuis cette nuit, ſont » ſous ma protection. Vous devez comp» ter, Comte, que je les aurai quelque » part qu'elles puiſſent être. Il vous eſt » aiſé de les ramener à la Cour. Je m'aſ» ſure que je les recevrai de votre main. » La Ducheſſe de LORRAINE. » L'adreſſe étoit au Comte de R....

Il ne ſera pas difficile de juger de la ſituation de mon cœur après la lecture de cette lettre, que je remis à la Princeſſe en me jettant à ſes genoux. Elle s'en apperçut bien vîte, & me dit en me relevant, « que je lui paroiſſois un peu » moins furieux, que lorſque j'étois » entré le matin dans ſon appartement ». J'étois au déſeſpoir, lui dis-je, Madame; mon cœur ne pouvoit jamais rece-

voir de bleſſure ſi ſenſible, que celle que m'y a faite le Comte ; & je veux bien avouer à Votre Alteſſe, que ſi j'avois ſu où le prendre, nous ne ſerions plus de ce monde lui ou moi.

« Je te crois aſſez vif, dit-elle, pour » expédier bien vîte une affaire de cette » nature ; mais je te prie de modérer ta » vivacité, & de me laiſſer le ſoin de » te venger. J'ai lieu de croire que » m'ayant remis tes intérêts, tu ne t'en » mêleras plus. Va, ſois tranquille, » ajouta-t elle en entrant dans ſon cabi- » net, & exerce-toi à diſſimuler ton cha- » grin & mon zele officieux, pour pré- » venir tout éclat ».

Ces dernieres paroles me parurent un coup de foudre. Elles étoient aſſez claires pour que j'en compriſſe le ſens ; & quand même il m'eût été moins ſenſible, le ton déciſif & abſolu dont elle les avoit prononcées, auroit été ſuffiſant pour me faire ſentir que je devois ſouffrir avec patience, & ronger mon frein dans une entiere inaction.

Mais que nature pâtiſſoit ! Le Diable n'y perdoit rien, aſſurément ; j'avois le cœur déchiré par mille aiguillons de vengeance ; il me ſembloit qu'il étoit piqué par un million de viperes. Mon eſpérance me ſoutenoit à la vérité dans cet état, ſi proche du déſeſpoir. Je comptois ſur les promeſſes de la Princeſſe ; je n'avois pas long-tems à attendre pour revoir mon incomparable Maîtreſſe ; mais il manquoit encore quelque choſe à la ſatisfaction de mon cœur. Hé ! pouvois-je laiſſer impunie l'inſulte qui étoit faite à Ferdinande ? Faux principe du vain honneur ! influerez-vous encore dans ma conduite ? Ce fut la ſeule réflexion que je fis en ſortant du Palais pour chercher mon ami, qui du caractere dont je le connoiſſois, ne ſe ſeroit pas plus arrêté dans ſes recherches, que le Juif errant.

Je n'eus pas fait vingt pas dans la rue, que je l'apperçus venant à moi aſſez vîte ; je doublai le pas pour le joindre

plutôt. Il étoit un peu essoufflé ; mai
c'étoit autant de joie que de lassitude
La sérénité de son visage, ses yeux rians
& toutes ses manieres, m'en donnoien
un juste pressentiment. Dès que nou
fûmes à portée de nous entendre : Cou
rage ! me cria-t-il d'un ton fort haut
il n'y a rien de désespéré. Tout beau
lui dis-je en lui serrant la main ; le si
lence & la patience me sont trop forte
ment recommandés, pour que je te per
mette de faire éclater ta joie. Cepen
dant, repris-je, de quoi s'agit-il ? Suis
moi dans le parc, lui dis-je en le pre
nant par la main, nous y repaîtrons no
espérances sans témoins. En entrant dan
la premiere allée qui s'offrit à nos yeux
il me raconta toutes les courses inutile
qu'il avoit faites depuis que je l'avoi
quitté, & qu'il avoit questionné plu-
sieurs personnes qui venoient en ville
sans avoir ni vent, ni fumée des per-
dreaux qu'on nous avoit enlevés. Mais
enfin, continua-t-il, ne sachant plus à

ui m'adresser, j'ai rencontré une jeune lle d'environ dix-huit ans, qui sortoit e la ville. Je puis dire l'avoir jointe ıns aucun dessein, ou du moins, sans spérance d'en retirer quelque consolaion. C'est néanmoins de cette naïve & onne fille, que j'ai appris tout ce que ous pouvons espérer jusqu'ici de plus onsolant. Pour répondre à plusieurs uestions que je lui ai faites, elle m'a it qu'elle étoit niece de la femme de hambre de la Marquise d'A..., que sa ante envoyoit porter un billet de la art de sa Maîtresse au Comte de R.... lans une de ses terres à trois lieues de a ville, avec ordre de s'en revenir nême de nuit, avec la réponse qu'elle attendoit.

Tu peux bien croire qu'à ce discours, j'ai été saisi d'un chatouillement de curiosité, & que je n'ai pu résister à ses aiguillons. Mon imagination est à l'instant devenue si féconde en politesses, en minauderies caressantes, & ma lan-

gue en a été l'écho si fidele & si élo quent, que cette bonne Lorraine s'es enfin rendue aux instances que je lu ai faites d'accepter un rafraîchissemen dans un cabaret qui s'est trouvé sur no tre route. Je l'ai caressée de mon mieux Elle n'a pas été insensible, mais elle . encore été plus complaisante au troi sieme verre de vin que je lui ai fait boire J'ai pris la lettre qu'elle avoit dans s poche, sans qu'elle ait fait beaucoup d résistance: & voyant que je la décachetoi avec mon couteau, sans rompre l'em preinte du cachet: « Holà, dit-elle » mon beau Monsieur, vous m'ave: » l'air d'un dénicheur de fauvettes! j » gagerois bien que vous êtes de l: » compagnie de ce Chevalier de Ra » vanne, qui avec ses belles Donzelle. » fait tant de bruit à la Cour ». Je l: laissai dire, sans répondre un seul mot ma curiosité étoit trop impatiente, pou ne pas profiter aussi-tôt de l'occasion que j'avois de la satisfaire.

Mor

Mon eſpérance n'a pas été vaine; j'ai la lettre de la Marquiſe d'A.... qui 'a paru être dans un grand embarras. lle prie le Comte de R.... de rameer au plutôt nos Demoiſelles, pour ne pas expoſer, & s'expoſer lui-même à toute disgrace de la Princeſſe. Elle lui avoue u'elle n'auroit jamais penſé à lui inſirer le deſſein qu'il avoit exécuté, ſi lle eût cru que Son Alteſſe s'en fût êlée. Elle m'a fait, ajouta-t-elle, de ſanglans reproches, que je n'ai pu e diſpenſer de lui révéler toute l'inigue. Il faut abſolument, dit-elle en niſſant, que ces indignes créatures paoiſſent aujourd'hui de nuit ou de jour ans ſon appartement.

Comme cette lettre ne pouvoit faire u'un bon effet pour notre amour imatient, je n'ai pas voulu la garder. e l'ai recachetée ſi proprement que la onne fille à qui je l'ai rendue, n'a pu 'empêcher de dire, « que le plus fin » ſe donneroit au Diable pour aſſurer

» qu'elle n'avoit point été ouverte »
Ne doutez pas que si j'avois cru pou
voir en faire un meilleur usage, je n
l'eusse retenue pour la remettre à l
Princesse : mais ayant lu qu'elle savo
déja toute l'intrigue, j'ai regardé la lett
de la Marquise comme un meuble fo
inutile.

Cette découverte acheva de me tra
quilliser ; je me trouvai sur le cham
dans ma situation ordinaire ; il ne n
restoit plus que la crainte que c
filles n'eussent souffert quelque vi
lence. Mais n'est-il fait mention da
cette lettre que du Comte, dis-je
mon ami ? ne parle-t-elle point du C
valier qui en veut à ma sœur ? car e
fin, il n'en faut pas deux au Comte,
n'en veut à coup sûr qu'à Ferdinand
qui diable est donc l'autre égrillard q
en veut à ma sœur !

Il me répondit, que content de
qu'il avoit appris, il n'avoit pas fa
cette réflexion. J'étois si aise, reprit-i

'apprendre de si bonnes nouvelles & inespérées, que mon cœur a imposé lence à mon esprit. Mais toi, ajouta-il, qu'as-tu fait? j'ai fait, lui dis-je, out ce qu'on peut de mieux dans une ccasion si délicate; & lui ayant rendu ompte de l'entretien que j'avois eu avec a Princesse, je lui dis que nous devions ous reposer entiérement sur ses bons ffices, qu'elle soutiendroit de son auorité.

Quoiqu'une bonne partie de la mainée se fût déja écoulée, le reste du our me parut très-long. Nous en passâmes, le Chevalier & moi, une partie lans l'appartement de mon beau-frere & de sa femme, dont nous calmâmes es alarmes. L'espérance qu'ils eurent de evoir le reste de leur compagnie avant a fin du jour, prit la place du désespoir accablant où ils s'étoient livrés depuis le moment qu'ils en avoient appris la cause. On dîna ensemble avec moins de tristesse que je n'eusse cru, & nous les quit-

tâmes, mon ami & moi, pour aller nou
mettre en embuſcade ſur le chemin pa
où devoit paſſer le convoi, que nou
attendions avec l'amour du monde l
plus impatient.

La nuit approchoit ſans qu'il eût par
perſonne. L'inquiétude commençoit
me ſaiſir, & mon ami n'en avoit pa
moins que moi, dans la crainte que l
Marquis n'apportât quelque retardemen
dans l'exécution des ordres de la Prin
ceſſe. Avec les mêmes idées, nous nou
entreregardions ſans dire mot, & le
yeux toujours fixés ſur le chemin à tout
la portée de la vue. Il ſembloit à nou
voir, que nous craignions l'un & l'autr
de rompre le ſilence. Mon ami le rompi
le premier, par un profond ſoupir qu'i
laiſſa échapper. C'en fut aſſez pour m
faire perdre patience. Me levant du gaſo
où j'étois aſſis ſur l'éminence d'un foſſé
morbieu! lui dis-je, le lâche préférer
peut-être ſa paſſion brutale à tout c
qu'il doit à ſa Souveraine. Suis-moi

outai-je, & que l'amour nous ſerve
e guide. Où veux-tu donc aller? répli-
ua-t-il. Chez le Comte, lui dis-je,
ettre le feu à ſon château, l'y brûler
ii-même, ou le maſſacrer s'il échappe
ux flammes. Bon, reprit-il, voilà en
érité un beau projet. Eſt-ce ce que tu
s promis à la Princeſſe? Attendons au
oins que le terme qu'elle a pris ſoit ex-
iré avant de rien entreprendre : notre
engeance ne ſera pas moins à propos
emain qu'aujourd'hui.

Il n'eut pas articulé le dernier mot,
u'il apperçut la jeune fille qu'il avoit
u le matin. Ho pour le coup, s'écria-
-il, nous aurons des nouvelles. Re-
arde, dit-il, à cent pas de nous à la
auche de la chauſſée, voilà la bonne
ille dont je t'ai parlé. Notre impatience
e nous permit pas de l'attendre; nous
llâmes à elle à grands pas, & d'un air
i empreſſé, que la pauvre enfant effrayée
le notre marche précipitée, rebrouſſa
hemin en courant de toutes ſes forces.

Quoiqu'il ne fût pas encore nuit, i
faisoit si brun qu'elle ne pouvoit recon-
noître le Chevalier. Cours donc aprè
elle, lui dis-je, puisqu'elle doit te con
noître si tu lui fais entendre ta voix. Mo
conseil réussit. Dès qu'il eut crié, la fill
s'arrêta. Il l'aborda, l'exhortant à n
rien craindre, & l'assurant que sa per
sonne & sa vertu étoient en toute sûre
té; de sorte que quand je les joignis
elle me parut tout-à-fait rassurée.

La peur que nous lui avions faite di
paroissant, céda la place à sa naïveté &
sa belle humeur. « Ha! Je vous connois
» Monsieur, me dit-elle; je vous ai v
» entrer quelquefois dans la maison d
» la Maîtresse de ma tante; je crois bie
» que vous n'alliez pas-là pour enfiler de
» perles; car vous autres Messieurs d
» Paris, vous savez tous les tours rafiné
» pour prendre les Dames au trébuchet »
Hélas, lui répondis-je, ma belle enfant
vous vous trompez très-fort; ce n'e
pas à la Marquise d'A.... que je pens

offrit un cierge ; j'aimerois mieux en faire brûler cent devant votre joli minois, que la plus petite bougie à son honneur. « Qui vous croiroit ? repartit-elle : vraiment, vraiment, elle croit portant bien mériter les plus gros cierges ». Je ne suivis pas cette conversation, qui en tout autre tems m'auroit fait un plaisir sensible. Je voulois apprendre d'elle quelque chose de plus sérieux & de plus intéressant.

Le Chevalier, qui n'en avoit pas moins d'envie que moi, la remit sur la voie de la matinée. Il leur avoit fallu peu de tems pour faire connoissance, car il n'eut aucune peine à la déterminer à prendre avec nous du rafraîchissement dans un cabaret assez près de la ville où nous nous arrêtâmes. Il la mit en train de jaser sur le sujet dont il l'avoit entretenue le matin. Elle nous dit tout ce que nous voulions savoir. Elle avoit vu les deux Demoiselles en question fort tristes, malgré les attentions qu'a-

voient pour elles le Marquis & ſon neveu. Je les ai pourtant vu rire une fois, reprit-elle, ſur quelque choſe que leur a dit le Comte. Je ne ſaurois vous dire ce que c'eſt; mais la grande lui a répondu, qu'un honnête homme, un véritable Amant ne s'y prenoit pas de cette façon. A quoi ſa compagne a ajouté, qu'elle n'auroit jamais cru qu'en Lorraine les Cavaliers vouluſſent avoir par force le cœur des Dames. Le Comte, ajouta-t-elle, a répliqué quelque choſe, mais je n'ai pas bien entendu ce qu'il a dit. Cette bonne fille, la plus naïve que j'aie vu de ma vie, nous en avoit dit aſſez, pour que notre imagination ſupléât au reſte. Auſſi tombâmes-nous tous deux dans le même ſens.

Ce court entretien ramena un petit calme dans nos cœurs, qui, comme on ſe l'imaginera bien, avoient été fort agités. N'étant pas content de ce que je venois d'apprendre, quoique très-favorable à mon repos, je lui demandai ſi ces

eux Demoiselles seroient encore pour uelques jours dans le château du Maruis ? « Non vraiment, répondit-elle , avec beaucoup de vivacité, car elles , sont peut-être déja revenues en ville ; , on se disposoit à partir, quand j'ai , quitté le château ».

Mais quoi, lui dit le Chevalier, ne ous a-t-on point chargée de quelque ettre pour la Marquise d'A....? Elle épondit qu'on lui avoit seulement orlonné de lui dire, « Que ce qu'elle , souhaitoit alloit être exécuté à l'ins- , tant ». Je n'en demandai pas davantage, & m'étant levé brusquement, je sortis pour faire la guerre à l'œil. Mon ami ne tarda pas à me suivre ; & comme il sortoit avec cette fille, qui n'avoit pas voulu s'arrêter plus long-tems, j'entendis un carosse qui, selon mon estime, étoit encore assez loin. Je ne pus m'empêcher d'en avertir le Chevalier. Notre officieuse fille ne m'eut pas plutôt entendu, qu'elle se mit à courir de toutes

ſes forces en nous diſant adieu, & e
nous criant qu'elle riſquoit d'être bie
grondée.

Les voici aſſurément, me dit le Che
valier. Je lui dis, que je n'en doutoi
point. La nuit, qui étoit déja fermée
étoit très-favorable au deſſein que nou
avions de les voir paſſer & de les en
tendre ſans en être apperçu. Nous nou
rangeâmes ſous un arbre, planté parm
quelques autres, ſur le bord du chemin
qui n'étoit point pavé, parce que c'é
toit un ſable ferme. Nous choisîmes ce
endroit-là, pour que le bruit que le ca
roſſe auroit fait ſur le pavé, ne nou
dérobât rien de ce que nous ſerions
portée d'entendre.

Malgré cette précaution, notre cu
rioſité fut très-peu ſatisfaite. Tout c
que nous entendîmes, fut que le Com
te pria Ferdinande de dire à la Prin
ceſſe ce dont il l'avoit priée; mais le
carroſſe paſſa avec tant de rapidité, que
nous ne pûmes entendre la réponſe que

i fit Ferdinande. Nous rentrâmes en lle à grands pas, afin de me trouver ıns mon appartement, en cas que la :inceſſe, tenant ſa parole à la lettre, 'envoyât chercher, pour me remettre ıa ſœur, & ſa compagne entre les ıains.

La choſe arriva comme je l'avois prévu. n'y avoit qu'un moment que j'y étois rrivé, qu'un valet-de-pied de Son Al-eſſe vint me chercher. Dieu ſait ſi j'eus es jambes engourdies; je ne marchois as, je volois. Dès qu'on m'eut annoncé, e fus introduit dans le cabinet où étoit a Princeſſe, avec nos Demoiſelles. J'a-oue que mon premier coup-d'œil fut our Ferdinande; nos yeux ſe rencon-rerent; & quoique je ne la regardaſſe as long-tems, j'en eus aſſez pour ap-ercevoir une ou deux larmes que ma réſence lui arracha.

« Tu vois bien, Chevalier, me dit » Son Alteſſe, que je ſuis exacte dans » mes promeſſes. Voilà ta ſœur & ta

» cousine qui reviennent de prendre l'ai
» dans une terre du Comte de R...
» C'est une piece de Carnaval, ajouta
» t-elle. Bien que ce tems-là soit fini de
» puis hier, je crois que tu as assez d'e
» prit pour penser, aussi-bien que moi
» que tout est encore de Carême-pre
» nant. »

Je répondis à Son Altesse, que sc goût seroit toujours la regle du mier & que je déférerois si aveuglément ses idées, que je les adopterois toujou comme les plus raisonnables & les pl plausibles. « Non, non, reprit-elle; » ne sont point-là mes idées, c'est » vérité toute pure; & se tournant ve » Ferdinande: Parlez, je vous prie, M » demoiselle, & apprenez à Monsieu » parlant de moi, les circonstances » votre aventure, comme vous me l » avez racontées. » Ferdinande obéi & tourna la chose selon les vœux Comte. Il nous proposa, dit-elle, sortant du Bal, de prendre dans le Pala

c

e Son Alteſſe quelques rafraîchiſſemens,
u, ſi vous voulez, une eſpece de ré-
eillon. La condition étoit que nous ne
rions mot à votre beau-frere, ni à ſa
emme; encore moins à vous; que nous
erions même ſemblant de nous cou-
her; & qu'enfin nous nous déroberions
our monter dans le carroſſe du Comte
e R......, qui nous attendoit à la
orte. Il eſt vrai que le Comte nous
trompées, en nous menant dans ſon
hâteau, au lieu de nous conduire au
alais dans l'appartement de ſon neveu.
nous y a retenues juſqu'à ce moment,
u'il vient de nous ramener à Son Al-
eſſe, très-mortifié d'ailleurs de ce qu'un
e ſes domeſtiques n'étoit pas venu à
otre pavillon pour en avertir ma cou-
ne & ſon époux, comme il l'en avoit
hargé. Voilà, mon cher couſin, dit-
le en finiſſant, la fidele relation de
otre aventure.

« Tu vois bien, reprit la Princeſſe
en m'adreſſant la parole, que ta vi-

» vacité te met aux champs mal-à-pro
» pos. Si tu aimes toujours de cett
» façon, l'amour m'a bien l'air de t
» tailler de la besogne. » Ma foi, Prin
cesse, lui repartis-je, s'il me taille d
la besogne, j'en coudrai ce que j
pourrai, & je laisserai le reste à coudr
à de plus fiers ouvriers que moi.

Son Altesse se mit à rire de tout so
cœur; Ferdinande même & ma sœur n
purent tenir leur sérieux. Pour moi, j'
tois si content de revoir la souverain
de mon ame, qu'à mon air tout l
monde auroit jugé que je donnois dai
le panneau. Je ne sais si j'en eusse é
la dupe, quand même je n'aurois p
été aussi-bien instruit. Mais j'affectai
l'être si peu, que ma cousine & ma sœ
s'étant consultées toute la nuit pour
déterminer à me dire la vérité, fail
rent à prendre le parti de me la cache
Nous passâmes ensemble le reste de
soirée dans l'appartement de mon bea
frere. Le Chevalier qui n'avoit pas ma

ué de nous y joindre, ne ſavoit que
enſer de la diſſimulation qu'il voyoit
e tous côtés. La joie qu'affectoient nos
eux pélerines forcées, l'étonnoit ſi fort,
u'il auroit dit tout ce qu'il ſavoit, ſi
e ne lui euſſe fait ſigne du coin de
œil de ſe taire. Tout le tems, juſqu'au
oucher des Dames, ſe paſſa en affec-
ation & en diſſimulation, ou pour
nieux dire chacun mentoit de ſon mieux.

Nous trouvâmes, le Chevalier & moi,
ette ſcene ſi plaiſante, que nous en
îmes bien avant dans la nuit. Je lui
endis compte, avant de nous coucher,
e la maniere toujours gracieuſe avec
aquelle la Princeſſe m'avoit remis nos
)emoiſelles. La relation que Ferdinande
n'avoit faite, par ordre & en préſence
le Son Alteſſe, ne fut pas oubliée. Je
ui dis ſur quel ton j'avois pris toutes
:hoſes, & il conclut qu'aſſurément la
?rinceſſe ne me croyoit pas aſſez bête
oour avoir rien cru de tout ce que j'avois
affecté de croire. Il avoit penſé juſte;

car le lendemain aſſez matin Son Al
teſſe me fit appeler, pour me dire
« Que ſi je faiſois quelque cas de ſ
» protection, & de quelque choſe d
» plus, elle s'attendoit que je lui pro
» miſſe une choſe qu'elle avoit à exige
» de moi. » Je ne balançai pas à l'aſ
ſurer de mon reſpectueux dévouemen
pour ſes ordres. « J'y compte donc
» me dit-elle, & c'eſt ſur ce pied-là qu
» je te défends toutes les voies de fai
» avec le Comte. Car ne crois pas
» reprit-elle, que je m'imagine vaine
» ment que tu ſois perſuadé de ſa droi
» ture & de ſa bonne-foi dans cett
» affaire : tu n'es pas un novice en c
» genre, non plus qu'en bien d'autres
» mais néanmoins crois-moi, & laiſſon
» tomber cette affaire d'elle-même : te
» parentes s'en retourneront bientôt
» ſelon les apparences : la Marquiſ
» d'A.... n'ayant plus ces objets pré
» ſens, n'y penſera plus, & j'eſpere qu
» ma Cour ſera tranquille. » Je lui pro

mis, foi de Gentilhomme d'honneur, qu'il n'en ſeroit jamais parlé, & qu'il ne ſuffiſoit même que Son Alteſſe ſouhaitât la paix, pour que j'appriſſe à diſſimuler juſqu'au point de vivre avec la Marquiſe & le Comte.

Il eſt certain que malgré ma vivacité ſoutenue de mon juſte courroux, je me rendis ſans peine aux deſirs de la Princeſſe; c'étoit le moins que je pouvois faire, pour lui donner des preuves de ma reconnoiſſance; & quelque attaché que je fuſſe aux principes du faux-honneur, j'aurois cru être le plus ingrat des hommes ſi je ne leur avois impoſé ſilence. Il ſe tut donc ce vain honneur; mais ce ne fut pas pour long-tems. A peine eus-je commencé d'entretenir mon ami des engagemens que j'avois pris avec la Princeſſe, qu'il me dit aſſez bruſquement, que ſi j'avois livré à ſi bon marché les intérêts de ma Maîtreſſe, ſi ignominieuſement inſultée, il vouloit qu'on lui payât plus cher les inſultes

qu'on avoit fait à la ſienne. Si je ſuccombe dans mon juſte deſſein, ajouta-t-il, on dira du moins que j'ai eu aſſez de cœur pour oſer l'entreprendre.

Quelque étonné que je fuſſe de voir échouer la prudence du Chevalier sur un auſſi léger écueil, je ne laiſſai pas de ſentir renaître dans mon cœur les ſentimens de vengeance, que la bienveillance de la Princeſſe y avoit éteints. Mais mon amour pour Ferdinande s'étant enflammé dans ce moment plus que jamais, y ralluma avec plus de violence le feu de ma colere, qui me paroiſſoit juſte. Toutes les circonſtances de l'enlévement de nos Demoiſelles, me repréſenterent le Comte coupable du plus noir de tous les attentats, & moi le plus lâche de tous les hommes, ſi je n'en tirois une vengeance auſſi prompte que ſévere.

Hé bien, dis-je au Chevalier, puiſque tu as médité la vengeance, que tu en as formé le deſſein, je veux te prou-

ver que je ſuis digne d'en entreprendre l'exécution. Je n'en doute nullement, reprit-il, & je t'avoue que j'ai été fort étonné de te voir ſacrifier un juſte point d'honneur à un faux principe de reconnoiſſance. Sache, mon ami, que ce n'eſt pas pour nous-mêmes que les Grands nous accordent leur protection, ils idolâtrent en cela leur vaine gloire. N'en eſt-ce pas en effet une brillante pour eux, que de ſoutenir la réputation qui vole de nations en nations, que les honnêtes gens malheureux trouvent chez eux un aſyle ? Je crois que comme ils doivent s'en tenir à cela, ceux auſſi à qui ils l'accordent n'en ſont que plus dignes, en faiſant des actions qui prouvent la délicateſſe de leur honneur.

Frappé de ce raiſonnement, ma vengeance s'irrita ſi fort, que je ne voulois pas attendre un moment à la ſatisfaire. Non, me dit-il en m'arrêtant, ce n'eſt pas à toi à eſſayer notre ennemi commun. Ta ſœur eſt inſultée, le ſang & l'amitié

te parlent plus en ſa faveur, que l'amour ne doit te preſſer pour Ferdinande: laiſſe-moi cette occaſion pour lui prouver mon amour; elle y reconnoîtra également des preuves de ta tendreſſe, & toute ta famille y trouvera des preuves de la pureté de leur ſang qui coule dans tes veines. De plus, ta Maîtreſſe pourra peut être être vengée du même coup. Si cependant le ſort des armes ne m'eſt pas favorable, l'honneur que tu auras de ſuppléer à mon défaut, n'en ſera pas moins grand, quoique tu ne ſois pas entré en lice le premier.

Le Chevalier avoit ce jour-là le talen de me perſuader. Je m'admirois de me voir ſi docile à ſes avis, moi qui n'en avois jamais reçu aucun ſans répliquer & qui trop malheureuſement n'en avoi preſque ſuivi aucun. Tu es le maître lui dis-je en l'embraſſant, je te laiſſe la conduite de cette affaire. La gloire de ma ſœur, celle de ma Maîtreſſe, & mon honneur, ne ſauroient être en de meilleures

ains. Je lui repréſentai néanmoins que ous devions avoir un entretien particulier avec ces Demoiſelles avant de rien ntreprendre, & qu'il falloit tirer de ur propre bouche un aveu des manie- s dont elles avoient été traitées. Il en onvint, & nous ſortîmes à l'inſtant pour pprendre ce que nous ſouhaitions.

Nous les trouvâmes dans leur chamre, où leur attitude & leur morne ſince nous confirmerent dans l'idée où ous étions, que la pure complaiſance ur avoit fait prendre le ſoir précédent air gai qu'elles avoient affecté dans le abinet de la Princeſſe. L'aveu qu'elles ous en firent, fut accompagné de tant e larmes & de ſi vifs regrets, que nous n fûmes tranſportés de rage & de fueur. Nous vomîmes à l'envi, mon ami moi, tout ce qu'il y a de plus exécrale contre les lâches auteurs de la juſte ffliction de ces Demoiſelles.

Ce tranſport de colere ſembla apporter uelque calme dans leur cœur, & réta-

blir la férénité fur leur vifage. » Appai
» fez votre courroux, Meffieurs, dit Fer
» dinande; votre amour & notre hon
» neur feront vengés plutôt que vous n
» penfez ; ne vous en mêlez pas, s'i
» vous plaît, c'eft affez que je vous en
» garantiffe une pleine & prompte ven
» geance ».

Une faillie fi peu attendue nous dé
concerta; le Chevalier me regarda d'u
air interdit, & j'étois dans la même fi
tuation en le regardant moi-même. J
rompis enfin le filence. Eft-ce, lui dis
je, votre amour, votre fidélité, ou l
foin que vous avez de votre gloire, q
vous font parler avec tant de valeur
» L'un & l'autre, me répondit-elle ave
» une noble vivacité ; tout anime mo
» courage, & fortifie mon bras, pou
» vous prouver que nous ne fouffriron
» pas impunément une pareille infulte
» Ma chere coufine peut vous attefter
» qu'avant que vous entraffiez dans no
» tre appartement, la réfolution étoi

priſe de punir le lâche Comte, & de le faire périr avec honte de la main d'une fille. Elle & moi nous avons long-tems débattu qui de nous deux auroit ce doux plaiſir. Elle me l'a cédé; j'en jouirai, quoi qu'il en puiſſe arriver; duſſai-je perdre cent Amans, & mille cœurs. Nous l'avons ainſi conclu, ajouta ma ſœur, mille raiſons nous l'ont inſpiré de même; & ſi quelque Cavalier du monde vouloit y mettre des obſtacles, ou être lui même acteur dans cette ſcene, nous ne le regarderions de nos jours; ſi nous penſions ſeulement à lui, ce ſeroit pour l'abhorrer, comme l'ennemi de notre gloire. Eh quoi ? ne ſentez-vous pas que celui » qui prétendroit nous venger, mettroit » néceſſairement notre gloire en compromis ? Ne diroit-on pas, avec raiſon, » que nous ſommes à vous à des titres » criminels, ſi nous vous permettions de » punir ceux qui ont tenté de vous en» lever nos cœurs & nos perſonnes ?

» Non, non, Messieurs, il ne vous cor
» vient pas ; je le répete, de paroîtr
» sur la scene ; vous serez vengés & nou
» aussi ; soyez aussi tranquilles que nou
» le sommes sur ce projet, ainsi que su
» son exécution ».

Qui fut le plus étonné du Chevalier o de moi ; c'est ce qu'on ne sauroit décide: Il eut beau leur représenter à quoi elle s'exposoient ; elles lui imposerent silenc plus de dix fois, & voyant qu'il cont nuoit ses réflexions, elles se mirent chanter à pleine voix, pour ne pas l'er tendre, ou pour l'obliger à se taire. Il s tut enfin : mais comme j'allois le releve pour continuer le discours qu'il avo: commencé, Ferdinande prit un air que j ne lui avois vu de ma vie. D'un to: dédaigneux & fier : » Allez, dit-elle
» demander permission à la Princesse d
» nous venger ; & si elle vous l'accorde
» nous nous déchargerons sur vous d'
» soin que nous impose notre vertu ».

Le coup qu'elle me portoit me paru violent

iolent; je fus ſenſible de tous les côtés
ù elle me frappoit. Dieux! penſai-je,
uelle nouvelle façon de reprocher une
ácheté à un amant! C'étoit en effet l'i-
ée que j'avois de la promeſſe inconſidé-
ée que j'avois faite à la Princeſſe; je
e lui eus pas plutôt donné ma parole
ue je m'en repentis, & peu s'en fal-
ut que je n'allaſſe la retirer. Je répondis
éanmoins à l'incomparable Ferdinande,
ue ce n'étoit que parce que j'étois cou-
able, que je cherchois à laver ma faute
ans le ſang des coquins qui en étoient
infâme occaſion.

Elle alloit me répliquer, quand on
rappa à la porte de la chambre où nous
tions. J'en étois le plus près; il fallut
ue je l'ouvriſſe. Mais de quel étonne-
nent ne fus-je point ſaiſi voyant mon
ere me tendre les bras? certainement
e ne ſaurois dire ſi cette ſurpriſe me fut
gréable ou non. Je l'embraſſai cepen-
ant, avec mon reſpect & ma tendreſſe
rdinaire. Il étoit accompagné d'un Gen-

tilhomme de ses voisins, que je n'avois vu depuis long-tems, & que j'eus de la peine à me remettre. Les Demoiselles coururent à l'envi embrasser mon bon pere, qui pour tout compliment nous cria *Victoire*! Ce cri se fit avec une joie si marquée, que par une communication inexplicable, elle se répandit en même-tems dans nos cœurs & sur nos visages: nous comprîmes tous que ma grace en étoit le sujet.

En effet, à peine mon tendre pere se fut-il assis, que tirant de sa poche une grande *pancarte* où pendoient plusieurs sceaux: *Voilà*, dit-il en me la présentant les larmes aux yeux, *voilà le fruit de mes travaux*. C'étoient effectivement des Lettres du Grand Sceau de la Chancellerie de la Cour de France. En les recevant des mains de mon pere, je me jettai à ses genoux, que je baignai de larmes. Il me fut impossible de m'énoncer, pour lui exprimer ma reconnoissance. Ferdinande, qui me considéroit en cet état

n verſoit déja, & ſûrement elle en auoit verſé plus que moi, ſi le Chevalier e les eût ménagées, en la tirant par ſa obe, comme s'il eût voulu lui parler. Cette diſtraction fut ſans doute capable le ſécher ſes yeux.

Mon beau-frere & ſa femme, ayant ouï répéter pluſieurs fois le tendre mot le pere, accoururent pour lui donner à eur tour des preuves de leur tendreſſe. On s'imaginera ſans peine, qu'après avoir remercié mon pere de ſes tendres oins pour moi, je ne manquai pas de lui demander, s'il avoit rencontré beaucoup de difficulté à obtenir ma grace. Il répondit ſuccintement qu'elle ne lui avoit coûté ni peine, ni argent. J'ai, dit-il, été parfaitement bien reçu du Duc d'Oréans, qui, après m'avoir écouté, m'a ordonné de me tranquilliſer, & dit » qu'il » ſe chargeoit de tout. Je vais, continua- » t-il, de l'air gracieux qui lui étoit or- » dinaire, mettre cette procédure en bon- » nes mains, & recommander qu'on la

» finisse promptement. Je ne veux pas, » ajouta-t-il, que vous vous consumiez » en dépense à Paris. Vous pouvez comp» ter que vous retournerez incessamment » chez vous. Pour votre Chevalier, re» prit-il, je suis charmé qu'il ait de l'hon» neur; mais je voudrois qu'il eût un peu » plus de discernement & moins de déli» catesse sur cet article ». Voilà, dit mon pere en finissant, le précis de toute la conversation que j'ai eu avec le Prince & je n'ai vu personne que lui au Palais Royal.

A ce récit, si intéressant pour moi, j renouvellai à mon pere les sentimens d la plus vive & de la plus sincere recon noissance. Il me répondit gracieusement en me disant qu'il n'en avoit jamais dou té. Cependant cette bonne nouvelle n fut pas capable d'effacer l'impression qu m'avoit fait le reproche de mon adorabl Ferdinande. Comme je remettois mes Let tres-de-grace dans leur étui, nos yeux se rencontrerent avec notre tendresse or

inaire ; & je trouvai le moment de lui ire, ſans qu'on s'en apperçût, qu'il toit plus facile d'avoir d'un Souverain a grace d'un crime, que d'obtenir la enne pour la moindre faute. » Vous ſa» vez mieux que vous ne dites, me ré» pondit-elle ; je n'attens pas qu'on me » la demande ; je préviens même ceux » qui s'expoſent à en avoir beſoin ».

Il ſemble que l'arrivée de mon pere eût dû nous faire oublier ou mépriſer tout ce qui s'étoit paſſé, puiſque dès ce moment notre départ fut fixé au ſurlendemain. Mais Ferdinande avoit trop fortement pris ſa réſolution pour ne pas l'exécuter. Elle vint dès le ſoir même dans mon pavillon, accompagnée de ma ſœur, qui m'amuſa par ſes careſſes, & par l'eſpérance des plaiſirs qu'elle me propoſoit, quand nous ſerions de retour dans notre campagne. Cependant Ferdinande profitant de ce moment, prit deux piſtolets de poche que j'avois, & qu'elle avoit déja vu pluſieurs fois

négligeamment posés sur un sopha parmi quelques pipes. Elle les prit assez subtilement, pour que je ne m'en apperçusse pas. Dès qu'elle les eut mis dans sa poche, elle nous rejoignit, après avoi fait deux ou trois tours de chambre.

« Hé bien, dit-elle en s'asseyant au » près de moi, la présence de M. votr » pere ne vous a-t-elle pas apporté l » calme que je n'ai pu vous donner » Vous paroissez content, & vous de » vez l'être, si les apparences ne son » pas trompeuses ». Je lui répondis que quelque tranquille que je fusse su plusieurs choses qui me regardoient uni quement, je ne pouvois l'être sur se propres intérêts. Vous ne me jugez pa sans doute digne de votre confiance repris-je, puisque vous avez refusé d me les remettre. « En voilà de reste » me dit-elle en m'interrompant, mai » vous vous trompez fort. Je ne pens » qu'à ménager ma gloire, en vous as » surant la fidélité de mon cœur. Que

» lieu avez-vous de vous plaindre » ? Je ne plains, répliquai-je, que vous trouviez mauvais que j'accorde ce que je ne dois pas refuser à la délicatesse de mon amour. « Dans les termes où nous sommes » ensemble, reprit-elle, pouvez-vous » en bonne foi vous servir des expres- » sions d'un novice de Cithere ? Croyez- » moi, n'usez point de ces sortes de » ménagemens pour vous conserver mon » cœur. Je vous charge seulement de » me conserver votre aimable personne, » vous n'aurez jamais de rival à crain- » dre. M'assurerai-je d'un retour égal » ? Oui, oui, je vous le jure, lui repartis-je en l'embrassant. Qui que ce soit, toute Beauté portant sceptre ou houlette, ne déposséderа jamais l'incomparable Ferdinande du cœur du fidele Ravanne. « J'y compte, dit-elle en me » disant adieu, & elles s'en allerent » avec une gaîté dont je ne pouvois pé- » nétrer la cause ».

Un moment après qu'elles furent sor-

ties, le Chevalier entra fort rêveur, & tout occupé de la ſcene qui s'étoit paſſée dans l'appartement de nos filles. Je ne ſai, me dit-il, quel eſt le deſſein de nos Demoiſelles. Je ne comprends rien aux ſentimens qu'elles nous ont étalés avec tant de préciſion. Qu'en penſes-tu, toi-même? reprit-il. Ma foi, lui dis-je, mon cher, je ſuis auſſi-bien que toi au bout de mon latin. Tout ce que je puis comprendre, c'eſt qu'elles ne veulent abſolument pas que nous nous expoſions. Car de quelque façon que la choſe tournât, ce ſeroit toujours à notre déſavantage. Il eſt vrai que ſi notre combat ſe décidoit en notre faveur, nous ſerions bien chez nous en lieu de ſûreté : mais la Princeſſe étant choquée, y a-t-il lieu de douter que le Régent ne le fût peut-être plus qu'elle ? notre ſituation n'en ſeroit pas certainement meilleure. Au bout du compte, nous partons après-demain ; il me ſemble que nous quitterons la Lorraine avec plus d'agrément,

uand nous emporterons l'eſtime de la
incesſe. J'en conviens, reprit-il; mais
eſt bien dur d'abandonner ainſi le
amp de bataille à un lâche coquin.
ui nous répondra que nous ne ſerons
s nous-mêmes regardés dans Paris
mme des lâches? J'arrêtai toutes ſes
flexions, quelque plauſibles qu'elles
ſſent, en lui diſant que la réputation
ue nous y avions, rendroit tout le
onde ſourd au bruit que l'indiſcrete
nommée s'aviſeroit d'y répandre. « Soit
fait comme il eſt requis », dit-il en ſe
vant; ne penſons donc plus qu'à di-
ertir ton pere, & à lui cacher l'inſulte
ui a été faite à ſa fille & à ſa niece.
Ià, par ma foi, dis-je, ſi le bon hom-
ne en avoit le moindre vent, tout vieux
u'il eſt, il ne conſulteroit que ſon cou-
age pour en tirer une prompte ven-
geance.

Nous prîmes donc le parti d'étouffer
es juſtes reſſentimens que nous en
vions, & le deſſein de divertir mon

pere, prévalut ſur celui que nous avion formé contre le Comte de R... Quan à la Marquiſe d'A... nous nous fîme tous un principe de l'honorer d'un ſou verain mépris. On ne penſa plus qu' diſpoſer toutes choſes pour notre départ & à ſubſtituer aux plaiſirs de la Cou de Lorraine, ceux de la campagne, qu nous nous propoſions de goûter avec no voiſins.

Comme nous avions paſſé une parti de la nuit à table, nous nous levâme aſſez tard. Je fus le premier debou Ayant ouvert ma fenêtre, je vis d'aſſe loin deux Demoiſelles ſe donnant le bra la tête enveloppée dans une coëffe. Elle m'avoient tout l'air de Ferdinande & d ma ſœur. Je deſcendis au plus vîte pou les reconnoître; mais dès que je fus dan la rue, je les perdis de vue. Je cour tout de ſuite à leur appartement, & n les y trouvant pas, j'eus lieu de croi que je ne m'étois pas trompé. J'entra dans celui de mon beau-frere pour m'e

former. On ne put m'en donner d'au-
e nouvelle, ſinon que Ferdinande avoit
t le ſoir qu'elle ſortiroit le matin pour
cheter certaines babioles, qu'elle vou-
it diſtribuer à de jeunes Demoiſelles
e notre campagne.

C'en fut aſſez pour ſuſpendre les pe-
tes alarmes qui s'étoient élevées dans
on cœur. Cependant je ne laiſſai pas
e courir les rues pour tâcher de les ren-
ontrer. J'eus beau faire, je ne pus ja-
ais les voir. Mille réflexions qui s'en-
echoquoient, me roulerent dans la
ervelle ſans pouvoir en fixer aucune,
moins encore découvrir le motif qui
ur avoit fait quitter le lit ſi matin. Un
alet de pied de la Princeſſe, que je
ouvai dans mon chemin, me dit les
voir vues ſe promener dans le parc avec
Comte de R... Qu'on juge s'il en
alloit tant pour me faire naître de la
loufie. Un Amant moins délicat que
noi n'auroit pu s'empêcher d'en pren-
lre dans un cas pareil.

Je courus éveiller mon ami, pour l
faire part de ces nouvelles. Il ne fall
pas le ſecouer pour le faire lever. Il f
habillé dans le moment, & nous no
en allâmes galopper le parc à deſſein d
les chercher. Toute notre vengeanc
s'étant enflammée, nous étions dans
deſſein de la ſatisfaire, ſi nous rencon
trions le Comte avec elles. Après avo
fureté tout le parc ſans avoir trou
perſonne, nous prîmes le chemin
l'appartement de nos Dames. Nous n'e
étions qu'à cent pas, que nous rencon
trâmes mon pere, qui nous dit avo
reçu la viſite des deux Demoiſelles q
nous cherchions, & qu'elles l'avoie
quitté pour s'en aller à la Meſſe.

Ce que nous apprenions ramena
calme dans nos cœurs. Nous crûmes qu
le valet de pied s'étoit mépris. Allo
voir, dis-je à mon ami, ſi à leur a
nous ne pourrons pas découvrir le
intrigue, ſuppoſé qu'il y en ait da
leur conduite. Nous arrivâmes à leu
appartemen

ppartement comme elles y entroient. Nous eûmes beau les étudier & tâcher e lire dans leurs yeux, nous n'y vîmes ien que de fort enjoué. Parbieu, Mesdames, leur dis-je, vous avez bon man *la puce à l'oreille!* Où Diable alliez-ous donc avec la rapidité des Biches? moins que d'être porté sur les aîles de amour, je ne puis comprendre qu'on ille si vîte. « Tout ce que vous dites est vrai, répondit Ferdinande, votre comparaison est juste, & vous avez deviné le motif qui nous donnoit l'agilité des Biches. Vous voyez bien, mon cher cousin, ajouta-t-elle, que nous ne cachons pas la vérité, quoiqu'il nous fût aisé de soutenir un mensonge. Oui, c'est l'amour qui nous guide; mais je vous laisse à deviner quels en sont les objets ».

Quels qu'ils puissent être, dit le Chealier d'un air sérieux, ce sont d'heureux mortels. « Hé bien, Monsieur, lui dit ma sœur, commencez donc à

» croire que vous n'êtes pas malheu
» reux ». Je le croirai quand il vou
plaira, lui répliqua-t-il. « Il y a long
» tems, reprit-elle, que vous deve:
» être convaincu qu'il me plaît. Pou
» moi, dit Ferdinande, je laisse croir
» tout ce qu'on veut, & je fais tout c
» que je puis pour qu'on croie juste »
On seroit donc bien niais de s'y m
prendre, dis-je à mon tour. « Je vo
» l'avoue, répliqua-t-elle ; il n'y auro
» pas seulement de la niaiserie, ma
» une stupide insensibilité ».

Enfin, je ne sai comment la matin
s'écoula, mais il ne nous fut pas possib
de trouver à placer un mot du Com
de R.... ni de son insulte. Il sembl
que l'éponge eût été passée sur un suj
qui me paroissoit intéresser si fort le
gloire & notre amour. Ce ne fure
que des discours coupés, des entretie
peu suivis. On alloit, on venoit, so
prétexte de disposer toutes choses po
notre départ. Elles nous congédiere

même, nous diſant d'aller ramaſſer nos hardes & de faire nos malles, tandis qu'elles s'occuperoient à arranger leurs nippes dans leurs coffres.

Le Chevalier & moi nous prîmes le parti d'aller nous promener au parc, pour y ronger notre frein. Je n'euſſe jamais cru que ces deux filles euſſent été capables de nous déſorienter, & nous faire ſi fort perdre la bouſſole ſur leurs démarches. Cependant nous donnâmes nos ordres pour que tout fût prêt dès le ſoir, afin que rien ne nous retardât, quand nous ſerions le lendemain ſur le point de partir. Cette précaution n'eût pas été priſe plus à propos, quand elle auroit été concertée avec nos Demoiſelles, elles ſeconderent leur deſſein de leur mieux.

En ſortant de table, mon pere me propoſa d'aller voir la Princeſſe à l'iſſue de ſon dîné, pour la remercier des bontés dont elle m'avoit donné tant de preuves. Le Chevalier, qui en avoit auſſi

été l'objet, ſouhaita de nous y accompagner. A peine fûmes nous annoncés à Son Alteſſe, qu'elle nous donna l'audience du monde la plus gracieuſe. Elle nous retint long-tems auprès d'elle. Et avant que nous priſſions congé, elle me chargea de lui écrire tous les mois une eſpece de *Mercure* de la Cour, où je ne devois pas manquer d'inſérer toutes les *aventures du Palais Royal, ſans oublier la moindre démarche du Régent*; & je ſentois bien que c'étoit ce qui l'intéreſſoit le plus.

Je lui promis de ſatisfaire ſes deſirs. « J'y compte, dit-elle ; mais écris-moi » ajouta-t-elle, de ton ſtyle cavalier » & avec la même franchiſe dont tu » me parles. » Ma foi, Madame, lui répondis-je, fuſſiez-vous cent mille fois Princeſſe, Votre Alteſſe ne ſauroit me réduire à me contrefaire ; je ne parle jamais que comme je penſe. « C'eſt fort » bien, reprit-elle ; il ne s'agit plus que » de ſavoir l'art de bien penſer. » Je

étudie tous les jours, repartis-je; j'y emloie la moitié de mon tems ; faſſe le iel que ce ne ſoit pas un tems perdu! Je le ſouhaite, dit-elle en nous ſouhaitant un bon voyage. »

Mon pere, qui fut charmé d'avoir ntendu la Princeſſe me parler avec tant e bonté, ne put attendre plus long:ms à me marquer ſa joie. A peine Son lteſſe eut diſparu, que le bon homme plla ſon viſage contre le mien, & le aigna de ſes larmes. Le Ciel ſoit béni, ie dit-il, je viens d'avoir une conſotion à laquelle je ne me ſerois attendu e ma vie. Je mourrois content, ajou-t-il, ſi j'oſſois m'aſſurer que vous e vous rendrez jamais indigne des ontés qu'ont pour vous de ſi puiſſans rotecteurs. Je l'aſſurai de mon mieux ue je ſerois attentif à m'en rendre digne e plus en plus ; & que ſi je n'étois pas eureux de ce côté-là, ce ne ſeroit pas ıa faute.

Nous ne penſâmes plus qu'à mettre les

dernieres dispositions à notre départ, qui étoit fixé au point du jour du lendemain Comme nous n'avions lié aucune sociét particuliere à la Cour, ni en Ville, nou n'eûmes pas besoin de beaucoup de tem pour faire nos adieux. Nous nous pro posions seulement, le Chevalier & moi de voir les femmes de deux Officier qui servoient dans les Troupes de France lorsque Ferdinande & ma sœur nous jo gnirent, comme nous quittions mon pe pour aller faire ces deux visites. No ne les avions jamais vues d'un si bea coloris. Les robes les plus vermeill auroient paru pâles en comparaison leur visage. J'y remarquai cependa une altération qui marquoit celle de leu cœurs.

Mon étonnement fut des plus grand lorsque Ferdinande me dit pour tout co pliment en me présentant deux pistol de poche, que je reconnus d'abord êt à moi, « qu'elle venoit de faire usa » de mes propres armes, & qu'elle n'

» voit pas voulu en employer d'autres
» pour ſe venger, afin que j'euſſe en
» quelque façon part à ſa vengeance.
» Je viens, reprit-elle, de tuer le Comte
» de R...... de laver dans ſon ſang
» l'inſulte qu'il a faite à nos perſonnes,
» à notre gloire, & à votre amour, &
» de vous prouver que le nôtre eſt ten-
» dre, fidele, & conſtant. »

Ciel! nous écriâmes-nous comme de concert le Chevalier & moi, vous avez tué le Comte! & ne ſachant que dire de plus, nous gardâmes le ſilence. «Oui, » dit ma ſœur, il eſt couché ſur la pouſ-
» ſiere. C'étoit de nos mains ſeulement
» qu'il méritoit de périr, pour apprendre
» à tous les hommes qu'on ne ravit point
» les cœurs, qu'on ne fait point violence
» aux perſonnes qu'on aime ſans retour,
» & qu'il faut attendre que les Dames
» ſe livrent elles-mêmes. Ferdinande,
» ajouta-t-elle, a tué le coquin: & ſi
» ſon coup eût manqué, le mien auroit
» porté à coup sûr. »

Nous les écoutâmes, tout ſtupéfaits, ſans leur pouvoir répondre. « Il faut, » Meſſieurs, reprit Ferdinande, que notre » procédé ſoit bien juſte, puiſque vous » n'y trouvez pas à redire. Nous regar- » dons avec raiſon votre ſilence, comme » un applaudiſſement que vous donnez » à notre courage. N'en parlons plus, » mais penſons à la retraite. Nous avons » tout le tems qu'il nous faut pour être » en sûreté, avant qu'on ait trouvé le » cadavre. Il eſt dans une eſpece de » taillis derriere le parc, que perſonne » ne fréquente. C'eſt-là, ajouta-t-elle, » où il m'avoit donné rendez-vous; j'ai » été auſſi exacte que lui, & je n'ai » manqué ni le lieu ni l'heure. »

Après cela, elle nous quitta bruſquement, & s'en alla avec ma ſœur pour faire porter inceſſamment leurs coffres avec les nôtres. Je priai le Chevalier de les ſuivre, tandis que j'irois prévenir mon pere, non du coup de Ferdinande, mais d'une autre affaire que je mettrois

ır le compte de mon ami. Je trouvai ıon pere endormi dans un fauteuil, : n'ayant pas balancé à l'éveiller, je ıi fis entendre qu'il falloit partir ſans élai, pour prévenir une affaire d'honeur que le Chevalier auroit infailliblenent avec un Officier de la Cour de .orraine, ſi nous paſſions la nuit dans ı ville. L'hiſtoire que je lui fis étoit naturelle, que mon ſage pere louant ıa prudence, ſe donna tous les mouemens pour hâter notre départ. Il étoit enu dans le carroſſe d'une Dame de os voiſines, & il y avoit juſtement uatre places. Les Demoiſelles arrivant .vec mon beau-frere, ſa femme & le Chevalier, trouverent les chevaux au arroſſe & y monterent avec mon pere. .e Gentilhomme, qui l'avoit accomagné, & mon beau-frere, ne partirent u'avec nous. Le cocher fouetta, avec rdre de les mener bon train. La Trompe, ue j'avois envoyé chercher des cheaux de poſte, ne ſe fit pas attendre,

& nous partimes tout de ſuite. Le Che valier me fit un grand plaiſir de me dir qu'il avoit prévenu nos Demoiſelles & que j'avois inventé un prétexte ſpe cieux pour que mon pere précipitât notr départ.

Ayant le carroſſe à demi-lieue de l ville, nous nous préſentâmes aux po tieres, afin de prévenir toute inquie tude. Je ſuis bien-aiſe de vous voir, nou dit mon pere, car votre retardemer commençoit à m'inquiéter. Je lui di que nous ne ferions point mal de pren dre le grand chemin de Verdun, qu étoit droit, bien pavé, & bordé preſqu par-tout de cabarets & de villages où nous pourrions nous arrêter quan il nous plairoit. Il applaudit à mo avis. Il étoit effectivement le plus sû & le plus propre à voyager de nui Mais ce n'étoit pas là ma principal vue : c'étoit préciſément parce que nou n'avions que deux poſtes à faire pou ſortir des États du Duc de Lorraine

t qu'il y avoit ſur la frontiere en France
n gros cabaret, où nous pourrions
ous repoſer tranquillement une bonne
artie de la nuit. Le cocher, ſuivant
ette déciſion, enfila au premier car-
efour la chauſſée que je lui montrai,
n lui renouvellant l'ordre d'aller le
eilleur train, dût-il fatiguer les che-
aux, juſqu'à l'endroit que je lui nom-
ai. Repoſez-vous ſur moi, me dit-il,
Monſieur, nous irons vîte, puiſque nous
'allons pas plus loin. Je rejoignis ma
roupe, & nous quittâmes la compa-
nie pour former une eſpece d'arriere
arde à cent pas du carroſſe.

La nuit étoit déja entiérement obſ-
ure. Nous en fûmes d'autant plus aiſes,
u'elle nous déroboit à la vue des en-
roits par où nous paſſions, & que nous
encontrerions moins de voyageurs.
Nous nous entretînmes pendant la route
e l'action de nos Demoiſelles, dont
ous admirâmes le courage, qui ſe
rouve rarement dans leur ſexe. Mon

ami me dit, ſans pouvoir être entend
des deux autres qui étoient dix pas de
vant nous, que Ferdinande & ma ſœu
étoient réſolues de ſe brouiller ſans re
tour avec nous, ſi nous avions entrepr
de rompre leurs meſures; & qu'en ſ
vengeant, du même coup elles avoien
voulu nous donner des preuves d'u
amour auſſi fidele que ſincere; qu'elle
avoient même ajouté, qu'elles feroien
mortes de chagrin, ſi nous avions ha
ſardé de nous battre avec le Comte
avec ſon neveu, parce que nous ne po
vions exécuter ce deſſein ſans riſqu
nos vies, & par conſéquent toute le
félicité; au lieu que n'étant pas obligé
à certaines regles de l'honneur, elles
riſquoient rien. C'eſt, dit-il, tout ce q
j'ai eu le tems d'apprendre. Le reſte
l'hiſtoire nous eſt réſervé pour la pr
miere occaſion où elles auront la liber
de nous entretenir.

Nous fîmes notre route le plus he
reuſement du monde, malgré la plu
q

ui nous accompagna juſqu'au gîte. Nous y arrivâmes après trois heures de narche. Je trouvai le moment, en aiant Ferdinande à deſcendre du caroſſe, e lui dire que nous étions en France, & qu'elle étoit à l'abri de toute pourſuite. « Je vous aſſure, dit-elle, que j'ai » exécuté mon deſſein avec tant de confiance, que je ne ſuis point du tout embarraſſée des ſuites qu'elle pourroit avoir : mon amour & ma gloire, étoient mes ſeuls garants ».

Tout le monde s'étant trouvé de belle humeur en entrant dans l'auberge, chacun avoua avoir grande appétit. Le Chevalier ſe chargea d'ordonner le ſoupé, & tandis qu'il en faiſoit la diſpoſition avec le cuiſinier, nous nous amuſâmes à raconter les divertiſſemens du Carnaval de la Cour de Lorraine. A entendre parler & rire nous Demoiſelles, il étoit aiſé de juger qu'elles ne ſe repentoient point du coup qu'elles venoient de faire. L'eſpérance qu'elles avoient d'être

pleinement justifiées dans nos esprits d
n'avoir eu aucune complaisance pour nc
rivaux, leur causoit un plaisir marqu
dans toutes leurs manieres. Ferdinand
me donnoit à tout moment des cou
d'œil, qui ne tendoient qu'à m'en do
ner des preuves; ils me disoient éloquen
ment tout ce que sa bouche auroit p
m'énoncer de plus tendre; & mes yeu
lui répondoient d'une maniere à lui fai
comprendre que je n'y étois ni sour
ni insensible.

Le soupé étant servi, tout le monde
fit honneur; on mangea avec un appé
charmant; la gaîté fut le plus piqua
assaisonnement des mets qui nous fure
servis. Mon bon homme de pere y pa
son écot par cent jolis mots qu'ils plaç
très-à-propos; il sembloit qu'il remon
au période de sa plus verte jeunesse. I
bien, mes enfans, nous dit-il à la fin
soupé, qui ne laissa pas que d'être lon
vous sentez-vous assez éveillés pour co
tinuer notre route? Il eut à peine parl

ue nous applaudîmes tous d'une voix à
on deſſein.

On fit monter le cocher, pour lui demander s'il pourroit bien réſiſter au ſommeil, & nous mener ſurement à trois lieues de l'endroit où nous étions. Il nous répondit qu'on pouvoit compter ſur lui. Je n'en voulus pas ſavoir davantage, pour aller ordonner les chevaux de poſte dont nous avions beſoin. Le cocher ſe trouva prêt quand ils nous furent amenés. La poſte étoit juſtement à vingt pas de notre auberge. Tout eſt prêt, dis-je en rejoignant la compagnie. Partons, dit mon pere; je veux vous mener chez un Gentilhomme de mes amis où nous irons déjeûner; nos chevaux y repoſeront trois heures, & nous aurons aſſez de tems pour arriver au logis avant soleil couché. Ce projet redoubla notre belle humeur; & pendant le reſte de la route, on ne parla de rien de ſiniſtre.

Nous étions ſi ſurpris, le Chevalier & moi, de la bonne contenance de nos

Demoiſelles, que nous eûmes la curioſité d'examiner ſi elles ſe ſoutiendroient Nous voltigions continuellement aux portieres du caroſſe, nous étudiyons leurs yeux, leurs manieres, leurs diſ cours, & nous les trouvions toujour égales. Parbieu, me dit le Chevalie avec étonnement, je ne les aurois jamai cru capables d'un pareil héroïſme! Oi voit bien, lui dis-je, que l'Amour n'eſ pas moins habile que Mars à former de Héros. Je le comprens maintenant, ré pliqua-t-il, mais je ne l'aurois jamai conçu.

Notre cocher fit ſi grande diligence qu'en moins de trois heures nous fûme rendus chez le Marquis de B.... Il fu moit ſa pipe à la fenêtre quand nous en trâmes dans le cour du château. Ma foi ma vieille guerre, lui dit mon pere, vous amene bonne compagnie & gei de grand appétit. Il deſcendit, & noi reçut à bras ouverts. Vous arrivez à pro pos, nous dit-il; vous vous trouverez

a diſſection d'un ſanglier, qui va ſe faire dès que deux de mes voiſins que j'attends ſeront arrivés ; & après avoir fait mille politeſſes aux Dames, il les introduiſit dans l'appartement de la Marquiſe, qui les careſſa de ſon mieux. On leur offrit des lits ; mais elles répondirent d'un air franc & libre, qu'elles avoient plus d'envie de déjeûner que de dormir. Elle ſe leva pour leur faire compagnie, & nous allâmes avec le Marquis voir dépecer le monſtrueux ſanglier qu'on avoit pris depuis deux jours. Les Gentilshommes du voiſinage qui avoient été de la chaſſe, étoient gens de bonne façon, & encore de meilleure humeur. Nous paſſâmes agréablement trois heures dans cette maiſon, d'où nous partîmes après avoir bien déjeûné, & régalé la Marquiſe du récit du Carnaval de Nanci.

Quelque agrément que nous euſſions trouvé à la Cour de Lorraine, il n'y eut perſonne de la compagnie qui ne reſpirât un air de liberté en arrivant au logis.

De nouveaux plaiſirs ſe ſuccédoient ſan ceſſe, avec un délicieux enchaînement L'amour s'y donna carriere, & prit u libre eſſor, & bien plus tranquille qu'i ne l'avoit eu à Nanci. Dès qu'on eu appris mon retour, la compagnie d nos voiſins ſe renouvelloit chaque jou au logis, ſans que notre liberté ſouffrî aucune contrainte. Je me prêtois ſi à pro pos aux Dames & aux Cavaliers, que j me trouvois toujours libre; & ne met tant jamais Ferdinande ni ma ſœur d'au cune des parties de jeu que j'avois ſoi de lier, elles n'étoient pas moins libre que le Chevalier & moi, & nous met tions cette liberté à profit.

A la faveur de ces heureuſes diſpo ſitions, il nous fut facile de nous dé rober tous quatre, ſans que notre ab ſence ſe fît remarquer. Nous avion laiſſé pluſieurs Cavaliers à table, j'avoi enfilé les autres au jeu pour faire l partie des Dames, & tout étant ainſ réglé, je ſuivis nos Demoiſelles & mo

ami, qui étoient disparus insensiblement les uns après les autres sans aucune affectation.

Comme nous traversions le grand chemin de Lorraine pour aller joindre un vallon où le soleil se faisoit agréablement sentir, il passa deux Cavaliers, qui nous ayant salués très-poliment, me donnerent lieu de les aborder & de leur demander des nouvelles. Ma compagnie suivit d'assez près pour nous entendre. Un des Cavaliers me répondit, qu'il n'y avoit en Lorraine aucune nouvelle qui intéressât le Public, mais qu'il avoit appris en passant par Nanci, que le Comte de R.... avoit été cruellement blessé, sans qu'il eût jamais voulu avouer de qui il avoit reçu le coup. Apparemment, leur dis-je, Messieurs, c'est la suite de quelque affaire d'honneur. Mais, repris-je, la blessure est-elle mortelle ? On dit que non, me répliqua-t-il. Et comme j'allois lui repartir, j'entendis Ferdinande dire bien haut sans aucun

ménagement : « Tant pis, tant pis ; i
» n'eſt pas digne de vivre ».

Je fus ſi déconcerté, que les parole
me rentrerent dans le ventre. Heureu
ſement que les Cavaliers ne firent pa
bien des façons en nous quittant. Je leu
en ſus bon gré, & les en tins quitte
avec plaiſir.

Aſſurément, dis-je à Ferdinande en lu
redonnant le bras, vous êtes réſolue
chanter vous-même votre victoire, pen
dant que nous nous efforçons de l'enſe
velir dans le ſilence. « Pourquoi me tai
» rois-je ? me dit-elle ; pourquoi cache
» rois-je ma vengeance, puiſque le lâch
» a bien oſé m'offenſer à la face du Ci
» & de la Terre » ? Mais en ſerez-vou
mieux vengée, repris-je, en faiſant cl
quer votre fouet ? « Oui, ſans doute, m
» repartit-elle ; je n'ai pas fait un cou
» d'étourdie dont je doive rougir ; &
» j'ai eu du plaiſir dans ma vengeance
» il ne m'eſt pas moins doux de me l
» rappeler : d'ailleurs, on ſait peut-êtr

déja qu'il m'a outragée : il faut donc que je publie que je l'ai puni de ſa lâcheté, afin qu'on ne doute pas de mon innocence ».

» Pour moi, dit ma ſœur, je ſuis du ſentiment de ma couſine, & je crois que nous ne devons perdre aucune occaſion de ſonner cette groſſe cloche». e penſerois aſſez comme ces Demoiſeles, dit le Chevalier, je ne vois pas que es ſuites en ſoient à craindre, dans auun ſens. Hà, par ma foi, me voilà bien ayé de mes avis, repris-je! Taiſez-vous norbieu petit Chevalier de Ravanne, ijoutai-je en badinant; viſitez bien les ırchives de Cithere; feuilletez-en bien e *Code* & le *Digeſte*, avant de prendre place dans le Barreau de cette tendre Cour. Ferdinande affectant un air ſérieux : *Que j'aime*, dit-elle, *qu'on ſe rende ainſi juſtice*.

Ce badinage nous conduiſit inſenſiblement à l'endroit où nous allions nous repoſer; il me tardoit d'y être; j'avois

ménagé ce moment, pour entendre d
Ferdinande elle-même tout le récit d
cette héroïque aventure. Elle fut aſſe
complaiſante pour ne ſe faire pas long
tems prier. Elle ne doutoit pas que j
n'euſſe une impatiente curioſité de l'ap
prendre; peut-être auſſi ne me trompoi
je pas, en penſant que ſon amour n'éto
pas moins impatient de me la raconte

M. le Chevalier, dit-elle en regar
dant mon ami, n'a pas ſans doute oubli
ce que je lui dis avant de partir de Nar
ci, au ſujet du principal motif qui nou
a engagées à punir le lâche qui nous
offenſées, ſans que nous l'ayons jama
regardé qu'avec une extrême indiffé
rence : c'eſt vous, Meſſieurs, que nou
voulions ménager uniquement.

Un moment avant de ſortir du Bal
le Comte, de qui je ne me ſerois jama
défiée, trouva, par je ne ſais quelle fa
talité, le moment de me parler. Le Car
naval finit, me dit-il; mais continuons
le en ſortant d'ici : mon neveu qui a ſo

ppartement dans le château, y doit régaler trois Demoiselles, il faut absolument que vous soyez de la partie : le voici qu'il vient vous en prier. Il nous accosta à cet effet, & nous pria de si bonne grace, que nous n'aurions jamais pensé qu'il y entendît finesse.

Ils vinrent donc nous prendre au logis, d'où nous sortîmes si furtivement, qu'il étoit impossible de s'en appercevoir. Mais malheureusement nos chers voisins qui étoient couchés dans la chambre à côté de la nôtre, nous entendirent. Nous voyant découvertes, nous n'aurions pas sans doute persisté dans notre dessein. Quoi qu'il en soit, nous montâmes dans le carosse du Comte avec la derniere confiance. Ils tâcherent de nous amuser par des contes, afin que nous ne nous apperçussions pas de la trahison. Mais malgré le train où nous étions de rire, & d'écouter tout ce qui pouvoit nous y exciter, je pensai qu'il y avoit long-tems que nous étions en chemin, & que nous

devions être rendus à l'appartement o l'on feignoit de nous conduire. Nou n'en demeurions pas fort loin, bien qu': fût à l'extrémité du jardin dans un corp de logis du vieux château. Il ne s'agissoi que de faire le tour du Palais & de murs du jardin.

Ma cousine m'ayant touchée deux o trois fois du pied, me fit comprendr qu'elle s'appercevoit bien de la tricheri Pour seconder son intention, je dis a Comte, qu'assurément il ne nous me noit pas chez M. son neveu, & qu' me paroissoit que nous étions déja fo loin hors de la Ville. Il me répondit fo ingénûment que nous en étions éloign d'une lieue, & nous exhorta en mêm tems à nous tranquilliser. Ce n'est pa chez mon neveu, dit-il, que je vou mene, c'est chez moi que je veux avo l'honneur de finir le Carnaval avec vous nous sommes partie quarrée, c'est a tant qu'il en faut pour passer agréable ment le tems. Je lui repartis, qu'il s'

prenoi

›renoit très-mal pour nous procurer du ›laifir, & qu'il ne devoit pas s'en pronettre en notre compagnie, en en ufant .vec nous de la forte. Apprenez, ajouai-je d'un ton fier, que nous fommes)emoifelles, & que nous appartenons gens qui pourront bien vous faire re›entir de votre infolente témérité : & fi 'ous ne nous ramenez tout de fuite en 'ille, vous devez vous attendre à toute 'étendue de notre courroux.

Il répliqua qu'il n'auroit pas cru que ıous priffions fi férieufement une entre›rife qu'il traitoit de piece de Carnaval, z dont il avoit formé le deffein fans ›enfer au crime; mais que nous étions rop près de fon château pour ne nous y ›as rafraîchir, & nous repofer jufqu'au endemain; qu'il promettoit de nous ranener faines & fauves où il nous avoit ›rifes; & qu'enfin nous ne devions avoir ıucune inquiétude au fujet de nos pa'ens, puifqu'il avoit donné des ordres

pour qu'ils fussent informés de notre partie au petit point du jour.

Tous vos discours sont inutiles & frivoles, lui repartis-je, & nous n'y ajoutons aucune foi. Nous sommes entre vos mains, jusqu'à ce que quelqu'un nous en arrache, ou que vous nous relâchiez. Mais prenez garde de vous oublier, & ménagez vos discours & vos manieres, si vous voulez éviter un éclat qui ne pourroit que vous être funeste. Ce discours lui fit faire quelques réflexions. L'effet qu'elles eurent, fut la parole d'honneur qu'il nous donna que nous serions chez lui en toute sureté. Nous y arrivâmes enfin. Nous y fûmes traitées avec la derniere politesse. Nous ne pûmes même nous dispenser d'y prendre quelques rafraîchissemens, & même de nous reposer sur un lit sans nous déshabiller.

Mais voici la noirceur de leur dessein, qu'il ne nous fut pas mal aisé de connoître. Le Comte nous avoit fait préparer deux lits dans la même chambre;

l vint nous y conduire, accompagné de ſon neveu, qui donnoit la main à ma couſine, qui étoit ſans doute la proie que ſon oncle lui avoit deſtinée. Un inſtant après que nous y fûmes entrées, ils prirent congé, & ſe retirerent pour nous laiſſer en liberté.

Nous nous entreregardions dans un triſte ſilence, ma couſine & moi, également ſurpriſes de notre aventure. Elle nous parut en ce moment beaucoup plus équivoque que nous ne l'avions penſé. Que faire ? lui dis-je enfin, ma chere couſine ; il n'eſt plus tems d'éviter le danger, nous y ſommes engagées ; il eſt queſtion de nous y ſoutenir avec courage, & d'en ſortir avec honneur. Je vois, me répondit-elle, que c'eſt l'unique parti que nous ayons à prendre.

Nous le prîmes bien vîte, & nous remarquâmes, en examinant la porte par où nous étions entrées, que nous ne pouvions nous renfermer, & qu'on en avoit enlevé tout fraîchement les ver-

roux : nous en avions effectivement entendu le bruit, pendant que nous nous reposions dans la salle où nous fûmes introduites. Ce n'est pas tout. Le Comte ayant prévu que nous pourrions bien barricader la porte dans quelque chambre qu'il nous eût donnée, il avoit choisi celle-là, où il y avoit encore deux fausses portes que la tapisserie couvroit avec beaucoup d'artifice. Mais nous nous apperçûmes qu'elle avoit été détendue, & lâchée d'une maniere à pouvoir être levée fort aisément. Nous la levâmes nous trouvâmes la porte, & entendîme enlever les verroux, comme de la pre miere.

Toutes ces circonstances étoient plu que suffisantes pour nous prouver le mau vais dessein de ces lâches coquins. Nou en frémîmes, & la rougeur qui nous en flamma le visage, nous fut une preuv réciproque que nous craignions le dan ger. Nous nous mîmes à frapper d toutes nos forces, pour être plutôt en

tendues. On nous entendit en effet, & une femme, qui avoit l'air d'être la concierge du château, vint auſſi-tôt nous demander ſi nous avions beſoin de quelque choſe. Je lui dis de prier le Comte de venir. Elle n'y manqua pas, & le Comte ne ſe fit pas attendre. Il vint avec ſon neveu; mais il ne nous parut pas qu'il ſe doutât du motif qui nous le faiſoit appeler.

En vérité, Monſieur, lui dis-je lorſqu'il fut entré, vous me permettrez de vous dire que vos manieres répondent peu à votre naiſſance. Penſez-vous bien à l'injure que vous vous faites à vous-même, en traitant auſſi indignement des Demoiſelles, dont le ſang eſt auſſi noble que le vôtre? De quoi vous plaignez-vous donc? répondit-il. Vous manque-t-il quelque choſe dans votre appartement, ou vous y a-t-on fait quelque inſulte? Hé quoi, repartis-je! n'eſt-ce pas nous en faire des plus inouies, que de nous donner un appartement où nous

ne ſommes pas en sûreté ? Comment pallierez-vous le mauvais deſſein que vous avez ſur nous, après avoir fait arracher les verroux des portes de cette chambre où nous en avons heureuſement découvert deux, que la tapiſſerie couvroit ? Fi, fi, Monſieur ; ſi vous avez formé le deſſein de faire violence à notre vertu, vous dérogez indignement à celles de vos ancêtres, & vous attentez à leur gloire, en flétriſſant votre front par une action auſſi lâche que celle que vous méditez. Au reſte, ſachez, lui dis-je d'un ton fier, que nous ferons un éclat dont la Lorraine & les Provinces voiſines retentiront à votre confuſion, & que vous nous arracherez la vie plutôt que d'obtenir de nous la plus petite faveur.

Cette fermeté l'étonna. Il pâlit & rougit preſque à la fois, & il nous laiſſa penſer qu'il étoit fort embarraſſé de nous répondre. Nous n'eûmes pas de peine à comprendre qu'il ſe repentoit déja de ſon entrepriſe. Ayant néanmoins

epris ſes eſprits, il nous dit, après avoir onné le meilleur ſens qu'il put aux choes que je lui reprochois, qu'il alloit ous conduire dans pluſieurs appartenens, & que nous n'avions qu'à choiſir elui qui nous conviendroit.

La deuxieme chambre qu'il nous nontra, fut de notre goût. Elle étoit etite à la vérité, mais elle étoit ſûre. Elle ſe fermoit en dedans d'une maniere à ne pouvoir être ouverte ſans être enfoncée. Celle-ci, lui dis-je, Monſieur, eſt de notre goût; nous y paſſerons la nuit tranquillement, ſi vous nous e permettez, & ſi vous vous déſiſtez du deſſein d'y troubler notre repos.

Je ſuis charmé, répliqua-t-il, que vous vous y trouviez bien; il ne tiendroit pas à moi que vous n'y paſſaſſiez la nuit plus agréablement. Mais puiſque vous refuſez nos cœurs & notre compagnie, je vous prouverai que je ſais autant obſerver les loix de la politeſſe & de l'hoſpitalité, que vous violez

les douces & tendres loix de l'amour, qui banniſſent une ſi étrange ſévérité.

Vous ſerez autoriſés à nous faire ces reproches, repris-je, Meſſieurs, quand après vous avoir donné nos cœurs, nous vous refuſerons ce que l'amour veut bien qu'on accorde en ce cas. Attendez du tems & de vos ſoins que nous vous mettions au nombre de nos Amans, & nous vous forcerons à avouer, que bien loin d'être cruelles, nous ſavons diſtribuer à propos les récompenſes dues à un tendre & fidele amour. C'eſt, ajoutai-je, tout ce que vous avez juſqu'à préſent à eſpérer de plus gracieux; c'en eſt peut-être beaucoup plus que nous ne devrions vous accorder. Nous vous ſouhaitons le bon ſoir; il eſt tems que nous nous repoſions, pour rendre à nos eſprits & à nos cœurs, le calme que vos manieres ſuſpectes en ont chaſſé.

Ils ſe retirerent couverts de confuſion, & on n'oublia pas néanmoins de nous envoyer la concierge pour faire notre

t. Dès qu'elle l'eut mis en état, nous a priâmes de nous apporter deux chandelles, pour avoir de la lumiere dans a chambre pendant la nuit. Cette femne à qui il tardoit d'être dans ſon lit, evint très-promptement avec les chandelles, un pot d'eau, une bouteille de in, des verres, & elle ſe retira au plus îte.

Nous fermâmes notre porte aux veroux & à la ſerrure, dont nous avions nis la clef en dedans, & nous la barricadâmes encore avec la table, que nous chargeâmes de deux ou trois fauteuils rès-lourds, & d'un foyer de fer trèsnaſſif. Toutes ces ſûretés étant priſes, nous nous mîmes entre les draps, vêtues d'une partie de nos habits. Il y avoit toute apparence que nous dormirions peu. Nous ne penſions effectivement qu'à repoſer, & n'eſpérant pas que le ſommeil nous ſaisît, nous nous entretenions de notre aventure. Mais nous étions ſi fatiguées, que nous nous en-

dormîmes en parlant, & même bientôt après que nous fûmes couchées. Notre ſommeil fut ſi profond, que nous ne nous éveillâmes qu'à midi. Les Cavaliers ne l'interrompirent point, voulant ſans doute compenſer par cette complaiſance, les impoliteſſes qu'ils nous avoient faites.

Dès qu'ils nous entendirent remuer dans la chambre, ils vinrent nous ſouhaiter le bon jour, & nous demander ſi nous ſouhaitions prendre quelque choſe avant dîné. Nous leur répondîmes avec la même politeſſe, que nous eſpérions aller dîner à la ville. Ho parbieu, Meſdames, repartit le Comte, vous accepterez, s'il vous plaît, le dîné qui ſe prépare ici; car, quand vous partiriez tout-à-l'heure, vous n'arriveriez certainement à Nanci qu'à une heure indue pour dîner. Nous eûmes beau inſiſter pour notre départ, il fallut le différer juſqu'après le dîné, qui fut aſſez long.

Après qu'on eut ſervi le fruit, & ren-

oyé les domeſtiques, le Comte com-
ıença à s'étendre beaucoup ſur l'é-
reuve qu'ils avoient voulu faire de
otre vertu. Il rapporta toutes les cir-
onſtances de leur action à cet unique
n; & après nous avoir accablées d'é-
ɔges, il nous propoſa en ſatisfaction,
iſoit-il, de leur prétendu crime, de re-
evoir leur cœur & leur main. Je ne ſais
je ne rougis point à cette impudence;
ıais ayant jetté les yeux ſur ma cou-
ne, je lui vis un teint plus vif que de
écarlate.

Ce ſtratagême que je n'aurois ſu pré-
oir, me jetta dans un déſordre que j'eus
ien de la peine à cacher. M'étant néan-
noins remiſe aſſez vîte, je lui répondis
ruſquement, qu'il y avoit de l'effron-
erie d'oſer aſpirer à la poſſeſſion d'un
œur, après avoir marqué un mépris ſi
nſultant à la perſonne à qui on le de-
nandoit. Il rougit, & prenant encore
ın ton plus doux, il dit que ſi je regar-
lois ſon action dans le ſens qu'il l'avoit

faite, je n'y trouverois qu'un amou violent, qui ne lui avoit pas permis d faire des réflexions qui auroient pu l'ar rêter. Si vous appellez amour, repris-je ce qui n'eſt qu'une pure brutalité, vou nommez très-mal les choſes. N'en par lons plus, je vous prie, ajoutai-je; ca l'action eſt ſi noire, que vous ne pour riez jamais la blanchir; laiſſons au tem le ſoin d'y paſſer l'éponge; & pour com mencer à la réparer, ordonnez je vou prie qu'on nous ramene à la ville.

Ce diſcours le déconcerta; mais rom pant le ſilence qu'il lui avoit impoſé, nous pria d'oublier leur innocente té mérité. Le plus grand plaiſir, dit-il, qu je puiſſe recevoir de la vie, c'eſt de m donner vos paroles d'honneur, que vou tournerez cette aventure dans le ſen qu'elle a été formée. Vous l'avez priſ d'une façon toute oppoſée à nos deſ ſeins; nous n'avons jamais penſé qu' faire une partie de Carnaval; & ayan l'honneur de vous connoître fort en

jouées

ouées, je n'ai nullement douté que vous
ne lui donnassiez le même sens.

Après lui avoir fait comprendre que
plusieurs circonstances lui en donnoient
un très-ignominieux pour eux & plus
offensant pour nous, je lui promis de
tourner la chose comme il le souhaitoit,
& d'en imposer même jusques-là à
la Princesse, si elle me faisoit l'honneur
de m'en demander compte. Ma chere
cousine, aussi touchée que moi de l'état
repentant où ils paroissoient, ratifia par
sa parole d'honneur ce que je venois
de promettre, & promit elle-même de
s'y conformer.

Elle n'avoit pas achevé de parler,
qu'on vint remettre au Comte une
lettre de la part de Son Altesse. Il sortit
de table pour la lire, & il resta assez
long-tems dehors pous nous faire juger
qu'il en avoit besoin pour se remettre du
désordre qu'elle lui avoit causé. Il rentra
enfin, affectant beaucoup de sérénité.
Mais je n'en fus pas la dupe, & profitant

de ce moment que je crus favorable, je lui renouvellai mes inſtances pou notre retour.

Je vous ai prévenue, me dit-il : tou ſe diſpoſe pour vous ramener, non che: vous, mais dans l'appartement même d la Princeſſe, où j'eſpere que vous ſou tiendrez le caractere d'honneur don vous m'avez donné des preuves aux quelles je ne m'attendois pas. Quelqu rares qu'elles ſoient de cette eſpece & dans pareille occaſion, je pourrai e rendre par-tout un ſincere témoignag C'eſt du moins un avantage que je reti de l'action que vous trouvez ſi noire.

Telle eſt la ſcène qui ſe paſſa à tabl Nous partîmes dès que le caroſſe fi prêt; & ces Meſſieurs n'eurent pour no que des politeſſes très-délicates pendai toute la route. Le Marquis revint enco à la charge pour nous ſommer de not parole, quand nous fûmes à même d'e trer dans la ville. Nous la lui renouvel lâmes, & il parut content.

Nous n'avions pas lieu de l'être, ne ſachant comment vous prendriez cette affaire. Nous craignions que de quelque maniere vous la priſſiez, que vous n'en fuſſiez la victime. C'eſt ce qui m'a fait prendre le parti de vous venger, en me vengeant moi-même, ſans être expoſés ni vous ni nous à aucun ſiniſtre événement. J'étois contente de mon coup, croyant qu'il lui avoit ôté la vie, & mis par conſéquent dans l'impoſſibilité de ſe vanter de m'avoir eue en ſa puiſſance; mais ma ſatisfaction a pris fin, en apprenant qu'il pouvoit encore renouveller ſon impudence.

Quelques raiſons que nous lui alléguaſſions, le Chevalier & moi, pour lui faire ſentir que nous devions être bien-aiſes qu'elle ne l'eût point tué, nous ne pûmes jamais lui en faire goûter aucune. Nous eûmes beau lui faire entendre qu'elle étoit aſſez vengée, & qu'il n'oſeroit de la vie ſe vanter d'une action, qui dans aucun ſens ne pouvoit lui faire

honneur, & qui lui avoit coûté ſi cher; elle ne nous écouta ſeulement pas; elle ſe contenta de nous répondre d'un ton ferme, qu'elle penſoit bien autrement pour ſa gloire, que nous en faveur de notre amour.

De retour au logis, nous le trouvâmes plein de monde, qui y avoit été attiré par le bruit qui s'étoit répandu, que le Prévôt à la tête de quelques brigades ſe diſpoſoit à me venir prendre chez mon pere. Pluſieurs Gentilshommes de nos voiſins m'y vinrent offrir leurs bras & leurs armes. Je les remerciai, me contentant de leur dire que je n'avois rien à craindre, ſans leur donner néanmoins aucune connoiſſance de la grace que j'avois obtenue. Je ſentis bien que les parens du défunt étoient gens à obliger le Prévôt à faire cette démarche, s'imaginant me faire un affront ſanglant dans l'eſprit des gens de province.

Cependant je ne laiſſai pas de prendre mes précautions. Je convins même, avec

ıon pere & avec mes amis, de partir le
:ndemain pour Sainte-Ménehoud, qui
:oit mon tribunal naturel & ordinaire,
our y faire entériner ma grace. Mon
épart étant ainsi décidé, nous nous
ıîmes à table en bonne compagnie, à
essein de la tenir long-tems, & d'y va-
er les plaisirs. Mais à peine nous y
:ions-nous mis, qu'ils furent troublés
ar l'arrivée du Prévôt, à la tête de son
ıonde, qui demanda à parler à mon
ere.

Quatre de mes voisins, le Chevalier &
ıoi, nous courûmes d'abord aux armes,
: nous étant renfermés dans une chambre
ropre à la défense, nous résolûmes de
:ur résister jusqu'au dernier moment;
nais mon pere étant remonté, vint nous
oindre pour nous exhorter à mettre
ırmes bas. Notre premier feu s'étant
:vaporé, nous suivîmes ses sages con-
'eils. Mon affaire était bonne; je n'avois
:ien à craindre; il eût été fort impru-
dent d'une bonne affaire d'en faire une

mauvaise; nous prîmes donc tous le part de descendre. Le premier que je vis dan la troupe du Prévôt, étoit un Gentil homme, cousin-germain de celui qu j'avois tué. Sa présence m'ayant échauff la bile, je le regardai d'un œil mena çant, en joignant le Prévôt, qui me de manda fort poliment de lui remettre mo épée. Je l'ôtai & la lui donnai, en lu disant que je voyois dans sa troupe u visage qui me déplaisoit fort. Ce n'e pas ma faute, me dit le Prévôt; il m' suivi comme un espion, pour examine si je ferois mon devoir, & si je n'use rois point de connivence en votre fa veur.

Cette cérémonie faite, je priai le Pré vôt d'entrer & de se rafraîchir ave bonne compagnie, tandis que je m pourvoirois de ce qui m'étoit nécessair pour la route & pour mon séjour à Saint Ménehoud. Il ne fit aucune difficult d'accepter mes offres, après avoir di posé ses gens autour du logis, pour fair

voir à ſon eſpion qu'il prenoit toutes les précautions que lui preſcrivoit ſon devoir.

Cependant mon pere, qui étoit homme de main & de prévoyance, fit vîte ſeller trois chevaux. J'embraſſai les Dames, & je donnai mille baiſers à ma tendre Ferdinande. Etant monté à cheval & rangé auprès du Prévôt, le Chevalier & mon pere m'accompagnerent. Les quatre Gentilshommes qui étoient au logis, voulurent à toute force être de la partie. Il ſembloit que nous allions à une partie de plaiſir. La nuit étant fort obſcure, le Prévôt me demanda ſi j'étois d'humeur à marcher toute la nuit, ou ſi j'avois ſur la route quelque maiſon ou quelque cabaret où j'aurois envie d'attendre le jour. Il me donna le choix. Nous profitâmes de ſa politeſſe; & pour n'être à charge à perſonne avec une ſi groſſe troupe, je propoſai de nous arrêter à demi-lieue de l'endroit où nous étions dans une groſſe auberge à la poſte, dans un aſſez

gros village. Mon pere & le Chevalier, qui n'étoient pas moins piqués que moi du perſonnage du parent du mort, ayant pris les devans, furent arrêter tous les lits de cette auberge, & prirent les clefs de toutes les chambres; deſorte que ce maroufle n'en ayant point trouvé pour lui, il fut obligé d'en aller prendre une mauvaiſe aſſez loin dans le village. Le Prévôt ne le voyant plus quand nous fûmes entrés dans la cuiſine de l'auberge, ſe mit à ſourire, en nous diſant que ce Gentilhomme s'étoit aviſé de le ſuivre pour faire une très-mauvaiſe figure.

Quoique nous nous fuſſions mis à table au logis, nous n'en avions pas le ventre plus plein. On ordonna donc un bon ſoupé, qui nous fut promptement ſervi, & le vin ſe trouva ſi bon, que nous paſsâmes le reſte de la nuit à table. Les gens de l'auberge comprirent bien que le priſonnier avoit le cœur trop gai pour avoir quelque choſe à craindre. Effectivement, je fus d'une gaîté extraor-

inaire, &, jusqu'au Prévôt, la compagnie tâcha de m'imiter. L'espion ayant nvoyé pour examiner ce qui se passoit, n reçut un rapport qu'il eut de la peine croire. Il vint lui-même jusqu'à la porte e l'auberge, ayant entendu nos bacchaales, il en fut si estomaqué, que dès la ointe du jour il monta à cheval pour 'en retourner chez lui. Ne le voyant oint le lendemain, après avoir fait une eue : ha parbieu, Monsieur, dis-je au 'révôt, vous voilà délivré de votre spion, & moi de mon Chevalier de la riste figure! Il auroit mieux fait, dit e Prévôt, d'aller assassiner quelque lapin ans sa garenne, que d'être venu s'exposer aux nazardes de ses voisins & de toute na troupe. Tant il est vrai que pour rendre les intérêts de ses proches, on ie doit pas pour cela adopter leurs pasions : mais ce bon Gentilhomme n'avoit as appris à faire cette distinction; l'éducation ne lui avoit pas formé un juste liscernement.

Le reste de la route se fit aussi gaîmen
que nous l'avions commencée ; nous ar
rivâmes à Ste. Ménehoud, où mon per
s'étoit rendu avec le Chevalier deux heu
res avant nous, pour prévenir le Lieute
nant-Général de la Cour. Il avoit si bie
pourvu à tout, que je trouvai chez l
Géolier une chambre à deux lits tout
prête, & peu après y être entrés on nou
y servit un magnifique soupé, auquel l
Prévôt fut prié, avec mon Avocat & l
reste de ma compagnie.

Je parus le lendemain sur la sellette
la procédure me fut lue, après quoi o
me lut ma grace, & je me retirai. La po
litesse voulut que je séjournasse le surlen
demain, pour aller remercier mes Juge
J'employai la matinée à cette cérémoni
& celle de la table prit le reste de la jour
née & la meilleure partie de la nuit.

Tout étant fini, nous partîmes pou
retourner au logis, où nous célébrâme
une fête bacchique, avec son octave. C
fut un abord de toute la Noblesse de plu

: ſix lieues à la ronde. Il y parut même :s Gentilshommes, qui me croyant :rdu ſans reſſource, s'étoient déja éloi-ıés de nous pour ſe rapprocher de mes ınemis. Leur foibleſſe me tint lieu d'ex-ıſe valable. Je ne leur en témoignai pas . moindre apparence de reſſentiment. Il y eut que Ferdinande, qui ne pouvant ;gérer leur lâcheté, leur repartoit ſi bruſ-ıement quand ils lui parloient, qu'ils eurent plus d'envie de lui adreſſer la ırole.

Outre les plaiſirs communs, dont je ne :rdois pas une ſyllabe, je trouvois aſſez e tems pour avoir celui de la compagnie e mon adorable Maîtreſſe. Elle me re-ouvella cent fois ſa plus vive tendreſſe, : je ne fus pas en reſte pour le retour. Le :hevalier ne laiſſa pas non plus de tra-ailler à ſes affaires; il les avança même uſqu'au point où il aſpiroit. Il aimoit ma œur; & il ſe contentoit d'une dot aſſez nédiocre, qui lui fut accordée. Leur nariage fut fait en quinze jours de tems;

& la ſolemnité de ce mariage donn: naiſſance à une ſeconde fête, qui ne fu ni moins longue, ni moins gaie que l premiere. Il me tardoit d'en fourni une troiſieme avec Ferdinande; mais l deſtin ne l'avoit pas ainſi décidé.

J'en fus en quelque maniere dédom magé, par le moyen que je trouvai d'e gager mes parens à lui permettre de ſu vre ma ſœur à Paris, où ſon mari l'en menoit. Pour moi, j'étois de ce voyag le premier en date. Ma reconnoiſſan m'y conduiſoit, pour remercier le D Régent de ſes bontés, & pour appre dre mon ſort de ſa bouche même. l voyage ſe fit avec autant d'agréme qu'on puiſſe ſe l'imaginer. Que me ma quoit-il pour être heureux, ayant le pl ſir d'être avec mon incomparable Fe dinande ?

A mon arrivée, je fus faire la rév rence à mon Prince au milieu de tou ſa Cour. Il m'apperçut, & malgré l audiences qu'il donnoit, il trouva

mome

ıoment de me dire en propres termes :
Je te vois bien, je t'attens ce ſoir pour
apprendre des nouvelles ». Je n'en de-
ıandai pas davantage, & ayant volé à
otre appartement, je réjouis nos Dames
: mon beau-frere, en leur conſacrant
ɔut le reſte dè la journée. Nous la mîmes
profit, & nous nous promenâmes tout
: jour dans Paris, nous réſervant, mon
mi & moi, à leur faire voir les dehors
: lendemain, ſans plus tarder. Il falloit
ıtisfaire au plus vîte leur curioſité,
ɔur qu'elles ne s'occupaſſent plus que
: l'amour.

Je me rendis au Palais Royal au tems
ıarqué; j'entrai chez le Prince comme
Abbé du Bois en ſortoit. Heureuſement
u'il avoit un air content, ſans quoi
ıurois paſſé tout près de lui ſans dire
ıot. Je m'arrêtai bruſquement quand
fus ſous ſes yeux. S'arrêtant lui-mê-
ıe : Ha, ha, te voilà donc, me dit-il en
ırant à ſon ordinaire! tu es ma foi plus
ras qu'un chapon nourri à la pâtée! je

crois que les filles les plus dodues de ton village ſe ſont liquéfiées pour t'engraiſſer. J'en aurois grand beſoin, ajouta-t-il; mais où en trouver dans Paris d'un ſang pur & d'une bonne graiſſe? ces carognes ne m'ont pas laiſſé une once de chair ſur les os. Là, là, M. l'Abbé, lui dis-je, ne murmurez pas tant de votre ſort. Quelque deſſéché que vous ſoyez, vous ſerez toujours d'un grand mérite dans la Faculté. Elle vous regarde d'avance comme le meilleur ſujet ſur lequel elle ait jamais exercé ſes démonſtrations Anatomiques. Va, va, ſi elle me deſtine à être un monument d'Oſtéologie après ma mort, elle s'attend à travailler ſur toi pendant ta vie, pour pratiquer la Myologie ſur ton cadavre dem pourri. Haſard, lui repartis-je, j'aura du moins la conſolation de me voir perfectionner, par la ſéparation que l'o fera « du pur d'avec l'impur » dans mo corps vivant. Au reſte, repris-je, comment ménage-t-on ici les plaiſirs? Bell

emande ! toujours à l'ordinaire, mon
mi, toujours à l'ordinaire. La diver-
té des mets & l'inconſtance du goût en
ont tout l'aſſaiſonnement. Adieu ; je
uis preſſé ; on vint hier au ſoir m'aver-
ir de l'arrivée d'une Beauté Provinciale
ar le caroſſe de Reims ; il faut que je
ne dépêche pour la racrocher, de peur
ue quelqu'autre ne s'en empare.

Ces dernieres paroles m'ayant frappé
u cœur, me donnerent un preſſenti-
nent que ma chere Ferdinande étoit la
Beauté qu'il couchoit en joue. Elles
toient les ſeules Dames, ma ſœur &
lle, qu'il y eût dans le caroſſe de
Reims. Il n'en falloit pas tant pour
n'alarmer, auſſi parus-je en préſence
lu Prince d'un air inquiet & embaraſſé.
'eus beau faire des efforts pour le lui
acher, ma foi rien ne lui échappoit.
« Qu'as-tu donc ? me dit-il en l'abor-
» dant ; tu ne me parois pas dans ton
» état naturel ». La fatigue du voyage
fut toute ma reſſource.

Il n'insista pas davantage sur cet ar ticle; mais me ramenant aussi-tôt à l: Cour de Lorraine, il me demand: compte des plaisirs qu'on y goûtoit « La Princesse, ajouta-t-il, ne m'a-t-ell » pas oublié » ? Je lui répondis, qu'ell n'avoit pas de satisfaction égale à cell que je lui procurois, quand je lui par lois de son frere. On voit, Monseigneur repris-je, que le seul nom de Votre Al tesse Royale lui inspire un contente ment qu'elle ne sauroit cacher; tous se sens & les facultés de son ame sont dan une agréable émotion. Ce n'est qu'au entretiens que j'avois souvent avec So Altesse, que je suis redevable de la pro tection qu'elle m'a accordée; j'en : reçu des politesses au-dessus de tout expression. « Je n'en doute pas, répli » qua-t-il : elle aime tout ce qui lui vien » de ma part ».

Il passa ensuite à l'affaire que j'avoi eu en Champagne; il m'en demanda l récit; & après le lui avoir fait ave

beaucoup de naïveté, il m'exhorta à éviter les occaſions, parce qu'il pourroit s'en préſenter où il ne lui ſeroit pas auſſi aiſé d'obtenir ma grace. « A propos, » reprit-il ſans attendre ma réponſe, » as-tu vu l'Abbé » ? Oui, Monſeigneur, lui dis-je, le haſard me l'a fait rencontrer ſur le degré du Palais, où il m'a fait un plaiſant compliment; & je lui répétai mot à mot tout ce qu'il m'avoit dit. « Tu l'as donc trouvé, repartit-il, » auſſi ſcélérat à ton retour, qu'avant » ton départ » ? Je crois, Monſeigneur, répliquai-je, que c'eſt le ſeul caractere dans lequel il eſt conſtant.

« Que veux-tu devenir déſormais ? » me dit le Prince; il ne te convient » plus d'être au nombre de mes Pages; » quel parti prendras-tu » ? Je lui répondis, que je ſouhaiterois en prendre un qui ne m'éloignât pas de Son Alteſſe Royale, & que je ſavois bien ce qui me conviendroit dans ce goût, ſi la fortune ſecondoit mes deſirs. « Quoi ? ré-

» pliqua-t-il. C'eſt d'entrer dans les » Mouſquetaires. Oui-da, me répon- » dit-il. Ce parti eſt fort de mon goût. » Va-t-en trouver Canillac de ma part, » il te recevra, & ne t'embarraſſe de » rien; j'ordonnerai que tu y ſois ſou- » tenu avec honneur ». Je remerciai le Prince, en lui baiſant la main, & lui ayant fait la révérence, j'allai me préſenter tout de ſuite au Marquis de Canillac, qui commandoit alors une des Compagnies de Mouſquetaires du Roi.

Ce Seigneur me reçut très-bien, & m'admit dans ſa Compagnie. Je ſuis mortifié, me dit-il, qu'il n'y ait point à préſent d'appartement vide dans l'Hôtel; mais vous pouvez compter que le premier qui le ſera vous eſt deſtiné. Je me retirai, comblé de ſes bontés, & je m'en fus rejoindre ma compagnie. Honneur au Mouſquetaire du Roi, dis-je en entrant. Ferdinande, qui avoit ouï faire quelques hiſtoires des Mouſquetaires, ſe récria beaucoup de ce que

avois pris ce parti. Quoi, dit-elle, vous vous êtes donc incorporé avec ces mauvais garnemens ? fi, je ne veux plus vous aimer. Comment! ajouta-t-elle; qu'on dise dans ma Province que j'aime un Mousquetaire, à combien de traits malins ne serai-je pas en bute ? Erreur, lui dis-je, ma chere cousine; je n'apprendrai dans cette école qu'à vous aimer avec plus de constance. Le Chevalier s'étant mis à rire, la railla sur son préjugé; ma sœur la badina un peu; elle vit bien qu'elle étoit mal prévenue.

Cependant le discours que m'avoit tenu l'Abbé, me tenoit au cœur. Je m'ouvris à mon fidele ami, qui étoit d'un très-bon conseil. Il m'en donna un que je saisis sans peine. De peur, me dit-il, qu'on ne nous ait suivis pour apprendre où nous logeons, il n'y a qu'à déloger, & aller prendre un appartement dans le Marais, où il y a le moins d'étrangers. Ce qui fut exécuté le lendemain.

Mais nous n'y reſtâmes pas long-tems cachés. L'Abbé, dont les eſpions étoient de vrais furets, auroit déterré un Diable dans Paris. Ferdinande y fut découverte, & notre hôteſſe fut le Mercure ou l'Iris dont il ſe ſervit pour la ſéduire. Je revenois de remercier le Prince, très-ſatisfait de ſa généroſité, qui avoit rempli ma bourſe, avec promeſſe de la remplir quand elle ſeroit vide. J'avois l'air content en entrant au logis; mais la nouvelle que m'apprit Ferdinande troubla cet agréable calme. Elle me reprocha d'abord l'imprudence qu'elle m'imputoit d'avoir parlé d'elle au Prince. Connoiſſant, dit-elle, ſon caractere, vous auriez dû vous taire quand même il vous auroit preſſé de parler. Il faut que vous ne m'aimiez guere, ajouta-t-elle, puiſque vous avez la témérité de vous expoſer à perdre mon cœur & ma perſonne.

Je la retirai de ſon erreur, en lui proteſtant que je n'avois jamais parlé

l'elle au Prince; mais lui ayant avoué que l'Abbé à ma premiere entrée au Palais Royal m'avoit parlé d'une Beauté nouvellement débarquée par le carrosse de Reims, & que j'avois eu d'abord un pressentiment que c'étoit d'elle-même qu'il me parloit; j'ai voulu vous le cacher, lui dis-je, pour ne pas vous alarmer. J'en ai averti le Chevalier, & c'est pour prévenir ce qui en arrive que nous avons changé de quartier. Mais tranquillisez-vous, ma Reine, ajoutai-je; nous ferons ensorte que nous vous déroberons aux yeux de cet Argus. Comment savez-vous tout cela? repris-je.

Elle me répondit que notre hôtesse l'avoit félicitée de sa beauté, & de la conquête qu'elle lui avoit fait faire du plus grand & du plus généreux Prince de France. Elle m'a proposé, dit-elle, de me faire parler à l'Abbé du Bois pour qu'il me produisît au Prince; & après plusieurs autres traits séduisans, elle m'a demandé ma protection. Voilà qui est

pressant, lui dis-je ; mais nous allons tout-a-l'heure y mettre bon ordre. Il s'agit d'en informer ma sœur & le Chevalier, afin que de concert nous prenions des mesures pour votre sûreté, ou plutô pour la mienne. Ciel! m'écriai-je ; aurai-je sans cesse des rivaux de ma félicité! Charmante Ferdinande, n'avez vous donc tant d'attraits, que pour m'exposer au dernier des malheurs! Non non, tendre cousin, me dit-elle en laissant couler quelques larmes, mon cœur & ma personne sont à vous. Quelque violence qu'on puisse me faire, je ne serai jamais à d'autres.

Ayant appellé ma sœur & son mari je leur fis répéter ce que Ferdinande venoit de me dire. Ils en furent émus mais s'étant rassis, nous consultâmes ensemble sur les expédiens qui nous restoient pour éclipser la souveraine de mon cœur. Ma chere sœur qui auroit été au désespoir d'être privée de la compagnie de Ferdinande, trouva le plus

ûr moyen de ſe la conſerver. Je ſuis l'avis, dit-elle, que ma chere couſine léguiſe ſon ſexe, juſqu'à ce qu'on puiſſe l'avoir oubliée : & pour que out réponde à cet expédient, il nous faut prendre deux appartemens en deux différentes maiſons : j'en occuperai un avec elle, & mon frere & mon mari occuperont l'autre. Il n'y a qu'à chercher ces appartemens dans deux maiſons contiguës ſi cela ſe peut, & nous ſerons tous tranquilles.

Cet expédient nous plut; il n'y en avoit pas de meilleur dans la conjoncture. Ferdinande qui m'aimoit véritablement, le trouva fort de ſon goût; l'amour qu'elle avoit pour moi impoſoit ſilence à la vanité qui lui auroit pu donner l'envie de plaire à d'autres. Ne tardons pas, dit-elle d'un air ſatisfait, à aſſurer mon cœur à mon cher couſin.

Les fers furent auſſi-tôt mis au feu. Ferdinande fut revêtue d'un habit du Chevalier, qui étoit exactement de la

même taille, & nous allâmes, lui & moi, faire emplette d'un habit & de tout l'assortiment chez un gros Fripier des Halles. Cet équipage fut porté cacheté dans une enveloppe chez un de mes amis, à qui je confiai le paquet comme un dépôt précieux. Du même pas nous allâmes louer des appartemens. Nous en trouvâmes deux tels que nous les souhaitions, vis-à-vis l'un de l'autre dans la rue Quinquempoix, assez étroite pour que nous puissions nous entendre de nos fenêtres, & même voir tout ce qui se passoit dans nos chambres.

La promptitude est ordinairement le nœud de ces sortes d'affaires. Nous dînâmes fort vîte, & à l'issue de table nous sortîmes à pied pour aller prendre un fiacre, qui nous mena d'abord chez mon ami, où j'avois déposé l'équipage de Ferdinande. Nous nous étions pourvus de linge, de bas, de souliers, d'une perruque & d'un chapeau : & continuant notre route, nous nous fîmes mener

aux

aux Porcherons, & nous renvoyâmes le fiacre pour en prendre un autre. Toutes ces précautions nous parurent néceſſaires.

Dès qu'on nous eut ſervi la collation, nous fûmes libres. Ferdinande fut traveſtie. Jamais Cavalier ne fut ſi beau. Elle fut charmée d'elle-même en ſe regardant au miroir. N'ayant pu aiſément porter une épée pour elle, nous lui en deſtinâmes une ſeconde, que mon ami avoit dans ſon coffre. Elle n'en avoit pas beſoin ce jour-là, parce que nous étions réſolus de ne pas paroître dans Paris de toute la journée.

Nous quittâmes les Porcherons, dès que le fiacre que nous avions fait appeler fut arrivé. Ferdinande & ma ſœur prirent poſſeſſion de leur appartement, & nous du nôtre. Il ne s'agiſſoit plus que d'aller payer ceux que nous quittions, & en retirer nos coffres. Nous renvoyâmes pour cet effet notre fiacre, & nous allâmes en prendre un autre dans la rue Saint-Denis. Il nous mena

dans le Marais, où nous fîmes charger nos hardes; & de peur que quelqu'un du logis n'eût fait le bec au cocher, nous conduisîmes nos coffres chez un ami dans la rue Aumere, & nous renvoyâmes encore ce fiacre, pour mieux dépayser les espions & interdire tous les échos. Demi-heure après qu'il fut parti, nous en envoyâmes chercher un autre, qui chargea nos affaires, & nous mena à nos nouveaux appartemens. Après tant de précautions, qui Diable auroit pu découvrir Ferdinande sous l'habit & le nom de *Chevalier du Conseil?*

Nous passâmes le reste de la journée & toute la soirée à exercer le nouveau Cavalier dans les allures & les attitudes qu'il devoit prendre. Il étoit si charmé de sa métamorphose, qu'il apprit dès le même jour à en soutenir le personnage. Nous ne laissâmes pourtant pas de le perfectionner, en lui donnant leçon tous les jours pendant plus d'un mois. L'habit de hasard lui séyoit si bien, que

ious lui en fîmes faire un ſecond ſur elui-là, que nous envoyâmes au Tail-eur pour lui ſervir de modele, ſous pré-exte qu'il étoit pour un Gentilhomme e Province. On voit bien par ces pré-autions, que nous ne voulions rien iſquer.

Me voilà donc tranquille. Poſſédant na chere Ferdinande, je n'avois plus ieu de craindre les entrepriſes de quel-ue rival, ni les perquiſitions de l'Abbé, out ſubtil qu'il étoit en ce genre. Fer-inande, de ſon côté, en avoit plus de iberté. Je l'amenois avec moi, avec ſi eu de façon, que ſi elle eût été réelle-nent ce qu'elle n'étoit qu'en apparence. 'eus même la malice de lui faire parler l'Abbé, un jour que je la conduiſois lans la galerie neuve du Palais Royal.

Je ne penſois donc plus qu'à faire ma our au Prince, & à tâcher de mériter es attentions pour mon avancement. Quoique je ne fuſſe plus auprès de ſa erſonne, je m'en approchois le plus

ſouvent qu'il m'étoit poſſible, pour entretenir par mon aſſiduité la bonne volonté qu'il avoit pour moi. Il me prouva dans une occaſion qu'il m'honoroit encore de ſa confiance. Un jour que je me promenois dans le parterre, qui n'eſt ſéparé du jardin que par une grille, il m'apperçut d'une fenêtre de l'appartement neuf, d'où il lorgnoit une Dame qui ſe promenoit le long de la grille avec une de ſes amies. Il m'appella; Dieu ſait ſi j'eus des aîles. Oui, aſſurément; car en trois ou quatre enjambées je fus au haut du degré, où je le trouvai me venant au-devant. « As-tu » remarqué, me dit-il, cette jeune per» ſonne habillée de ſatin bleu qui ſe » promene dans le jardin »? Je lui répondis que je lui avois déja jetté deux ou trois coups-d'œil; que je l'avois même vue pluſieurs fois à l'Opéra; mais que je ne la connoiſſois point du tout. Il me chargea de la ſuivre, pour apprendre qui elle étoit & lui en rendre

compte. Je me mis aux champs, pour exécuter ſes ordres. Je fis comme elle cent tours de jardin. Mais comme elle n'y étoit avec ſa compagne qu'en attendant l'heure du Spectacle, elle y entra, & s'en alla dans une loge dont elle avoit pris toutes les places, que je vis remplies un moment après par deux Officiers que je ne reconnus point. Je me rendis au parterre du côté oppoſé à ſa loge, pour examiner ſa contenance, & ne pas la perdre de vue. Je croquai le marmot envain juſqu'à la fin de l'Opéra; je la perdis dans la foule.

Je fus ſi mortifié d'avoir manqué mon coup, que j'oſai à peine rendre compte au Prince d'une ſi malheureuſe iſſue. Mais le haſard me procura le lendemain l'occaſion de relever mon défaut. Je rencontrai cette Dame au moment que j'y penſois la moins. Elle ſortoit de l'Egliſe des Petits-Peres de la Place-des-Victoires. Je me propoſai bien de ne la pas perdre à ce coup, & je me tins pa-

role. Je la ſuivis juſques chez M. le Chancelier, où elle entra. J'attendis plus d'une heure en me promenant dans la Place de Vendôme ou de Louis-le-Grand, vis-à-vis de l'Hôtel de ce premier Magiſtrat; & voyant qu'elle ne ſortoit pas, & que l'heure du dîné étoit paſſée, j'attendis le moment qu'il paroîtroit quelque domeſtique. Je n'attendis pas long-tems à en voir un qui marchoit à grands pas pour rentrer dans l'Hôtel; & l'ayant joint, je le priai de vouloir bien ſatisfaire ma curioſité, & de me dire qui étoit la Demoiſelle que j'avois vu entrer, dont je lui fis le portrait tout au plus naturel. Vous avez peut-être cru, me dit-il, Monſieur, que c'étoit quelque choſe, mais ce n'eſt rien qu'une des femmes de chambre de Madame la Chanceliere. A la beauté près, c'eſt une bête. Je ne demandai pas mon reſte, & l'ayant remercié, je m'en allai au plus vîte en faire le rapport au Prince.

Il étoit dans ſa galerie quand j'arrivai.

De l'empreſſement dont il me vit, il crut que j'avois quelque agréable nouvelle à lui donner. Mais dès que j'eus parlé de l'Hôtel du Chancelier : « En » voilà bien aſſez, dit-il en me cou» pant; je ſais ce que c'eſt; l'Abbé m'en » a parlé il y a plus de ſix mois, mais » je n'ai pas de penchant au péché de » Beſtialité ». Ma foi, Monſeigneur, lui répliquai-je, c'eſt pourtant une jolie bête : ſi elle n'eſt pas propre pour les eſprits, il eſt peu de corps qui ne s'en accommodaſſent bien. J'en aurois dit davantage ſur le même ton, ſi l'arrivée de deux ou trois Seigneurs ne m'eût coupé le ſifflet. Je me retirai, après avoir demandé au Prince s'il n'avoit point d'ordre à me donner. Il me fit ſigne de la tête qu'il n'avoit rien à me dire.

Je ne manquai pas à mon arrivée chez ma ſœur, où nous mangions, de régaler ma compagnie du récit des peines que j'avois priſes pour rien. Ferdinande en rit aux larmes. Ha que je ſuis ravie,

dit-elle, que ce ſot métier vous rapporte ſi peu! peut-être que vous vous en rebuterez, ſi vous n'y êtes pas plus heureux. Ho parbieu, dis-je, hazard! mais je ſais bien que le Prince m'en tiendra bon compte.

Nous avions à peine dîné, que nous entendîmes un grand murmure dans notre rue, quoiqu'elle fût une des moins fréquentées de Paris. Nous nous mîmes tous aux fenêtres pour apprendre de quoi il s'agiſſoit. Un Mouſquetaire qui venoit du jeu de paume de Saurin m'ayant reconnu, me demanda ſi je ne ſavois pas la nouvelle qui ſe débitoit. Lui ayant répondu que je ne ſavois rien du tout, il me dit que le bruit couroit que le Roi étoit mort. Je m'en vais de ce pas, dit-il en nous ſaluant, où je ſaurai poſitivement la vérité.

Ne pouvant réſiſter à l'envie que nous avions de ſatisfaire notre curioſité, nous ſortîmes au plus vîte, le Chevalier & moi. Il entra dans le Café de la Place

du Palais Royal, & je courus droit au Palais du Prince. Je vis bien du premier coup-d'œil que la nouvelle étoit vraie. Je trouvai un monde infini dans les appartemens. L'Abbé du Bois que je rencontrai, paſſoit à mon côté ſans me dire mot; mais l'arrêtant par le bras: Parlez donc, lui dis-je, M. l'Abbé; le Roi eſt-il mort? Oui, oui, il eſt mort, me répondit-il d'un ton fort conſolé; & ayant voulu lui faire quelque autre queſtion: Ah! ſacre d...., répliqua-t-il, j'ai bien autre choſe à faire qu'à te répondre. Adieu donc, lui repartis-je, Dom *Brutus*, & je montai dans l'appartement du Prince, où je fus étonné de voir des gens qui quatre jours auparavant ne le regardoient ſeulement pas.

En une heure de tems que je demeurai dans cette chambre, je ſuis ſûr que le Prince ſortit & rentra plus de cent fois dans ſon cabinet, où j'apperçus MM. le Chevalier de Conflans & d'Argenſon qui n'en branloient pas, & qui étoient occu-

pés à écrire chacun de leur côté. On penſera peut-être bien que ce n'étoit pas pour avoir audience que je demeurai-là ſi long-tems. La curioſité m'y avoit conduit, & l'admiration m'y retenoit. N'eſt-il pas merveilleux en effet de voir tant de gens d'Egliſe, d'Epée & de Robe, changer auſſi ſubitement de viſage & de manieres, que de nouveaux Prothées. On a beau dire, quelque brillant que ſoit le Soleil lorſqu'il ſe couche, tout le monde ſe tourne du côté du Soleil levant. J'eus lieu de faire-là des réflexions qui m'ont ſervi dans la ſuite. C'eſt à leur faveur que dans quelque abîme de miſere que j'aie été plongé, je n'ai jamais regretté la Cour. J'ai fait plus, j'en ai même déteſté les maximes, & j'ai regretté amérement tous les momens que j'y ai paſſés.

Je ſortis du Palais Royal ſi plein & ſi accablé de ces réflexions, que tous ceux que je rencontrai dans mon chemin, croyoient bonnement que j'étois vive-

ment touché de la mort du Roi. Je ne m'amuserai point ici à décrire les différentes impressions que cette mort fit dans Paris. Je me contente de dire que les honnêtes gens la regardoient comme une perte essentielle pour le Royaume, & que la canaille s'en réjouissoit. Pour moi j'y fus assez indifférent dans le moment même. Il n'en fut pas ainsi le lendemain, que j'appris que malgré le Testament du Roi, qui étoit reçu & déposé depuis six mois au Parlement, le Prince se disposoit à prendre les rênes du Royaume, & s'en faire reconnoître Régent. J'espérois qu'étant alors dépositaire de tous les Emplois de l'Etat, il pourroit bien me gratifier de quelqu'un. La promesse qu'il m'avoit faite d'avoir soin de ma fortune, sembloit autoriser mes espérances ; mais j'éprouvai que qui compte sur les Grands, est bien éloigné de son compte. Plus ils sont puissans, plus ce sont de foibles roseaux sur lesquels on ne sauroit s'appuyer.

La perſpective que je me formois, ſervit du moins à m'égayer & à me dilater le cœur. Je parlai de ma fortune à Ferdinande, comme d'un bien qui étoit déja entre mes mains, & je lui en fis hommage. Il eſt ſûr que mon amour étoit la meſure de mon ambition & que ſi j'euſſe été ſans Ferdinande, ou ſans quelqu'autre qui l'eût remplacée, je ne me ſerois jamais repu des vains projets que je formois. Elle y ajoutoit foi tout comme moi, & nos mutuelles eſpérances donnoient une nouvelle force à notre amour. Jamais je n'éprouvai tant de tendreſſe, jamais je n'en ai tant épanché. Ce qu'il y avoit de plaiſant, c'eſt que mon ami me regardoit comme le plus puiſſant de ſes patrons. Il étoit fondé ſur les marques d'amitié que le Prince m'avoit données en pluſieurs occaſions. Mais il ne penſoit pas non plus que moi, que quoiqu'il aimât ceux qui ſervoient lâchement ſes paſſions, il avoit trop de diſcernement pour les eſtimer. L'Abbé qui étoit

un

un de ſes plus zélés Miniſtres, n'auroit pas eu un meilleur ſort que le mien, ſi le Prince ne l'eût trouvé d'ailleurs propre à l'exécution des grands deſſeins, qui ont étonné & même alarmé toute l'Europe.

De ſi judicieuſes réflexions ne ſe préſenterent pas alors à mon eſprit; il étoit trop préoccupé des avantages flatteurs dont je me repaiſſois, pour ſaiſir de ſi heureuſes idées, qui auroient pu prévenir l'aveuglement avec lequel je me ſuis livré aux fatales occaſions qui m'ont précipité dans un abyme de miſere, d'où, ſelon les apparences, la mort peut ſeule me retirer. Je continuai donc à m'appuyer ſur la faveur du Prince, & à l'approcher avec la même confiance qu'auparavant. Hé! qui dans une jeuneſſe inconſidérée n'auroit pas imité ma conduite?

Quelque puiſſans & nombreux que fuſſent les ennemis du Duc d'Orléans, quelque idée qu'on eût à la Cour &

à la Ville des motifs qui l'avoient fait agir en Espagne, lorsqu'il y étoit à la tête des Armées, il s'en embarrassa fort peu; & ne consultant que le droit de sa naissance, soutenu de son ambition, il osa aspirer à la Régence du Royaume, se promettant une heureuse issue de son courage & de sa fermeté. Un petit nombre d'anciens serviteurs de la Maison d'Orléans, auxquels se joignit d'Argenson, ne manquerent pas de le confirmer dans son dessein; & l'Abbé du Bois sans être sur les rangs, ne laissoit pas de l'y fortifier par ses conseils vifs & entreprenans.

L'exécution suivit de près. L'exclusion qu'il avoit pour la Régence dans le Testament du Roi, ne fut pas capable de le rebuter. Il est vrai que le Codicille la lui désignoit; mais elle n'auroit été que l'ombre vaine d'un grand nom, s'il l'eût acceptée sur le pied de cette derniere disposition, qui établissoit le Duc du Maine Lieutenant

Général du Royaume. En vain dans cette division il auroit donné ses ordres, il n'auroit pas eu les forces pour se faire obéir, il eût fallu les emprunter du Maître des Troupes, avec qui il n'étoit pas bien. L'État dans le fond n'auroit pu que souffrir de la désunion des deux pouvoirs essentiels.

Il sut bien faire valoir ces raisons dans le Parlement qu'il fit assembler au plutôt, pour ne pas donner le tems aux esprits de se rasseoir. La mort du Roi les avoit remplis de différentes idées qui s'entrechoquoient. Il sut profiter du tems. Il donna des ordres si absolus à la Maison du Roi à pied & à cheval, d'investir le Palais & de se saisir des avenues, que cela fut exécuté un matin au point du jour. Comme il pensoit alors comme le Sénat sur la Constitution *Unigenitus*, aucun des Sénateurs n'eut garde de manquer à cette séance. Le Prince s'y rendit en grand cortége, qui semblable à une boule de

neige, grossissoit en chemin, par le grand nombre de Courtisans que cette fermeté décisive lui attira. Il y avoit long-tems qu'on n'avoit vu d'assemblée si auguste dans le Palais. Le Prince y prit sa place, & harangua le Parlement avec une si plausible éloquence, qu'il fut d'abord prévenu en sa faveur. Il demanda en premier lieu, que la Régence du Royaume lui fût donnée, & qu'elle fût enregistrée en vertu du droit de sa naissance. Les Gens du Roi ayant voulu proposer d'ouvrir le Testament du feu Roi, le Prince s'y opposa, & persista dans sa demande pure & simple. Cet article accordé, le Régent représenta que son autorité seroit vaine, s'il n'avoit le commandement des Troupes pour se faire obéir. Ceci fut un peu agité, mais enfin on déclara que l'un devoit être inséparable de l'autre.

Tout étant ainsi réglé, le Prince harangua encore le Sénat, & après l'avoir loué de sa docilité & de son zèle pour

e bien de l'État, il protesta qu'il n'a-
voit d'autre vue que de le rétablir dans
une situation florissante, & qu'il croyoit
ne pouvoir mieux commencer que de
former ses Conseils des meilleures têtes
qui composoient le Parlement. Il pro-
mit d'en faire incessamment le choix,
& il tint parole. Mais ces dispositions
ne furent pas de longue durée. Il com-
mença bientôt à gouverner seul, & à
gouverner très-glorieusement, quoi
qu'en aient prétendu dire gens qui n'ont
pas la vue plus longue que le nez, &
qui sont plus frappés de la ruine des
Particuliers, que de la richesse du Public
& de l'État.

On sent bien que je veux parler du
Systême qui a fait tant de malheureux.
Mais combien d'avantages n'en est-il
pas revenu à l'État? En a-t-il souffert
quelque altération? Point du tout, ou
il a été altéré en mieux. *Paul*, qui avoit
dix mille livres de rente, dont l'État
retiroit un dixieme, par exemple, ne

payoit plus rien après avoir perdu ſon bien ; mais *Jacques* qui en avoit fait l'acquiſition, remplaçoit le même produit. Les Finances étoient toujours ſur le même pied.

Mais quelle cruauté, dira-t-on, de forcer les Particuliers à porter leur argent dans le Tréſor public, à peine de confiſcation? On ſe trompe. Cette diſpoſition eſt juſte & très-ſage. Si le Régent en eût été cru, il auroit publié cet Édit ſur peine de la vie. Sa raiſon étoit plauſible ; la voici. Il y a de la juſtice à punir de mort un homme qu en a étranglé un autre. Il ne l'a tué que parce qu'il lui arrête la circulatioı du ſang. Pourquoi ceux qui ayant de l'argent le cachent & en arrêtent la circulation dans l'État, ne feront-ils pa criminels, & beaucoup plus en ſuffoquant l'Etat, qu'en étouffant un Parti culier? car il eſt sûr que ceux qui reſ ſerrent les eſpeces dans leurs coffres ſont les ennemis mortels du Public &

de l'Etat, & qu'on ne ſauroit décerner contre eux des peines aſſez ſéveres.

Telle étoit la juſte idée du Régent, quand il rendit cette Déclaration. Il avoit plus de ſoin des intérêts des Sujets, que les Sujets n'en avoient eux-mêmes. Leur argent caché ne leur produiſoit rien; il leur en procuroit par-là le revenu. Qu'avoient-ils à répliquer, puiſqu'ils y gagnoient, & qu'ils procuroient à la fois un gain conſidérable à l'Etat? Au reſte, ce qui a paru étonnant à pluſieurs, m'a paru infiniment beau, quoique je ſache bien que les ames de boue ne m'applaudiront pas. N'eſt-il pas beau en effet de voir le riche devenir pauvre, & le pauvre s'enrichir; le Marquis tomber dans la Roture par ſa pauvreté, & le Roturier s'élever au Marquiſat par ſes richeſſes? Je ne trouve en cela qu'une juſtice très-raiſonnable. Il devroit être du Monde Civil, ainſi que du Naturel. Les terres qui dans une ſaiſon ſont privées des influences du Soleil,

en font favorifées dans une autre. Tel eft le cours de la Nature, & même de la Providence, qui gouverne le Monde avec une fageffe exempte de reproche, malgré le murmure infenfé des malheureux.

Mon affiduité auprès du Régent augmenta avec fon pouvoir. Il lui étoit fort aifé d'y faire une attention efficace, fi elle eût répondu à mon zele. Cependant je ne pouvois lui parler auffi fouvent qu'avant fa nouvelle Dignité. Il étoit fi obfédé toute la journée, que je ne pouvois l'approcher que la nuit à l'heure de fes plaifirs. Je fis tant néanmoins, que j'en obtins une penfion de deux cents Louis, qu'Ariague, fon Tréforier, me payoit exactement par quartier. Cette générofité du Prince me paroiffoit une difpofition plus effentielle. Je vifois à la Majorité d'une Place de ma Province, où je me propofois de paffer mes jours avec ma chere Ferdinande. Nous n'attendions, elle & moi, que ce période

pour nous donner la main, & nous renouveller ſolemnellement notre fidélité. Mais l'Officier qui rempliſſoit ce poſte, ne voulut pas me faire le plaiſir de me le céder, quelque offre que je lui fiſſe pour l'y engager. Les Parques mêmes affecterent de filer lentement ſes jours, pour me faire crever de dépit.

Je me bornai donc à cultiver Ferdinande, & à me ménager ſon cœur, laiſſant au Prince le ſoin de ma fortune. Je ne manquois pas un jour à lui faire ma cour; outre que le Palais Royal étoit pour moi un théâtre où ſe paſſoient mille ſcenes qui m'amuſoient infiniment. J'y fus ſpectateur de quelques-unes des plus coſſues, où le Prince & l'Abbé étoient Acteurs. Celle dont l'intrigue procura à cet Eccléſiaſtique de nouvelle édition, l'Archevêché de Cambrai, eſt une des plus étonnantes. Il le demanda au Prince, dans un de ces momens qu'il s'épuiſoit en tendreſſe. Il en eut des preuves, & il l'obtint. Il ne lui en coûta

pour cela que quelques coups de poings, qu'il reçut dans le nez, & un rabat que lui déchira le garçon de la chambre, qui malgré ſa réſiſtance ne put l'empêcher d'entrer. Ses ordres étoient de ne laiſſer entrer perſonne, parce que le Prince faiſoit alors ſes dévotions à la Divinité de Cithere.

Mercure porta bien vîte de Café en Café la ſoutane violette que le Régent venoit de donner à l'Abbé. Chacun en déchira un morceau; mais du Bois s'en moqua, & quelque éguenillée qu'elle parût à tout le monde, il la porta juſqu'à ce qu'elle fût remplacée par une rouge. Il n'eſt point de B..... dans Paris où cette nouvelle ne fît plaiſir; on en célébra la fête, avec les cérémonies les plus extraordinaires dont on fait uſage dans ces Académies de plaiſir. Je ne puis paſſer ſous ſilence un trait de la Directrice la plus fameuſe; c'eſt de la Filhon que je parle. S'étant miſe un matin auſſi modeſtement que la plus affec-

:ée Bigotte, elle s'en alla à l'audience du Prince, qu'elle trouva avec un bon nombre de ses favoris. La scène eût été parfaite, si l'Abbé du Bois eût été de ce nombre. Le Régent qui la reconnut de loin, s'attendit certainement à quelque trait comique. « Ha, ha, Messieurs, » dit-il aux spectateurs, voici du fruit » nouveau, la Filhon en habit de Pé- » nitente ». Hélas oui, Monseigneur, répondit cette Diablesse, qui n'étoit ni muette, ni sourde, il y a un tems pour toutes choses. Le Prince qui saisissoit avec avidité toutes les occasions de se réjouir, lui demanda « quelle affaire la » conduisoit à son audience ? Par quel » endroit, lui dit-il, puis-je te fortifier » dans le changement que ta modestie » m'annonce » ? Il vous est aisé, Monseigneur, repartit cette effrontée. Quoique je connoisse les piéges dont le monde est rempli, & que j'en aie même inventé pour surprendre l'innocence, je ne laisse pas de les craindre pour moi-même,

J'ai donc pourvu à ma ſûreté, en for-
mant le deſſein de me retirer dans ur
Couvent. Vous êtes ſi pitoyable, con
tinua-t-elle, envers les gens de moı
caractere, que vous leur procurez de
aſyles ſacrés, que j'oſe eſpérer que vou
m'en aſſignerez un pour le reſte de me
jours. Je viens donc, ajouta-t-elle, exeı
cer votre bonté, en ſuppliant très-hum
blement Votre Alteſſe Royale de m
donner une Abbaye. Perſonne ne ſa
mieux que moi conduire les Demoi
ſelles. J'eſpere que conſultant leur avar
tage & le mien, vous ne me refuſere
pas. Tout le monde, & le Prince lu
même, éclaterent de rire. Pour moi j'e
ris encore, en me retraçant cette ſcèn
C'eſt aſſurément une des plus impudeı
tes ſaillies qui aient jamais été pouſſée
Son Alteſſe riant toujours graſſement
« Par ma foi, lui dit-il, il faudroit épu
» ſer l'État pour fournir à l'entretien d
» Filles qui ſe rangeroient ſous tes loix,
» je te donnois une Abbaye! Mais, a
» reſte

» reste, y penses-tu bien d'aspirer à une » Abbaye » ? Pourquoi non ? reprit-elle ; je suis fâchée de n'être pas du bois dont on fait les Abbés, car j'oserois bien prétendre à un Archevêché. Le Prince qui étoit bon, & qui aimoit les tours d'imagination, la renvoya en lui disant « qu'elle n'avoit qu'à persister au » moins un an dans une vraie pénitence, » & qu'alors il lui procureroit un Her- » mitage, où elle seroit servie par les » deux plus vieilles & plus laides Duègnes » qui se trouveroient en Italie ». Elle se retira d'un air effronté & bien différent de celui qu'elle avoit eu en entrant, disant assez haut qu'elle alloit reprendre la possession de son ancien Couvent.

Cette aventure vola dans un moment par la porte & par les fenêtres du Palais jusqu'aux extrémités de Paris. Je l'allai raconter à ma chambrée, où elle fut le sujet de l'agréable entretien que nous eûmes pendant le dîné. Nous admirâmes, & l'effronterie de cette Créa-

ture, & la bonté du Prince, qui n'avoit pas fait punir ſon impudence. Je n'expoſe ce fait aux yeux du Lecteur, que pour lui donner à connoître combien il étoit aiſé d'approcher du Prince. Il étoit d'un ſi facile accès, qu'il auroit écouté la plus mépriſable de toutes les Créatures. Sa bonté étoit ſi exceſſive, que perſonne ne s'eſt jamais plaint d'en avoir été rebuté. Il n'avoit pas la force de refuſer les graces qu'on lui demandoit. Auſſi eſt-il arrivé pluſieurs fois, qu'il accordoit le même emploi à huit ou dix perſonnes différentes. Pour être ſûr d'avoir ce qu'il promettoit, il falloit lui en demander ſur le champ l'Ordonnance ſignée de ſa main. C'eſt ce que j'éprouvai à la fin de l'année 1720. Je lui demandai le fond de ſa caſſette. Il me l'accorda de bonne grace, me ſouhaitant qu'il fût conſidérable. Après l'avoir remercié, je tirai de ma poche une Ordonnance dreſſée dans les formes, & la lui ayant préſentée à ſigner, il ne ba-

ança pas un inſtant. Je fus fort heu-
eux, car il avoit fait le même préſent
à cinq ou ſix de ſes Officiers. Moi qui
étois au fait de ce manege, je ne perdis
point de tems; & m'en étant allé pré-
ſenter mon Ordonnance à M. Ariague,
il vuida la caſſette du Prince dans mes
mains, où je trouvai deux cent cin-
quante louis.

La fortune me montroit ſon viſage gracieux. Ses faveurs préſentes ſembloient me garantir toutes celles que j'en eſpérois. J'avois l'oreille & la protection du Prince, qui avoit toute l'autorité Royale. Je poſſédois ma Maîtreſſe, ſans partage & ſans craindre de rival; elle me donnoit chaque jour de nouvelles preuves de tendreſſe. L'eſprit content, le cœur tranquille, mon ambition ſatisfaite, du moins en eſpérance, je vivois heureux. Eh! manquoit-il quelque choſe à ma félicité?

Cette ſituation ne fut pas de longue durée. Ferdinande, ſans ceſſer de m'ai-

mer, donna une furieuſe atteinte à mon amour & à ma tranquillité. Elle me fit un jour confidence qu'elle s'ennuyoit à Paris, & me demanda en grace de la renvoyer en Province, ſi mes affaires ne me permettoient pas de l'y ramener moi même. Je me ſens ſaiſie d'une langueur, me dit-elle, que je prévois qui ne finira pas ſi je ne quitte le ſéjour qui me la cauſe. Ne vous alarmez pas de mon éloignement, ajouta-t-elle, mon amour n'en ſouffrira aucune altération. Pour devenir plus vif & plus ſincere, il ne ſauroit l'être davantage. Vous ſerez l'unique objet qui m'occupera dans notre campagne, & je vous y attendrai pleine d'ardeur à recevoir votre main, lorſque vos intérêts, que je regarde comme les miens propres, vous mettront en état de me la préſenter.

Juſte Ciel, m'écriai-je! n'ai-je donc joui d'une félicité paſſagere, que pour être accablé d'une diſgrace qui me paroît devoir être durable! Je vous con-

jure, lui dis-je, ma ſouveraine, de m'avouer ingénûment ſi vos plaintes ſont fondées, & ſi vos peines ſont réelles. O Dieux! repartit-elle ſans biaiſer, me croyez-vous capable de vous en impoſer? Non, non, mon cher cœur, ce n'eſt qu'à regret qu'il faut que je vous quitte, à moins que vous ne m'expoſiez à la cruelle mort qui nous ſéparera pour toujours. Je ſouffre depuis quelque-tems ſans oſer vous le dire, & ſuis dans une contrainte continuelle dans mon air & dans mes manieres, de peur que vous ne vous en apperceviez. Finiſſez mes peines, je vous prie. Je n'y aurois jamais réſiſté, ſi mon amour n'en eût contrebalancé les rigueurs.

Je la connoiſſois trop naturelle, pour douter de la ſincérité de ſes plaintes. Mon amour, qui n'étoit pas moins ſincere, me fit condeſcendre à ſes deſirs. Mais j'y mis des bornes, & l'ayant priée de m'accorder encore un mois ſa préſence, elle y conſentit de tout ſon cœur.

A l'eſpérance que vous me donnez de me remettre dans ma patrie, je ſens que je puis vous ſatisfaire. Je vous accorde un mois; mais comptez que Ferdinande ſera la proie de la mort ſi vous lui manquez de parole. Conſolez-vous donc, lui repartis-je; vous ne mourrez jamais, s'il faut que je ſois parjure pour que vous ceſſiez de vivre.

Il eſt bien vrai que l'eſpérance a quelque choſe de plus conſolant que la poſſeſſion même. Celle que je donnai à mon incomparable Reine, fit un ſi prompt effet dans toutes les facultés de ſon ame & ſur ſes ſens, qu'elle en devint mille fois plus gaie & plus tendre qu'elle n'avoit jamais paru. Elle nous aiguillonnoit ſans ceſſe, pour fournir la carriere des plaiſirs que nous nous étions ouverte; elle les aſſaiſonnoit des ſaillies du monde les plus agréables; ce n'étoit plus Ferdinande, on eût cru voir le Cavalier du monde le plus amuſant, & le plus propre à ranimer les plaiſirs languiſſans.

Quelque plaisir que j'eusse d'aller faire ma cour au Prince, je ne la quittois qu'avec peine, & je la rejoignois avec un empressement des plus marqués. Nous diversifiions tous les jours les plaisirs, & Ferdinande en inventoit souvent de nouveaux. Le spectacle, la promenade, les parties de campagne & de chasse, & cent autres récréations, étoient placées fort à propos : c'étoit au goût de Ferdinande que nous en étions redevables.

Elle eut un jour le plaisir d'une scène qui la divertit infiniment. Nous allions nous promener au Bois de Boulogne, à dessein de souper à Passi. Quand nous fûmes au-delà de l'étoile de l'allée qui conduit au bois, nous apperçûmes deux carosses, de chacun desquels nous vîmes sortir une Dame. S'étant éloignées de cent pas du grand chemin, elles s'arrêterent à dix pas l'une de l'autre, ayant toutes deux un pistolet à chaque main. Ne les connoissant pas, & ayant même

lieu de croire que c'étoient deux Cavaliers qui vouloient masquer ce duel, nous fûmes à elles, le Chevalier & moi, pour tâcher d'empêcher le combat. Mais nous n'eûmes pas fait dix pas, que mon ami se servant de sa lorgnette, les reconnut. Bon, bon, me dit-il, il faut les laisser faire pour la rareté du fait. C'est la Marquise de Nesle & Madame de Polignac. Ayant, ajouta-t-il, le plaisir de les voir tirer. Je ne crois pas qu'elles soient assez adroites pous se toucher. Tu as parbieu raison, lui dis-je; mais je serois curieux de savoir leur querelles. Je ne la sais pas, me dit-il en allant joindre nos Dames, mais je m'en doute. Je gage, reprit-il, qu'elles entrent en lice pour se disputer quelque cœur ou quelque bourse. Ho! je t'avoue, repartis-je, que je ne doute point que tu n'aies deviné. Ce n'est pas-là le nœud de l'affaire, je voudrois savoir quel est le sujet qui les intéresse si fort. Comme nous parlions encore, nous entendîmes deux coups

le piſtolet, qu'elles ſe tirerent à brûle-pourpoint, & ayant redoublé fort vîte, nous vîmes tomber la Marquiſe de Neſle. Oh! pour lors nous courûmes à elles; Ferdinande & ma ſœur nous ſuivirent, & les cochers nous voyant à leur ſecours demeurerent tranquilles ſur leurs ſiéges. La Polignac, fiere de ſa victoire: Va, dit-elle à ſon adverſaire en allant rejoindre ſon caroſſe, je t'apprendrai à vivre & à vouloir aller ſur les briſées d'une femme comme moi. Si je tenois le perfide, ajouta-t-elle, je lui mangerois le cœur, après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée, Madame, lui dit Ferdinande, il ne vous convient pas d'inſulter au malheur de votre ennemie; ſa valeur doit vous la faire eſtimer. Taiſez-vous, jeune étourdi, lui répondit-elle; il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant nous occupâmes ma ſœur à dépouiller la bleſſée. Cette maligne peſte à qui Ferdinande ſe joignit, baiſ-

ſoit tant qu'elle pouvoit le tour de ſa chemiſe pour nous faire voir ſa gorge. Voyant un de ſes tetons couvert de ſang, je crus qu'elle y avoit reçu le coup; mais l'ayant eſſuyé & examiné de près, je vis que le ſang y couloit du haut de l'épaule qui n'avoit été que légérement effleurée. Courage, lui dis-je, Madame, votre bleſſure n'eſt qu'une égratignure. A ces mots: J'en rends graces au Ciel, dit-elle; je triompherai encore de ma rivale.

Ces paroles nous firent comprendre qu'il s'agiſſoit d'un Cavalier. Ma ſœur plus hardie que nous, lui demanda ſi ſon Amant en valoit du moins la peine? Oui, oui, Madame, lui répondit-elle, il eſt digne qu'on répande pour lui un plus beau ſang que le mien; & ayant jetté les yeux ſur Ferdinande, vous en avez-là un, lui dit-elle, qui me retrace très-fort le mien. Après que le Chevalier eut étanché ſon ſang avec des orties qu'il froiſſa entre deux pierres, & lui avoit bandé la bleſſure avec des lam-

beaux de ſon mouchoir, je la pris ſous un bras, tandis que le Chevalier lui ſoutenoit l'autre, & nous la conduisîmes à ſon caroſſe, qui ne pouvoit abſolument entrer dans la place qui avoit ſervi de champ de bataille. En chemin faiſant, parbieu, Madame, lui dis-je, j'ai une grande idée de l'heureux mortel pour qui vous prodiguez ainſi votre ſang. Vous penſez juſte, me repartit-elle, c'eſt aſſurément le plus aimable Seigneur de la Cour. Je ſuis prête, ajouta-t-elle, à verſer pour lui mon ſang juſqu'à la derniere goutte. Toutes les Dames lui tendent des piéges, reprit-elle; mais j'eſpere que la preuve que je viens de lui donner de mon amour, me l'acquerra ſans partage. Je vous ai trop d'obligation, Meſſieurs, dit-elle en finiſſant, pour vous cacher ſon nom. C'eſt le Duc de Rich.... oui, le Duc de Rich.... lui-même, le fils aîné de Mars & de Vénus.

Nous n'attendîmes pas pour éclater de rire que le caroſſe allât. Je croyois

que Ferdinande ne pourroit ſe calmer. Pour ma ſœur, elle tomba à la renverſe, en faiſant des éclats qu'on pouvoit entendre de bien loin. Après que les ris ſe furent modérés, Ferdinande & ma ſœur qu'elle mit en train, nous dirent au ſujet de cette ſcene tragi-comique, mille jolies choſes qui nous entretinrent pendant toute notre promenade. Elle ſe termina à Paſſi, où nous ſoupâmes avec le même enjoûment. Nos Dames avouerent que rien au monde, non pas même l'amour, ne leur avoit jamais fait paſſer de ſi charmante journée. Il eſt vrai que nous la paſsâmes fort agréablement.

Croyant que nous étions les ſeuls témoins d'un combat ſi particulier, je me faiſois fête d'en porter la premiere nouvelle au Régent. Je me rendis le lendemain à ſon Palais, pour lui en faire le récit à ſon petit lever; mais je vis bien en entrant qu'on m'avoit prévenu. Son Alteſſe étoit avec l'Archevêque de Cambrai,

brai, les Comtes de Saint-Pierre & de Nocé, qui en badinoient fort agréablement. Dès que le parquet me fut ouvert, je dis au Prince que personne ne pouvoit mieux savoir que moi toutes les circonstances de ce combat. Il m'ordonna de lui en faire le détail, & j'obéis. Je crus qu'il se pâmeroit de rire, lorsque je lui dis que je l'avois visitée & que j'avois bandé sa blessure : mais quand je répétai les paroles fieres de la Polignac, & la satisfaction de la Nesle d'avoir versé son sang pour le Duc de R..... que je dis avoir été nommé : « Ho pour le coup, » me dit-il, tu veux briller, Mouton » de champagne »! Je l'assurai pourtant avec tout le sérieux dont j'étois capable, que je n'ajoutois pas une syllabe. Il me crut; & l'Archevêque du Bois, comme s'il eût été jaloux de ma bonne aventure, s'écria, en m'adressant la parole; par la sacre d.... ce B..... là se trouve dans toutes les bonnes fêtes! Jamais bon chien, ajouta-t-il, n'a rencontré un

bon os. Cette ſaillie de l'Archevêque ne fut pas le moins riſible épiſode de la comédie que je donnai à Son Alteſſe Royale, qui y fit des gloſes qui mériteroient d'avoir place ici. Mais outre qu'il ne me conviendroit pas de les répéter c'eſt qu'il me ſeroit impoſſible d'en rappeler la mémoire. L'Archevêque & les Comtes n'en dirent guere moins que le Prince, avec cette différence, que Son Alteſſe ſe ſervit d'expreſſions qui ne pouvoient ſortir d'un autre génie que le ſien.

De retour au logis, je trouvai ma ſœur & Ferdinande qui avoient encore les yeux mouillés des larmes qu'elles avoient verſées. Mon arrivée les ayant ſurpriſes, elles n'avoient pas eu le tems de les ſécher, ce qui me fit comprendre qu'elles avoient été inſultées. J'eus de la peine à leur en arracher l'aveu; mais enfin elles me le firent, après bien des inſtances, me priant fort de n'en dire mot à mon beau-frere.

En ſortant de l'Égliſe de S. Sauveur, me dit Ferdinande, un Petit-Maître eſt venu à nous d'un air effronté, comme s'il eût pris ma couſine pour une fille de joie, & il l'a traitée conformément à cette idée. J'ai voulu lui répondre ſans fiel, qu'il ſe méprenoit, & que la Dame que je conduiſois étoit la femme d'un Gentilhomme d'honneur, qui pourroit bien l'en faire repentir. Il m'a reparti, que puiſque je prenois ſes intérêts, je n'avois qu'à prendre ſa place; & que ſi je n'acceptois le parti, j'étois un lâche & un J....... en termes de crocheteur.

Je vous avoue que ſi ma couſine ne m'eût retenue, j'aurois dégaîné contre lui. Je fus ſi fâchée d'avoir déguiſé mon ſexe pour cette ſeule occaſion, que ſi je l'avois prévue, je n'en aurois rien fait, j'euſſe mieux aimé quitter Paris ſur le champ. Reconnoîtriez-vous bien l'inſolent, leur dis-je, ſi vous veniez à le rencontrer? Aſſurément, reprit ma ſœur;

il eſt de médiocre taille, il a d'aſſez beaux yeux, un teint frais & vermeil; en un mot, elle m'en fit le portrait, dont je ne connoiſſois nullement l'original. Je les conſolai en leur faiſant voir que ces ſortes d'aventures étoient ſans conſéquence à Paris, & je conſeillai à Ferdinande de ne ſortir qu'avec moi pendant le peu de tems qu'elle devoit ſéjourner dans cette ville.

Au bout du compte, je fus charmé de ne pas connoître le brutal qui les avoit inſultées, je ſentois que la moindre affaire étoit capable de nuire à ma fortune ſans reſſource. Je ne penſai donc pas à faire des recherches pour venger nos Dames. Uniquement occupé de l'établiſſement auquel j'aſpirois, j'étois continuellement à l'affut au Palais Royal, pour ſaiſir la premiere occaſion où je pourrois demander un emploi qui me convînt, dans ma Province, ou dans le voiſinage. Le goût de ma chere Ferdinande m'aſſignoit ces bornes. Cependant

l'Abbé du Bois avoit le vent en poupe. Il fut fait Cardinal, & peu de tems après Premier Miniſtre. Il en étoit ſi fier, qu'on ne pouvoit l'approcher. Il abandonna ſes anciens amis & amies, & ſes vieilles connoiſſances, pour ſe faire un monde nouveau.

Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, eut le Comte de Nocé pour objet. Sans s'embarraſſer qu'il fût le favori du Régent, il l'exila par une Lettre de cachet, pour un mot lâché à la table du Prince. Tant il eſt vrai que les murs ont des langues & des oreilles. Voici le fait.

Le Comte de Nocé étant un ſoir à ſouper chez le Régent, en compagnie de gens affidés à Son Alteſſe Royale, le Prince lui-même mit le Cardinal du Bois ſur le tapis. « Qu'eſt-ce qu'on dit » dans Paris de du Bois » ? demanda-t-il indifféremment aux convives. La plupart connoiſſant l'humeur de ce Miniſtre, n'en parlerent qu'avec beaucoup

de prudence. « Mais encore, reprit Son
» Alteſſe, ne trouve-t-on pas étrange que
» je l'aie fait Cardinal & Miniſtre preſ-
» que en même-tems » ? Perſonne ne dit
mot; on aima mieux ſe taire, que de
produire des ſentimens dont le Cardinal
auroit pu être informé.

Le Comte de Nocé, moins politique
que les autres, & qu'on peut dire avoir
été véritablement le favori du Prince,
dit, ſans biaiſer, qu'on n'étoit point ſur-
pris à Paris de l'élévation de M. du Bois.
Tant s'en faut, dit-il, Monſeigneur,
que Paris ſoit ſurpris que vous l'ayez
fait Cardinal & Miniſtre à la fois; on
ne doute même pas que vous ne le fiſſiez
Pape ſi vous l'entrepreniez; mais malgré
tout votre crédit, toute la France vous
défie d'en faire un honnête homme. Ces
paroles ne ſe perdirent point en l'air. Le
Cardinal en fut informé le lendemain à
ſon lever, & la premiere expédition
qu'il fit, ce fut d'une Lettre de cachet
qui exiloit le Comte dans ſa terre de

Saint-Martin-de-beau-rang à ſept lieues de Paris.

Cette Lettre fut ſignifiée au Comte à midi. Il s'en fut au Palais Royal ; & ayant abordé le Prince, il prit congé de Son Alteſſe Royale comme pour faire un voyage. Le Prince ſurpris : « Où » vas-tu donc » ? lui dit-il. Où le Roi m'envoie, répondit le Comte ; voilà l'ordre de Sa Majeſté, ajouta-t-il en lui préſentant ſa Lettre de cachet. Le Régent la lut avec quelque émotion. Il n'eut pas achevé de la lire, que Madame la Comteſſe du Tort, ſœur du Comte, parut. Elle étoit d'une grande familiarité avec le Prince. En vérité, Monſeigneur, lui dit-elle, du Bois eſt un maroufle bien inſolent, d'oſer exiler mon frere, qu'il ſait avoir part à vos bonnes graces. Eſt-ce ainſi qu'il uſe de l'autorité que vous lui avez miſe en main ? Ne la lui avez-vous donnée, que pour maltraiter ceux qui ſont les plus attachés à vos intérêts & à votre perſonne ?

« Que diable veux-tu que j'y faſſe » ? lui répondit le Régent. Quoi, répliqua Madame du Tort, vous aimez mon frere, & vous ſouffrirez qu'il parte & qu'on l'éloigne ? Que dira tout Paris, ſi vous ne l'arrêtez ? on ne manquera pas de publier que vous n'avez pas eu aſſez de crédit pour mettre vos amis, vos Officiers à l'abri des entrepriſes d'un faquin. « Je ne ſais que te dire, reprit » le Prince ; mais comme c'eſt le pre- » mier acte qu'il fait de ſon autorité, » il ne me convient pas de lui rompre » en viſiere ; j'ai beſoin de ſon miniſtere » dans un projet que j'ai conçu ». Ha, ha, repartit la Comteſſe avec un ſourire malin, voilà qui eſt beau pour un auſſi grand Prince d'expoſer ainſi ſon crédit ! Eh ! ne craignez-vous pas que vos partiſans ne vous abandonnent pour s'attacher au Cardinal ?

Le Prince après avoir rêvé un inſtant : « Obéis toujours, dit-il au Comte ; je te » donne ma parole que ce ne ſera pas

» pour long-tems ». Je vais obéir, Monſeigneur, lui dit le Comte; mais outre le regret que j'ai de me voir éloigner de Votre Alteſſe, j'ai un preſſentiment que voyant ſon ambition ſatisfaite, par la facilité qu'il a de faire ſigner au Roi tout ce qu'il lui plaît, il ne ſurprenne ſon ſeing contre vous, & qu'il ne ſoit aſſez téméraire que de vous exiler vous-même; s'il a encore ſix mois de vie, vous verrez juſqu'à quel excès d'impudence il pouſſera l'inſolence. Le Comte & la Comteſſe voyant que cette réplique donnoit à penſer au Prince, ſe retirerent, & Nocé partit auſſi-tôt pour le lieu de ſon exil.

Le Prince n'étoit plus Régent en ce tems-là; il avoit fait déclarer le Roi Majeur, & l'avoit fait couronner avec la derniere magnificence. Cette conduite du Prince avoit coupé le ſifflet à la canaille de Paris, qui penſoit que Son Alteſſe aſpiroit au Trône, où l'on diſoit hautement qu'il s'éleveroit par un crime.

Hélas ! s'il eût eu cette ambition criminelle, il auroit trouvé assez de gens qui en auroient été les Ministres. Quels fondemens avoit-on pour penser si sinistrement de ce Prince ? les voici, & il n'y en eut jamais d'autres. Son Altesse qui s'occupoit aux Opérations Chimiques, ayant travaillé souvent sur l'Antimoine & sur les Arsenics, avoit poussé les souffres vénéneux de ces minéraux jusqu'au dernier degré de subtilité ; il en parloit avec plaisir au Sieur Homberg, qui travailloit avec lui ; & il s'embarrassoit peu de discourir publiquement, pour ainsi dire, de ces sortes de matieres. Tout Paris en étoit imbu. De-là l'idée que se forma le peuple, que le Prince ne travailloit aux poisons que pour en faire usage. Fut-il jamais de soupçon si téméraire & plus injuste contre le meilleur des Princes du monde, qui étoit incapable de faire du mal à une mouche ?

Le peuple avoit encore un autre fon-

dement : c'eſt qu'ayant vu enlever le Duc du Maine & M. de Villeroi, qu'on prétendoit être le conſervateur de Sa Majeſté, il s'imagina que le Prince prenoit ſes meſures de loin, en éloignant tous ceux qui étoient attachés à ſa perſonne ſacrée. Le plus grand homme que la France ait jamais eu, & qui rend aujourd'hui ſon Roi ſi puiſſant, & ſes Etats ſi floriſſans, en fut lui-même ébranlé. Mais il ſe raſſura bien vîte, quand il eut réfléchi ſur la droiture & ſur la probité du Régent, qui aimoit véritablement le Roi, & qui ne travailloit qu'à l'affermir ſur ſon trône, & à le mettre à même de régner glorieuſement.

Quant à l'exil du Comte de Nocé, il eſt certain que le Prince ne jugea pas à propos d'en faire révoquer l'ordre : non qu'il n'y eût pas réuſſi s'il l'eût entrepris ; mais il avoit raiſon, ayant beſoin du Cardinal, de ne pas s'oppoſer au premier acte qu'il faiſoit de ſon auto-

rité. Ce n'étoit pas une défaite qu'il donna au Comte, qui ſentit bien les raiſons légitimes de l'inaction de Son Alteſſe.

Il eſt vrai que le Prince donna lieu de raiſonner à gauche ſix mois après. Le Cardinal mourut à ſix heures du ſoir. Il n'eut pas les yeux fermés, que Son Alteſſe dépêcha un courier au Comte, avec une Lettre conçue en ces termes: « Morte la bête, morte le venin. Je » t'attends ce ſoir à ſouper au Palais » Royal ». C'en fut bien aſſez pour que les mal-intentionnés concluſſent que le Prince n'avoit, ni pu, ni oſé empêcher le Comte d'aller dans ſon exil, puiſqu'auſſi-tôt après la mort du Cardinal il l'avoit rappellé auprès de ſa perſonne. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il reprit le Miniſtere, pour n'être plus expoſé à de pareils événemens, & à d'autres traits dont il avoit lieu de ſe plaindre.

Fin du Tome troiſieme.





